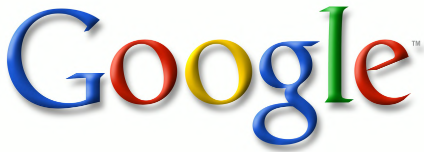




LE LIVRE

des Sonnets



del. & sculp. Imp. A. Salmon.

LE LIVRE

des Sonnets

Seize dizains de sonnets choisis



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIII



AVERTISSEMENT

NOUS *avons voulu réunir en ce petit volume les Sonnets français qu'on ſait les plus fameux, ou qu'on eſtime les mieux faits.*

Nous avons clos le recueil après le ſeizième dizain, eſpérant n'avoir rien omis d'illuſtre ou d'excellent.

Notre recueil commence avec la Pléiade *& finit avec les poètes contemporains. On pourra ſuivre ainſi, à travers trois ſiècles, les variations du plus ſévère & du plus charmant des poèmes à forme fixe.*

En publiant le texte des Sonnets, nous avons, ſuivant notre coutume, reſpecté l'orthographe & la ponctuation originales.

On ſait que les vieux poètes ne donnaient point de titre à chacun de leurs Sonnets. Nous ne nous ſommes permis d'ajouter un titre que lorſque le titre même du recueil d'où nous tirions un Sonnet y pouvait être appliqué, ou que la tradition littéraire nous fourniſſait une déſignation conſacrée.

Il nous a paru utile d'indiquer, dans des notes, la provenance de chaque Sonnet, & de produire, quand il y avait lieu, des variantes & des éclairciſſements.

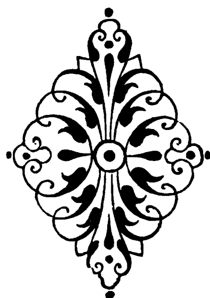
Une prompte faveur a accueilli les précédentes éditions de ce recueil. Celle-ci contient ſoixante Sonnets de plus que la première, celle de 1871, & offre, nous oſons le croire, un tableau aſſez complet des deſtinées du Sonnet en France.

Ce nous eſt un devoir agréable d'exprimer toute notre reconnaiſſance à MM. les Éditeurs qui ont bien voulu nous autoriſer à publier les Sonnets choiſis par nous dans les œuvres dont ils ont la

propriété. Ils nous ont fait part de leur bien en faveur du public. Tous ceux qui se plairont à ce petit livre leur sauront gré de nous avoir permis de le faire aussi riche.

A. L.





HISTOIRE
DU SONNET



HISTOIRE DU SONNET

J'AI toujours penſé qu'il y avait un chapitre d'hiſtoire littéraire amuſante à faire ſur le Sonnet. Et, en effet, le Sonnet, indépendamment de ſon importance littéraire, a eu ſon importance hiſtorique.

Depuis le jour où le caprice d'un poète inventa ſa règle ſavante, on peut ſuivre à travers les âges ſa marche parfois interrompue. On le voit ſe mêler aux événements, s'accrocher à des noms célèbres, & quelquefois devenir cauſe lui-même & occaſionner, comme au temps des Jobelins & des Uranins, de véritables émeutes. Parfois, il a émigré, diſparaiſſant d'un pays pour aller florir dans un autre; & deux

grandes nations littéraires ſe diſputent l'honneur de ſon invention.

Enfin, je n'ai jamais lu qu'on ſe fût battu pour une Ode, qu'une Élégie eût créé des diſſenſions; & le Sonnet, comme nous l'apprend Balzac, a partagé la cour & la ville & diviſé la maiſon de France. Le commentaire de Saint-Hyacinthe ſur un couplet de chanſon n'a qu'un volume, & l'on ferait une bibliothèque de ce qui a été écrit, tant en proſe qu'en vers, à différentes époques, pour, contre & ſur le Sonnet.

On ſait que Boileau a dit que le dieu des vers,

Voulant pouſſer à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes lois.

Quant à moi, elles ne m'ont jamais paru tellement rigoureuſes, & c'eſt indubitablement à ſa coupe ſi heureuſe — véritable invention de génie — & à la perfection impoſée par ſa conciſion que le Sonnet a dû ſon ſuccès & ſa popularité.

Godeau, évêque de Vence, qui fut un poète diſtingué, allait encore plus loin que Deſpréaux : il prétendait que le règne du Sonnet n'eſt pas de ce monde & niait qu'on en pût faire de parfaits; il était athée en Sonnet.

Il n'eſt pas douteux néanmoins qu'il ne ſoit fort aiſé d'en faire de médiocres, à voir l'innombrable

quantité de Sonnets répandus dans les œuvres des poètes français & étrangers. Titon du Tillet, auteur du *Parnasse françois,* dit, en parlant de Jodelle : « Il lui étoit fort ordinaire de prononcer des *Sonnets* sur-le-champ; & ceux de rencontre ne l'ont souvent occupé que le tour d'une allée de jardin. »

L'origine du Sonnet a donné lieu, dès le XVIe siècle, à de nombreuses contestations. Quelques auteurs ont pensé qu'il était d'invention italienne.

M. Sainte-Beuve, un des derniers qui aient parlé du Sonnet, s'est laissé prendre à cette opinion lorsqu'il a dit :

Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence.

Mais ce n'est là qu'une hérésie, réfutée dès sa naissance par Étienne Pasquier, Michel de Nostradamus, Vauquelin de La Fresnaye, Antoine du Verdier, Lacroix du Maine, Henry Estienne, Scévole de Sainte-Marthe, &, après eux, par Colletet, l'académicien.

Selon ce dernier, homme très compétent *, Du Bellay n'aurait fait que reprendre aux Italiens ce qu'ils

* Colletet fut non seulement un poète d'une certaine valeur, mais un des plus intelligents érudits que la France ait eus. La bibliothèque du Louvre possédait le manuscrit des vies de cent trente poètes français, écrites par lui; & cet ouvrage, composé vers 1620, donne à Colletet le rang de père de notre histoire littéraire.

avaient emprunté aux troubadours de la Provence, & ce que ceux-ci mêmes avaient appris des poètes qui florissaient à la cour des premiers rois de France.

Voici comment Colletet motive cette assertion, qui a du moins le mérite d'être patriotique :

« Mais quoy que disent tous ces fameux Autheurs touchant la premiere inuention du Sonnet, ie croy qu'il est bien encore de plus ancienne datte. Car ie trouue que Thibaut VII, Comte de Champagne, qui fit vne infinité de Chansons amoureuses en faueur de la Reyne Blanche, Mere du Roy saint Loüis..., témoigne qu'auparauant luy le Sonnet estoit déjà en vsage, puis qu'il en fait mention dans ses Vers,

Et maint Sonnet, & mainte recordie.

Or ce Thibaut, comte de Champagne, & Roy de Nauarre, premier du nom, viuoit l'an 1226, desjà pour lors assez âgé ; c'est à dire plus de six vingts ans auparauant Petrarque, qui, comme i'ay dit, estoit (selon quelques-vns) le premier Autheur des Sonnets ; & enuiron soixante ans auparauant ce Bertrand de Marseille, ce Guilhem des Almarics, & ce Girard de Bourneüil, qui en ont aussi passé pour les premiers inuenteurs. Ainsi il y a bien de l'apparence que ce sont les Poëtes qui florissoient en la Cour de nos premiers Roys, qui ont les premiers inuenté le Sonnet. Et ce qui me confirme d'autant plus dans

cette creance, c'eſt que... le premier Autheur du fameux Romant de la Roſe, Guillaume de Loris, qui mourut l'an 1260, ſous le regne du meſme Roy ſaint Loüis, témoigne que les François en auoient vſé, lors qu'il dit dans ſon fameux Romant,

*Lais d'amours, & Sonnets courtois**. »

Une fois rentré en France, *rapporté* & non plus *apporté* par Du Bellay, le Sonnet devint la fureur, la paſſion de tout ce qui rimait à la cour de Henri II.

Du Bellay avait donné, ſous le titre de *L'Olive,* un recueil de Sonnets en l'honneur de ſa maîtreſſe; on eut la *Francine,* de Baïf, recueil de Sonnets adreſſés à une dame; la *Claire,* de Charondas, Loys le Caron; la *Caſtianire,* d'Olivier de Magny; l'*Ariane* & l'*Artémiſe,* d'Amadis Jamyn; l'*Hippolyte,* la *Diane* & la *Cléonice,* de Philippe Deſportes, abbé de Tyron; l'*Admirée,* de Jacques Tahureau; l'*Olympe,* de Jacques Grévin, médecin de Marguerite de France; la *Flore,* de Pierre Le Loyer; l'*Amalthée,* de Claude du Buttet. Enfin Ronſard, ſous les noms de *Caſſandre,* de *Marie* & d'*Hélène,* publia trois recueils de Sonnets amoureux, & Marc-Antoine de Muret, N. Richelet & Remy Belleau, le chantre d'avril, commentèrent *Hélène, Marie* & *Caſſandre.* Voilà donc les deux titres

* G. Colletet, *Traitté du Sonnet,* p. 16. M.DC.LVIII.

de la nobleſſe littéraire acquis au Sonnet : la vogue & le commentaire. N'oublions pas de conſigner, pour compléter la litanie, le recueil de ſoixante & onze Sonnets politiques de Pierre Le Loyer.

Mais ce n'était là que le prélude de la gloire du Sonnet. Il n'avait paſſionné que les poètes. Voici venir le temps où la paſſion devait gagner le public, & quel public !

Vers 1599, Honorat Laugier, ſieur de Porchères, qui fut plus tard de l'Académie, compoſa ſur les yeux de la ducheſſe de Beaufort, maîtreſſe de Henri IV, un Sonnet dont la vogue durait encore vingt ans après, & qui ſe trouve imprimé dans tous les recueils de poéſies galantes de l'époque. « Sa reputation, dit Colletet, s'épandit tellement par la France, qu'il en fit naiſtre vne infinité d'autres à ſon imitation. »

Je le cite comme un monument du goût qui régnait alors :

Ce ne ſont pas des yeux, ce ſont pluſtoſt des dieux,
Ils ont deſſus les Rois la puiſſance abſoluë :
Dieux, non, ce ſont des cieux, ils ont la couleur bluë
Et le mouuement prompt comme celuy des cieux :

Cieux, non, mais deux Soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillans nous offuſquent la veuë :
Soleils, non, mais eſclairs de puiſſance incognuë,
Des foudres de l'Amour ſignes preſagieux.

Car s'ils eſtoient des dieux feroient-ils tant de mal?
Si des Cieux, ils auroient leur mouuement eſgal :
Des Soleils, ne ſe peut, le Soleil eſt vnique :

Eſclairs, non, car ceux-cy durent trop, & trop clairs.
Toutesfois ie les nomme, à ſin que ie m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des ſoleils, des eſclairs.

Il faut ajouter qu'ici Colletet prend ſoin de nous avertir que ce qui fut alors une pièce rare & excellente pourrait bien aujourd'hui tomber dans le ridicule.

Nous trouvons mentionné avec détail, dans le livre de Colletet, le ſuccès obtenu par un Sonnet d'Olivier de Magny à la cour de Henri II. Je tranſcris la page entière, à cauſe des particularités intéreſſantes qui s'y rencontrent :

« Comme Oliuier de Magny, qui viuoit ſous le regne de Henry ſecond, écriuoit d'vn ſtyle aſſez doux, & meſme aſſez fleury pour ſon ſiecle, il compoſa vn grand nombre de Sonnets ſur des ſuiets differens. Mais entre les ſiens il y en eut vn qui paſſa pour vn ouurage ſi charmant, & ſi beau, qu'il n'y eut preſque point alors de curieux qui n'en chargeaſt ſes Tablettes, ou ſa memoire. Ie ne feindray point de l'inferer icy tout entier, puis que ſes œuures ne ſe rencontrent auiourd'huy que fort rarement. *Et puis*

il ne faut pas mépriser ces nobles Esprits qui ont tant trauaillé à défricher nostre langue, qui estoit deuant eux si barbare, & si inculte. Voicy donc ce fameux Sonnet, qui est vn Dialogue entre l'Autheur & le vieux Charon.

MAGNY.

Hold, Charon, Charon, Nautonnier infernal!

CHARON.

Qui est cet importun qui si pressé m'appelle?

MAGNY.

C'est le cœur éploré d'vn Amoureux fidelle,
Lequel pour bien aimer n'eut iamais que du mal.

CHARON.

Que cherches-tu de moy?

MAGNY.

Le passage fatal.

CHARON.

Quelle est ton homicide?

MAGNY.

O demande cruelle!
Amour m'a fait mourir.

CHARON.

Iamais dans ma Nacelle
Nul ſuiet à l'Amour ie ne conduis à val.

MAGNY.

Et de grace, Charon, conduy-moy dans ta Barque.

CHARON.

Cherche vn autre Nocher, car ny moy, ny la Parque,
N'entreprenons iamais ſur ce Maiſtre des Dieux.

MAGNY.

I'iray donc malgré toy, car ie porte dans l'ame
Tant de traits amoureux, tant de larmes aux yeux,
Que ie feray le Fleuue, & la Barque, & la Rame.

Ie ne ſçay pas ce qu'en dira maintenant noſtre Cour; mais ie ſçay bien que toute la Cour du Roy Henry ſecond en fit tant d'eſtime, que tous les Muſiciens de ſon temps, iuſques à Orlande, trauaillerent à l'enuy à le mettre en muſique, & le chanterent mille & mille fois, auec vn grand applaudiſſement, en la preſence des Roys, & des Princes. »

On voit par cette citation que c'était déjà la coutume des courtiſans, ſous Henri II, de conſigner ſur leurs *Tablettes* les vers à la mode; c'eſt peut-être là le commencement de la manie des *Albums*.

Quant à la fantaiſie de mettre les Sonnets en muſique, ce qui peut ſembler bizarre en raiſon de la forme même du poème, il paraît que ce fut auſſi une

mode à cette époque, car Colletet ajoute : « Comme ils firent auſſi la pluſpart des Sonnets de Ronſard, dont nous voyons encore la belle & curieuſe tablature faite par Orlande de Laſſus, Iean Maletti, Antoine de Bertrand, P. Certon, C. Goudimel, Gabriel Bony, Nicolas de la Grotte Vallet de chambre & Organiſte du Roy Henry III, & pluſieurs autres excellens Maiſtres de Muſique ; ce qui fut comme vn heureux augure de leur éternité. »

L'hiſtoire du Sonnet préſente deux périodes d'éclat : au XVIe & au XVIIe ſiècle.

Ronſard fut le roi de la première *; nous verrons plus loin qui fut le roi de la ſeconde.

C'eſt au XVIe ſiècle, dans la fureur de la nouveauté, que furent imaginées ces complications baroques, auprès deſquelles n'étaient plus rien les difficultés qui rendaient ſceptiques Boileau & l'évêque de Vence : Sonnets *boiteux, acroſtiches, méſoſtiches, en bouts-rimés, retournés, lozangés, ſerpentins, croix de Saint-André,* &c., *nus, revêtus, commentés, rapportés.*

Dans le Sonnet *acroſtiche,* les premières lettres de chaque vers devaient former une phraſe à part, qu'on liſait perpendiculairement de haut en bas ; dans le

* « Pour ce qui eſt des Sonnets de Ronſard, tout rudes qu'ils ſemblent à preſent, on peut dire que le nom, & la mémoire, n'en periront iamais au monde. »

(G. COLLETET, *Traitté du Sonnet.*)

méfostiche, la phrafe était formée par les dernières lettres des derniers mots du premier hémiftiche, ou par les premières lettres des premiers mots du fecond. Le Sonnet *rapporté* était tranché en trois ou quatre phrafes perpendiculaires. Le *ferpentin* devait ramener à la fin le premier vers, mais inverfé, de façon, dit Colletet, « qu'à l'imitation du ferpent, il femble retourner en luy-mefme. » Enfin on compofa des Sonnets *licencieux* ou *libertins,* où l'auteur feignait de violer les règles par emportement poétique ou par entraînement de paffion. Baïf, Ronfard, Maynard & Malherbe en ont compofé de femblables ; on en cite même de Du Bellay, « dont tous les vers courent à toute bride comme des cheuaux efchappez, & n'ont aucune alliance de rime l'vn auecque l'autre. Témoin celuy-cy :

Arriere, arriere, ô mefchant populaire,
O que ie hais ce faux peuple ignorant !
Doctes Efprits, fauorifez les Vers
*Que veut chanter l'humble Preftre des Mufes**. »

Le phénix, le merle blanc de la poéfie difficile & compliquée eft fans contredit le Sonnet fuivant, indiqué par Colletet dans la vie de Jean de Schelandre**, & qui eft à la fois *acroftiche, méfoftiche, lozangé* & *croix de Saint André.*

* Colletet, *Traitté du Sonnet.*

** *Vies des poëtes françois,* ms.

SONNET

en acroftiche, méfoftiche, croix de Saint-André
& lozenge

CONTÉ PAR SYLLABES

ANNE DE MONTAVT

DONTANT VNE AME

A Diuge à ma Cypris D'Amour la mèr' & dAme
Non pOint la pomme d'Or Ou vN pareil bonNeur
Ne rien d'iN a Nimé Ni prefeNt de feNteur.
En vn au Tel fi beau, Tout don vil Eft infame.
Donn', ô brAue pAffant, Autre Don tout De flame
Et rieN de trop commuN Ni dE l'ex te ri Eur;
MeTs y pour l'adorer TeMps, trauail, cœur & aMe,
Ou fVr tout n'y a pOint Vn plVs cher que le cOeur:
Nul vienN'à femblaNt faux, Noftre baNd' eft faNs art.
Tel fous vn fEinT difcours Et recouuErT de fard
A bord'A ces beAu tés, A ceux lA l'on Adioufte:
Vous qVi feignez l'aMour, M efVrez vous au Mien,
Tout hypocrit' eft traiftr' ET perira fans doutE.

DeftourNez tout AmaNT qvi Ne veut-AyMer biEN,
A Ne feiNdrE D'aymEr MON cœur moNTre lA rovTe.

Saint-Amant ſe moque de ces Sonnets caſſe-tête :

I'ay veu qu'vn Sonnet accroſtiche
Anagrammé par l'Emiſtiche,
Auſſi bien que par les deux bouts,
Paſſoit pour miracle chez vous.

(Le Poëte crotté.)

Au reſte, la réaction avait déjà commencé. Colletet lui-même, en citant le Sonnet que nous venons de tranſcrire, remarque que c'eſt là « vn exercice monacal & indigne de la liberté d'vn gentilhomme. »

A quoi Schelandre répondait fièrement :

Il eſt rude & contraint, ſi en fais-ie grand cas.
Venez, doctes ouuriers (l'ignorant n'y voit goutte) :
C'eſt aſſaut de defi, tous ne le feront pas,
Ie ne ſais ce qu'il vaut, ie ſais ce qu'il me couſte.

Le Sonnet, revenu italien d'Italie, avait accrédité en France le goût de la littérature italienne.

De là prit naiſſance la ſecte, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'école des Pétrarquiſtes ou Pétrarquiſeurs.

Du Bellay nous paraît quelque peu fatigué de cet engouement, qu'il avait lui-même provoqué, lorſqu'il dit :

I'ay oublié l'art de Petrarquiſer ;
Ie veux d'amour franchement deuiſer.

Quoi qu'il en ſoit & malgré Du Bellay, le goût italien continua de fleurir*.

« On comparoit vers par vers, dit Paſquier, les Sonnets de Bembo & d'Arioſte auec les imitations françoiſes de Ronſard, de Du Bellay, de Baïf, » & d'Étienne Paſquier lui-même.

Nous trouvons dans ſes *Recherches* un Sonnet de Bembo, imité par Baïf, Ronſard & Ét. Paſquier.

Un autre Sonnet, d'un poète italien dont Paſquier ne donne pas le nom, & commençant par ces mots :

O chiome, parte de la treccia d'oro
Di chi fè Amor il laccio,

eſt traduit par Deſportes :

Cheueux, preſent fatal de ma douce contraire,
Mon cœur plus que mon bras eſt par vous enchaiſné,
Par vous ie ſuis captif en triomphe mené,
Sans que d'vn ſi beau rets ie cherche à me deſſaire.

* Beaucoup de poètes de ce temps n'ont pas laiſſé de témoigner de l'impatience contre la tyrannie de cette mode italienne. Ainſi, La Meſnardière, dans la préface de ſes œuvres, parle des écrivains *de qui les ſentiments pleins d'eſprit, & le tour ingénieux... ſont infiniment eſloignez de la baſſe & vile bouffonnerie de cét infame & vilain Burleſque, dont tant de mauuais copiſtes des Originaux Italiens ont infecté dépuis dix ans noſtre Poëſie.*

Ie ſçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduerſaire,
Toutesfois ie vous aime, & me tiens fortuné
Qu'auec tant de cordons ie ſois empriſonné:
Car toute liberté commence à me deſplaire.

O Cheueux mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant
Et le cœur plus deuôt qui fut oncq en ſeruage.

Mais voyez ſi d'amour ie ſuis bien tranſporté,
Qu'au lieu de m'eſſayer à viure en liberté
Ie porte en tous endroits mes ceps & mon cordage.

Mais de tous ces Sonnets italiens, à qui la renommée, ou le goût du moment, a fait franchir les Alpes, il n'en eſt pas un qui ait obtenu plus de ſuccès que celui compoſé par Annibal Caro ſur le réveil de ſa maîtreſſe *.

Ce Sonnet, imité lui-même d'une épigramme du poète latin Quintus Catullus, fut trouvé ſi beau en France, que tout ce qui tenait la plume, ou la lyre, ſi l'on veut, ſe piqua de le traduire.

Quelques-unes de ces traductions ſont devenues fameuſes ſous la dénomination commune de *Sonnets de la belle Matineuſe*. Gilles Ménage mit le ſceau à leur célébrité en compoſant une diſſertation, adreſſée ſous forme de lettre à Conrart, dans laquelle il examina les principales pièces de ce concours.

* Il commence par ce vers :

Eran l'aer tranquillo e l'onde chiare.

L'honneur en refta à Voiture & à Malleville, dont les vers balancèrent les fuffrages de la cour & des gens de lettres.

Ménage nous apprend que, follicité par Balzac de fe mettre à l'ouvrage, « Monfieur de Voiture s'en excufa d'abord fur fa pareffe (cette excufe me femble fort legitime), mais enfin fa pareffe ceda à la paffion qu'il avoit de plaire à Monfieur de Balzac, & il luy envoya ce Sonnet :

Des portes du matin l'Amante de Cephale...*

« Ce Sonnet, ajoute Ménage, eft admirablement beau. N'en déplaife aux Vraniftes il vaut mieux mille fois que celuy pour Vranie qu'ils ont tant profné : & ie m'affure que... Monfieur de Voiture, long-temps avant que d'avoir fait ce Sonnet pour cette Belle qui au lever du Soleil fut prife pour le Soleil, en avoit fait vn pour vne autre Belle qui, ayant paru dans vn Iardin à l'heure que le Soleil fe couchoit, fut prife pour l'Aurore ; & ce Sonnet, comme vous allez voir, eft auffi vne efpece d'imitation de celuy du Caro :

Sous vn habit de fleurs la Nymphe que j'adore
L'autre foir apparut fi brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de fon teint & celuy de fes yeux,
Tout le monde la prit pour la naiffante Aurore.

* Voyez le Sonnet p. 48 de ce recueil.

La Terre en la voyant fit mille fleurs éclore,
L'Air fut par tout remply de chants melodieux,
Et les feux de la Nuit pâlirent dans les Cieux
Et crûrent que le Iour recommençoit encore.

Le Soleil qui tomboit dans le ſein de Thetis,
Rallumant toutacoup ſes rayons amortis,
Fit tourner ſes chevaux pour aller apres elle,

Et l'empire des Flots ne l'eût ſeu retenir;
Mais la regardant mieux, & la voyant ſi belle,
Il ſe cacha ſous l'Onde, & n'oſa revenir. »

On connaît le Sonnet de Malleville :

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde *,
. . . .

Parmi les Sonnets rapportés par Ménage dans ſon commentaire, il s'en trouve un ſecond de Voiture, deux autres de Malleville; les autres concurrents ſont Franceſco Rainerio, gentilhomme milanais, ſecrétaire de Paul III; Ménage; Mareſcal, de l'Académie françaiſe; Triſtan-l'Hermite; enfin, un anonyme, & de Rampalle qui, par exception, fit un Madrigal au lieu d'un Sonnet.

La querelle des Jobelins & des Uranins marque la ſeconde période éclatante de l'hiſtoire du Sonnet.

* Voyez le Sonnet p. 47 de ce recueil.

Voiture fut pour cette période ce que Ronfard avait été pour la première*.

L'origine de cette querelle fut la rivalité des maifons de Condé & de Longueville, qui protégeaient l'une Benferade, & l'autre Voiture.

« En envoyant à une Dame de qualité une Paraphrafe fur le Livre de Job, Benferade l'accompagna d'un Sonnet qui fit beaucoup de bruit**. »

L'hôtel de Longueville ne voulut pas être en refte & produifit un Sonnet de Voiture, fon poète, adreffé à une dame fous le nom d'Uranie. « L'importante queftion de fupériorité entre ces deux Sonnets par-

* On peut voir dans la première édition des *Études fur les femmes illuftres de la fociété du* XVIIe *fiècle,* par M. V. Coufin, les lettres de Mmes de Longueville & de Biégy, à propos de la querelle des deux Sonnets.

L'anecdote fuivante, racontée par Tallemant au fujet de Voiture & à propos de Sonnets, trouve naturellement fa place ici :

« Mme de Rambouillet l'attrappa bien luy-mefme. Il avoit fait un fonnet dont il eftoit affez content; il le donna à Mme de Rambouillet, qui le fit imprimer avec toutes les precautions de chiffre & d'autre chofe, & puis le fit coudre adroitement dans un Recueil de vers imprimé il y avoit affez long-temps. Voiture trouve ce livre, que l'on avoit laiffé exprès ouvert à cet endroit-là; il lut plufieurs fois ce fonnet; il dit le fien tout bas, pour voir s'il n'y avoit point quelque difference; enfin cela le brouilla tellement qu'il crut avoir lu ce fonnet autrefois, & qu'au lieu de le produire, il n'avoit fait que s'en reffouvenir; on le defabufa enfin, quand on en eut affez ry. »

** Charles Perrault, *Les Hommes illuftres.*

tagea la cour & la ville, comme on difait alors. Le prince de Conti fe déclara le chef des *Jobelins;* la ducheffe de Longueville était à la tête des *Uranins.* Tous les beaux efprits de ce temps-là prirent parti: Balzac, Sarrafin, Chapelain, Defmarets, La Mefnardière & le grand Corneille lui-même, fe prononcèrent pour ou contre... En général, les hommes préféraient le Sonnet de Job; les femmes, celui d'Uranie. Une des filles d'honneur de la reine, nommée *La Roche du Maine,* preffée de fe prononcer, dit qu'elle fe déclarait pour *Tobie.* Ce mot réuffit & devint la réponfe de tous ceux qui n'avaient pas d'avis arrêté, ou qui craignaient de le donner*. »

On trouve dans le *Recueil de Sercy* (t. I) la plupart des pièces compofées en vers & en profe pour ou contre ces deux Sonnets.

Nous avons vu tout à l'heure que Conrart était Jobelin; Scarron l'était auffi, comme on l'apprend par un Madrigal intitulé *Cartel de deffy fur les Sonnets de Iob & d'Vranie,* qui commence ainfi :

En qualité de Iobbelin,
Et de feruiteur tres-fidele
De feu Iob dont ie fuis tres-indigne modelle,...
Ie fouftien qu'on deuroit laiffer en patience
Ce Iob, qui de fouffrir nous apprit la fcience.

* Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique.*

La Mesnardière était Uranin; c'eft ce que font du moins fuppofer deux Madrigaux affez équivoques qu'il adreffe, l'un à la ducheffe de Longueville, l'autre à la Princeffe Palatine.

Corneille fe tira d'affaire à la normande, par le Sonnet :

*Deux Sonnets partagent la Ville**...

De toutes les pièces compofées fur ce fujet, la plus ingénieufe eft certainement la *glofe* imaginée par Sarrafin, qui était Uranifte, fur le Sonnet de Job. Cette glofe eft en quatorze quatrains, dont chacun fe termine par un des vers du Sonnet de Benferade. Elle eft adreffée à l'abbé Efprit, de l'Oratoire, frère de l'académicien, qui, en qualité de commenfal de l'hôtel de Condé, était Jobelin.

Voici la *glofe* de Sarrafin :

Monfieur Efprit, de l'Oratoire,
Vous agiffez en homme faint,
De couronner auecque gloire
Iob de mille tourmens atteint.

L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et s'eftant enfin refoluë
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra fa douleur connuë.

* Voyez le Sonnet p. 51 de ce recueil.

C'eſt vne aſſez faſcheuſe veuë,
La nuit, qu'vne Ombre qui ſe plaint.
Voſtre eſprit craint cette venuë,
Et raiſonnablement il craint.

Pour l'appaiſer, d'vn ton fort doux
Dites, i'ay fait vne beueuë
Et ie vous conjure à genoux
Que vous n'en ſoyez point émeuë.

Mettez, mettez voſtre bonnet,
Reſpondra l'Ombre, & ſans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez ſa miſere nuë.

Diriez-vous, voyant Iob malade
Et Benſſerade en ſon beau teint,
Ces vers ſont faits pour Benſſerade,
Il s'eſt luy-meſme icy dépeint.

Quoy, vous tremblez, Monſieur Eſprit ?
Auez-vous peur que ie vous tuë ?
De Voiture, qui vous cherit,
Accouſtumez-vous à la veuë.

Qu'ay-je dit qui vous peut ſurprendre,
Et faire paſlir voſtre teint ?
Et que deuiez-vous moins attendre
D'vn homme qui ſouffre & ſe plaint ?

Vn Autheur qui dans ſon eſcrit,
Comme moy, reçoit vne offenſe,
Souffre plus que Iob ne ſouffrit,
Bien qu'il eut d'extremes ſouffrances.

Auec mes Vers vne autre fois
Ne mettez plus dans vos Balances
Des Vers, où ſur des Palefrois
On voit aller des patiences.

L'Herty, le Roy des gens qu'on lie,
En ſon temps auroit dit cela.
Ne pouſſez pas voſtre folie
Plus loin que la ſienne n'alla.

Alors l'Ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos ſemblables,
Et puis chaque Iob vous dira
S'il ſouffrit des maux incroyables.

Mais à propos, hyer au Parnaſſe
Des Sonnets Phœbus ſe meſla,
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.

I'ayme les Vers des Vranins,
Dit-il, mais ie me donne aux Diables,
Si pour les Vers des Iobelins
I'en connois de plus miſerables.

Balzac fit pour les Sonnets de Job & d'Uranie ce que Ménage avait fait pour les Sonnets de *La Belle Matineuſe:* il ſe fit le rapporteur du procès. Il eſt curieux de voir, dans la longue diſſertation qu'il conſacra à ce ſujet, comment Balzac parle, après vingt-cinq ans écoulés, de ce débat qui l'avait tant paſſionné.

Il ſerait injuſte, dans cette énumération des Sonnets célèbres, d'omettre le Sonnet de Des Barreaux, *La Pénitence,* qui fit auſſi beaucoup de bruit dans ſon temps.

Des Barreaux était un épicurien fort original; il avait été lié dans ſa jeuneſſe avec Des Yveteaux & Théophile.

Bayle cite de lui, entre autres particularités, qu'il ſe plaiſait à changer de domicile ſelon les ſaiſons de l'année, fantaiſie qui, pour le dire en paſſant, m'a toujours beaucoup ſéduit.

« Quatre ou cinq ans avant ſa mort il revint de tous ſes égaremens : il paia ſes dettes; il abandonna à ſes ſœurs tout ce qui lui reſtoit de bien, moiennant une penſion viagere de quatre mille livres; & ſe retira à Châlon ſur Saône, le meilleur air, diſoit-il, & le plus pur qui fût en France. Il y loüa une petite maiſon, où il étoit viſité des honnêtes gens, & ſur tout de Monſieur l'Evêque, qui lui a rendu un bon témoignage. Il y mourut en bon Chrétien l'an 1674*. »

* *Dictionnaire hiſtorique & critique,* par M. Pierre Bayle.

Ce fut sans doute pour témoigner de son retour à la foi chrétienne qu'il composa ce Sonnet :

*Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité**...

Malheureusement pour Des Barreaux, comme poète & comme chrétien, la paternité de ce Sonnet lui est fort contestée : La Monnoye doutait qu'il en fût l'auteur; Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV*, le nie positivement & attribue le Sonnet de *La Pénitence* à l'abbé de Lavau.

Mathurin Regnier, après avoir été, comme Des Barreaux, un libertin, fit aussi des Sonnets dévots, sur la fin de sa vie**.

La splendeur du Sonnet s'éteignit en France avec le XVIIe siècle. Ronsard, Olivier de Magny, lui avaient valu des honneurs royaux; il avait, au temps de Voiture & de sa petite école, tourné toutes les têtes; enfin la caricature s'en empara & marqua le premier terme de sa décadence. Scarron, le père de la poésie burlesque, dont la personne même était l'incarnation du genre, obtint le succès du ridicule avec ce Sonnet, demeuré fameux sous le titre de *Sonnet comique :*

* Voyez le Sonnet p. 58 de ce recueil.

** Voyez le Sonnet p. 36 de ce recueil.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine ſtructure
A témoigné que l'art, par l'adreſſe des mains
Et l'aſſidu trauail, peut vaincre la nature !

Vieux Palais ruinez, chef-d'œuures des Romains
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colliſée, où ſouuent ces peuples inhumains
De s'entr'aſſaſſiner ſe donnoient tablature,

Par l'injure des ans vous eſtes abolis,
Ou du moins la plus-part vous eſtes démolis :
Il n'eſt point de ciment que le temps ne diſſoude.

Si vos marbres ſi durs ont ſenty ſon pouuoir,
Dois-ie trouuer mauuais qu'vn meſchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude ?

Jean Regnard, le poète comique, a auſſi compoſé un Sonnet burleſque, ou plutôt un *Sonnet gras,* que je m'abſtiendrai de citer.

En ſomme, le Sonnet, comme le Rondeau, comme le Triolet & les autres exercices du rhythme & de la rime, ſont un ſymptôme en hiſtoire littéraire. On ne les trouve cultivés & floriſſants qu'aux époques de forte poéſie, où l'imagination des poètes s'inquiète également du ſentiment & de la forme, de l'art & de la penſée. Auſſi le XVIIIe ſiècle, époque de déclamation & de nonchalance poétique, a-t-il peu produit de Sonnets, ſi tant eſt qu'on y en trouve. Il

ſemble que la langue poétique, travaillée pendant deux cents ans, éprouva le beſoin de ſe donner du relâche & de courir un peu à ſa guiſe, pour repoſer ſes articulations fatiguées par le chevalet rhythmique.

Il eſt d'ailleurs à remarquer que, dans tous les temps, les Sonnets des grands poètes ont toujours été les plus réguliers & les plus irréprochables*. Ainſi : au XVIe ſiècle, ceux de Ronſard, de Deſportes, de Du Bellay ; au XVIIe ſiècle, ceux de Corneille, de Regnier, de Malherbe.

La nouvelle école poétique qui s'ouvrit après 1827, curieuſe de tout ce qui tenait au paſſé de notre hiſtoire littéraire, devait naturellement rencontrer le Sonnet dans ſes recherches, & le revendiquer.

Quelques-uns des poètes de cette école en ont compoſé de fort beaux, que tout le monde a lus.

Il eſt cependant à noter que les deux plus glorieux, MM. de Lamartine & Victor Hugo, n'ont fait ni l'un ni l'autre de Sonnets**. Eſt-ce mépris d'une forme

* Relire le Sonnet dédicatoire à la Reine Régente, en tête de *Polyeucte*, qui eſt d'une correction magnifique (page 53 de ce recueil). On a retrouvé dernièrement dans le *Recueil* de Godefroy, à la Bibliothèque nationale, un Sonnet inédit de Corneille. (Voyez *Athenæum français*, 2e année.)

** Cette obſervation, exacte en 1856, date de la première publication de ce travail, ne l'eſt plus en ce qui touche Victor Hugo. On connaît à préſent deux Sonnets de lui : le premier eſt reproduit dans ce recueil (page 67) ; nous donnons dans les *Notes & Variantes*, p. 194, le ſecond intitulé JOLIES FEMMES.

qui leur ſemblait puérilement tyrannique? Eſt-ce ſimplement une conſéquence de leur première éducation littéraire? Dans tous les cas, le Sonnet a pour ſe conſoler de ces dédains les noms des grands hommes qui l'ont cultivé : Dante, Pétrarque, Shakeſpeare, Corneille, Milton, Ronſard, &c.

M. Sainte-Beuve, qui a tenté d'être le Du Bellay du XIXe ſiècle, a compoſé dans ſa jeuneſſe un Sonnet apologétique où ſont raſſemblés les noms des poètes français & étrangers qui ont écrit des Sonnets :

Ne ris point des ſonnets, ô Critique moqueur !*
. . . .
Et l'on en ſait plus d'un de notre vieux Ronſard.

Je remarque, en tranſcrivant ce dernier vers, que je n'ai pas cité un ſeul Sonnet de Ronſard, non plus que de Du Bellay, ni de Malherbe qui en a fait d'excellents.

J'aurais dû peut-être, pour n'omettre aucun rayon de cette apothéoſe du Sonnet, rappeler les récompenſes faſtueuſes accordées à certains Sonnets célèbres par de grands rois & de grands hommes : les trois mille livres données à Achillini par Richelieu, pour le Sonnet ſur la Priſe de la Rochelle **; les trente mille livres payées par Henri IV à Deſportes, pour le Sonnet de *Diane & Hippolyte.*

* Voyez le Sonnet p. 68 de ce recueil.
** Voyez ce Sonnet aux *Notes & Variantes*, p. 165.

Mais ces largeſſes mêmes, que prouvent-elles, ſinon l'impoſſibilité radicale de remercier dignement certaines choſes?

Les trois mille livres de Richelieu, les trente mille livres de Henri IV, ne ſont pas une marque plus exacte de la valeur des vers de Deſportes & d'Achillini que les deux mille livres de rente de M. de Rambouillet ne prouvent le mérite des vers de *La Pucelle*. Tout ce qu'elles prouvent, c'eſt que les beaux Sonnets, comme toute belle choſe en ce monde, ſont ſans prix; & cette preuve, l'hiſtoire nous la fourniſſait déjà dans les lettres de Balzac & de Ménage, & auſſi par le ſouvenir qui s'eſt perpétué juſqu'à nous des Sonnets que j'ai rapportés.

CHARLES ASSELINEAU.



LE

LIVRE DES SONNETS



Sonnet

Il n'est point tant de barques à Venise,
D'huistres à Bourg, de lieures en Champaigne,
D'ours en Sauoye, & de veaux en Bretaigne,
De Cygnes blancs le long de la Tamise,

Ne tant d'Amours se traitent en l'eglise,
De differents aux peuples d'Alemaigne,
Ne tant de gloire à vn seigneur d'Espaigne,
Ne tant se trouue à la Cour de feintise,

Ne tant y a de monstres en Afrique,
D'opinions en vne republique,
Ne de pardons à Romme aux iours de feste,

Ne d'auarice aux hommes de pratique,
Ne d'argumens en vne Sorbonique,
Que m'amie a de lunes en la teste.

Mellin de Saint-Gelais.

Epigramme à M. L. D. D. F.

Lui eftant en Italie

Me fouvenant de tes graces divines
Suis en douleur, Princeffe, en ton abfence :
Et fi languis quand fuis en ta prefence,
Voyant ce Lys au milieu des efpines.

O la douceur des douceurs feminines !
O cœur fans fiel ! ô race d'excellence !
O dur mari rempli de violence
Qui s'endurcit par les chofes benignes !

Si feras tu de la main fouftenue
De l'Eternel, comme chere tenue,
Et les nuifans auront honte & reproche.

Courage donq, en l'air ie voy la nue
Qui çà & là s'efcarte & diminue
Pour faire place au beau temps qui approche.

Clément Marot.

Sonnet de Pétrarque

Sur la mort de ſa Dame Laure

Des plus beaux yeux, & du plus cleir viſage
Qui onques fut, & des beaux cheveux longs,
Qui faiſoient l'or & le Soleil moins blons,
Du plus doux ris, & du plus doux langage,

Des bras & mains, qui euſſent en ſervage,
Sans ſe bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef iuſqu'aux talons
Sembloit divin plus qu'humain perſonnage,

Ie prenois vie. Or d'elle ſe conſolent
Le Roy celeſte & ſes courriers qui volent,
Me laiſſant nud, aveugle en ce bas eſtre,

Vn ſeul confort attendant à mon dueil,
C'eſt que là haut, elle, qui ſçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puiſſe eſtre.

Clément Marot.

Sonnet pour Caffandre

Auant le temps tes temples fleuriront,
De peu de iours ta fin fera bornée,
Auant le foir fe clorra ta iournée,
Trahis d'efpoir tes penfers periront :

Sans me flechir tès efcrits fletriront,
En ton defaftre ira ma deftinée,
Pour abufer les poetes ie fuis née,
De tes foupirs nos neueux fe riront :

Tu feras fait du vulgaire la fable,
Tu baftiras fus l'incertain du fable,
Et vainement tu peindras dans les Cieux.

Ainfi difoit la Nymphe qui m'affolle,
Lors que le Ciel, tefmoin de fa parolle,
D'vn dextre éclair fut prefage à mes yeux.

Pierre de Ronfard.

Sonnet pour Marie

Marie, leuez-vous, ma ieune pareſſeuſe,
Ia la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ia le Roſſignol doucement iargonné,
Deſſus l'eſpine aſſis, ſa complainte amoureuſe.

Sus, debout, allon voir l'herbelette perleuſe,
Et voſtre beau roſier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons auſquels auiez donné
Hier au ſoir de l'eau d'vne main ſi ſongneuſe.

Harſoir en vous couchant vous iuraſtes vos yeux
D'eſtre plus-toſt que moy ce matin eſueillée :
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'vn doux ſommeil encor les yeux ſillée.
Ça ça, que ie les baiſe & voſtre beau tetin
Cent fois, pour vous apprendre à vous leuer matin.

Pierre de Ronſard.

Sonnet

Ceſſe les pleurs, mon liure : il n'eſt pas ordonné
Du deſtin, que moy vif tu ſois riche de gloire :
Auant que l'homme paſſe outre la riue noire,
L'honneur de ſon trauail ne luy eſt point donné.

Quelqu'vn apres mille ans de mes vers eſtonné
Voudra dedans mon Loir, comme en Permeſſe, boire :
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'vn ſi petit lieu tel Poëte ſoit né.

Pren, mon liure, pren cœur : la vertu precieuſe
De l'homme, quand il vit, eſt touſiours odieuſe :
Apres qu'il eſt abſent, chacun le penſe vn Dieu.

La rancœur nuit touſiours à ceux qui ſont en vie :
Sur les vertus d'vn mort elle n'a plus de lieu,
Et la poſterité rend l'honneur ſans enuie.

Pierre de Ronſard.

Sonnet pour Marie

Comme on voit ſur la branche au mois de May la roſe
En ſa belle ieuneſſe, en ſa premiere fleur
Rendre le ciel ialoux de ſa viue couleur,
Quand l'Aube de ſes pleurs au poinct du iour l'arroſe :

La grace dans ſa fueille, & l'amour ſe repoſe,
Embaſmant les iardins & les arbres d'odeur :
Mais batue ou de pluye, ou d'exceſſiue ardeur,
Languiſſante elle meurt fueille à fueille decloſe.

Ainſi en ta premiere & ieune nouueauté,
Quand la terre & le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, & cendre tu repoſes.

Pour obſeques reçoy mes larmes & mes pleurs,
Ce vaſe plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif & mort ton corps ne ſoit que roſes.

Pierre de Ronſard.

Sonnet pour Hélène

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise aupres du feu, deuidant & filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerueillant :
Ronsard me celebroit du temps que i'estois belle.

Lors vous n'aurez seruante oyant telle nouuelle,
Desia sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resueillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Ie seray sous la terre, & fantôme sans os
Par les ombres myrteux ie prendray mon repos :
Vous serez au fouyer vne vieille accroupie,

Regrettant mon amour & vostre fier desdain.
Viuez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dés auiourdhuy les roses de la vie.

Pierre de Ronsard.

Sonnet pour Hélène

« Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas vn seul de ses regars.

« Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre haure gaigné, l'assaut à nos rampars. »

Peres, il ne falloit, à qui la force tremble,
Par vn mauuais conseil les ieunes retarder :
Mais & ieunes & vieux vous deuiez tous ensemble

Pour elle corps & biens & ville hazarder.
Menelas fut bien sage, & Pâris, ce me semble :
L'vn de la demander, l'autre de la garder.

Pierre de Ronsard.

Sonnet pour Hélène

Afin que ton honneur coule parmy la plaine
Autant qu'il monte au Ciel engraué dans vn Pin,
Inuoquant tous les Dieux & respandant du vin
Ie consacre à ton nom ceste belle Fontaine.

Pasteurs, que vos troupeaux frisez de blanche laine
Ne paissent à ces bords : y fleurisse le Thin,
Et tant de belles fleurs qui s'ouurent au matin,
Et soit dite à iamais la Fontaine d'Helene.

Le passant en Esté s'y puisse reposer,
Et assis dessus l'herbe à l'ombre composer
Mille chansons d'Helene, & de moy luy souuienne.

Quiconques en boira, qu'amoureux il deuienne,
Et puisse, en la humant, vne flame puiser
Aussi chaude qu'au cœur ie sens chaude la mienne.

Pierre de Ronsard.

A Monſeigneur le Duc de Touraine,

François de France,

fils & frere de Roy,

entrant en la maiſon de l'Autheur.

Bien que ceſte maiſon ne vante ſon porphire,
Son marbre ny ſon iaſpe en œuure elabouré,
Que ſon plancher ne ſoit lambriſſé ny doré,
Ny portrait de tableaux que le vulgaire admire :

Toutefois Amphion l'a bien daigné conſtruire,
Où le ſon de ſa lyre eſt encor demeuré,
Où Phebus comme en Delphe y eſt ſeul honoré,
Où la plus belle Muſe a choiſi ſon Empire.

Apprenez, mon grand Prince, à meſpriſer les biens.
La richeſſe d'vn Prince eſt l'amitié des ſiens :
Le reſte des grandeurs nous abuſe & nous trompe.

La bonté, la vertu, la iuſtice & les lois
Aiment mieux habiter les antres & les bois
Que l'orgueil des Palais qui n'ont rien que la pompe.

Pierre de Ronſard.

Sonnet

Ie vous enuoye vn bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies :
Qui ne les euft à ce vefpre cueillies,
Cheutes à terre elles fuffent demain.

Cela vous foit vn exemple certain
Que vos beautez, bien qu'elles foient fleuries,
En peu de temps cherront toutes flaitries,
Et, comme fleurs, periront tout foudain.

Le temps s'en-va, le temps s'en-va, ma Dame,
Las! le temps non, mais nous nous en-allons,
Et toft ferons eftendus fous la lame :

Et des amours defquelles nous parlons,
Quand ferons morts, n'en fera plus nouuelle :
Pour ce aymez-moy, ce pendant qu'eftes belle.

Pierre de Ronfard.

Sonnet

Si noſtre vie eſt moins qu'vne iournee
En l'eternel, ſi l'an qui fait le tour
Chaſſe noz iours ſans eſpoir de retour,
Si periſſable eſt toute choſe nee,

Que ſonges-tu, mon ame empriſonnee?
Pourquoy te plait l'obſcur de noſtre iour,
Si pour voler en vn plus cler ſeiour
Tu as au dos l'aile bien empennée?

Là eſt le bien que tout eſprit deſire,
Là le repos où tout le monde aſpire,
Là eſt l'amour, là le plaiſir encore.

Là, ô mon ame au plus hault ciel guidee,
Tu y pourras recognoiſtre l'Idee
De la beauté qu'en ce monde i'adore.

Joachim du Bellay.

Sonnet

Ce pendant que Magny ſuit ſon grand Auanſon,
Panjas ſon Cardinal, & moy le mien encore,
Et que l'eſpoir flateur, qui noz beaux ans deuore,
Appaſte noz deſirs d'un friand hameſſon,

Tu courtiſes les Roys, & d'un plus heureux ſon
Chantant l'heur de Henry, qui ſon ſiecle decore,
Tu t'honores toymeſme, & celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanſon.

Las! & nous ce pendant nous conſumons noſtre aage
Sur le bord incogneu d'un eſtrange riuage,
Où le malheur nous fait ces triſtes uers chanter,

Comme on uoid quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangez flanc à flanc parmy l'herbe nouuelle,
Bien loing ſur un eſtang trois cygnes lamenter.

Joachim du Bellay.

Sonnet

Heureux qui, comme Vlysse, a fait un beau uoyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Viure entre ses parents le reste de son aage!

Quand reuoiray-ie, helas, de mon petit uillage
Fumer la cheminee: & en quelle saison
Reuoiray-ie le clos de ma pauure maison,
Qui m'est une prouince, & beaucoup d'auantage?

Plus me plaist le seiour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux:
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur Angeuine.

Joachim du Bellay.

Sonnet

Voicy le Carneual, menons chascun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons uoir Marc Antoine, ou Zany bouffonner,
Auec son Magnifique à la Venitienne :

Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et uoyons par le nez le sot busle mener :
Voyons le fier taureau d'armes enuironner,
Et uoyons au combat l'adresse Italienne :

Voyons d'œufz parfumez un orage gresler,
Et la fusee ardent' siffler menu par l'air.
Sus donc, depeschons-nous, uoicy la pardonnance :

Il nous fauldra demain uisiter les sainćts lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus auant c'est contre l'ordonnance.

Joachim du Bellay.

Sonnet

Toy qui de Rome emerueillé contemples
L'antique orgueil, qui menaſſoit les cieux,
Ces uieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcz, ces thermes, & ces temples,

Iuge, en uoyant ces ruines ſi amples,
Ce qu'a rongé le temps iniurieux,
Puis qu'aux ouuriers les plus induſtrieux
Ces uieux fragmens encor ſeruent d'exemples.

Regarde apres, comme de iour en iour
Rome fouillant ſon antique ſeiour,
Se rebatiſt de tant d'œuures diuines :

Tu iugeras, que le dæmon Romain
S'efforce encor d'une fatale main
Reſſuſciter ces poudreuſes ruines.

Joachim du Bellay.

Sonnet de l'amour de Francine

Songe heureux & diuin, trompeur de ma triſteſſe,
O que ie te regrette! ò que ie m'éueillay,
Helas, à grand regret, lors que ie deſſillay
Mes yeux, qu'vn mol ſomeil d'vn ſi doux voile preſſe.

I'enſerray bras à bras nu à nu ma maiſtreſſe,
Ma iambe auec ſa iambe heureux i'entortillay,
Sa bouche auec ma bouche à ſouhet ie mouillay,
Cueillant la douce fleur de ſa tendre ieuneſſe.

O plaiſir tout diuin! ò regret ennuieux!
O gracieux ſomeil! ò reueil enuieux!
O ſi quelcun des dieux des amans ſe ſoucie!

Dieux, que ne fiſtes vous, ou ce ſonge durer
Autant comme ma vie, ou non plus demeurer
Que ce doux ſonge court, ma miſerable vie?

Jean-Antoine de Baïf.

Sonnet

Lors que pour vous baiser ie m'approche de vous,
En souspirant, mon ame à secrettes emblees
S'escoule hors de moy sur vos léures comblees
D'vn Nectar dont les Dieux mesme seroyent ialoux.

Puis quand elle s'est peuë en ce breuuage doux,
Et la mienne & la vostre ensemble sont meslees,
Tout aussi tost ie sens les forces escoulees
De mon corps afoibly qui demeure sans poux.

Que feras-tu, chetif? Qu'en dites-vous, ma vie?
C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours suiuie,
Que son corps est resté de ses membres perclus.

Hà! changez ce baiser : hà! changez-le, maistresse,
Changez-le, ou dans vos bras mon ame ie vous laisse :
Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.

Remy Belleau.

Sonnet

Ie vis, ie meurs : ie me brule & me noye.
I'ay chaut eſtreme en endurant froidure :
La vie m'eſt & trop molle & trop dure.
I'ay grans ennuis entremeſlez de ioye :

Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaiſir maint grief tourment i'endure :
Mon bien s'en va, & à iamais il dure :
Tout en un coup ie ſeiche & ie verdoye.

Ainſi Amour inconſtamment me meine :
Et quand ie penſe auoir plus de douleur,
Sans y penſer ie me treuue hors de peine.

Puis quand ie croy ma ioye eſtre certeine,
Et eſtre au haut de mon deſiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louiſe Labé.

Sonnet

Tant que mes yeus pourront larmes eſpandre,
A l'heur paſſé auec toy regretter,
Et qu'aus ſanglots & ſoupirs reſiſter
Pourra ma voix, & un peu faire entendre :

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'eſprit ſe voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :

Ie ne ſouhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie ſentiray tarir,
Ma voix caſſee, & ma main impuiſſante,

Et mon eſprit en ce mortel ſeiour
Ne pouuant plus montrer ſigne d'amante :
Priray la Mort noircir mon plus cler iour.

Louiſe Labé.

Sonnet

Oh ſi i'eſtois en ce beau ſein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si auec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeſchoit enuie :

Si m'acollant me diſoit : Chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'aſſeurant
Que ia tempeſte, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra deſioindre en notre vie :

Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre eſt l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aiſe enuieuſe :

Lors que ſouef plus il me baiſeroit,
Et mon eſprit ſur ſes leures fuiroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuſe.

Louiſe Labé.

Sonnet

Baiſe m'encor, rebaiſe moy & baiſe :
Donne m'en un de tes plus ſauoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braiſe.

Las, te pleins tu? ça, que ce mal i'apaiſe,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainſi meſlans nos baiſers tant heureus
Iouiſſons nous l'un de l'autre à noſtre aiſe.

Lors double vie à chacun en ſuiura.
Chacun en ſoy & ſon ami viura.
Permets m'Amour penſer quelque folie :

Touſiours ſuis mal, viuant diſcrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque ſaillie.

Louiſe Labé.

A ma quenoille

Quenoille mon ſouci, ie vous promets & iure
De vous aimer touſiours, & iamais ne changer
Voſtre honneur domeſtic pour vn bien eſtranger,
Qui erre inconſtamment & fort peu de temps dure.

Vous ayant au coſté ie ſuis beaucoup plus ſeure
Que ſi encre & papier ſe venoient aranger
Tout à l'entour de moy, car pour me reuanger
Vous pouuez bien pluſtoſt repouſſer vne iniure.

Mais, quenoille m'amie, il ne faut pas pourtant
Que pour vous eſtimer, & pour vous aimer tant,
Ie delaiſſe du tout ceſt' honneſte couſtume

D'eſcrire quelque fois : en eſcriuant ainſi
I'eſcri de voz valeurs, quenoille mon ſouci,
Ayant dedans la main le fuzeau & la plume.

Catherine Des Roches.

Sonnet

Ce iourd'huy du Soleil la chaleur alteree
A iauny le long poil de la belle Ceres,
Ores il ſe retire, & nous gaignons le frais,
Ma Marguerite & moy, de la douce ſeree.

Nous traçons dans les bois quelque voye eſgaree,
Amour marche deuant, & nous marchons apres :
Si le vert ne nous plaiſt des eſpeſſes foreſts,
Nous deſcendons pour voir la couleur de la pree.

Nous viuons francs d'eſmoy, & n'auons point ſoucy
Des Roys, ny de la Cour, ne des villes auſſi.
O Medoc mon pais ſolitaire & ſauuage,

Il n'eſt point de pais plus plaiſant à mes yeux :
Tu es au bout du monde, & ie t'en aime mieux,
Nous ſçauons apres tous les malheurs de noſtre aage.

Étienne de la Boëtie.

Sonnet

Quand ie voy quelque fois Madame emmy la rue,
Qui tient tous les paſſans en esbayſſement,
Bien que de la veoir i'aye vn grand contentement,
Ie ne fay point ſemblant de l'auoir iamais veuë.

Mais quand dedans vn liċt ie la tiens toute nue,
Et que nous nous baiſons l'vn l'autre ardantement,
Et que nous nous ſerrons l'vn l'autre eſtroitement,
Il ne ſemble pas lors qu'ell' me ſoit incongnuë.

Ie ne dy point ſon nom, & dire ne le veux,
Pource que les amours qui ſont entre nous deux
Ie ne voudroy pour rien eſtre ſçeus de perſonne :

Il me ſuffit auſſi de cognoiſtre mon bien,
Et d'auoir en aimant la fortune ſi bonne,
Que ie ſuis bien aimé ſans qu'il me couſte rien.

Olivier de Magny.

Sonnet

ICARE *eſt cheut icy le ieune audacieux,*
Qui pour voler au Ciel eut aſſez de courage :
Icy tomba ſon corps degarni de plumage
Laiſſant tous braues cœurs de ſa cheute enuieux.

O bien-heureux trauail d'vn eſprit glorieux,
Qui tire vn ſi grand gain d'vn ſi petit dommage!
O bien-heureux malheur plein de tant d'auantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Vn chemin ſi nouueau n'eſtonna ſa ieuneſſe,
Le pouuoir luy faillit mais non la hardieſſe.
Il eut pour le brûler des aſtres le plus beau.

Il mourut pourſuiuant vne haute aduenture,
Le Ciel fut ſon deſir, la Mer ſa ſepulture.
Eſt-il plus beau deſſein, ou plus riche tombeau?

Philippe Deſportes.

Sonnet pour Diane

Lettres, le ſeul repos de mon ame agitee,
Helas! il le faut donc me ſeparer de vous:
Et que par la rigueur d'vn iniuſte courroux
Ma plus belle richeſſe ainſi me ſoit oſtee.

Ha! ie mourray pluſtoſt, & ma dextre indontee
Flechira par mon ſang le Ciel traiſtre & ialoux,
Que ie m'aille priuant d'vn bien qui m'eſt ſi doux:
Non, ie n'en feray rien, la chance en eſt iettee.

Il le faut toutesfois, elle les veut rauoir,
Et de luy reſiſter ie n'ay cœur ny pouuoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame eſt trop contrainte.

O Beauté ſans arreſt, mais trop ferme en rigueur,
Tien, repren tes papiers & ton amitié fainte,
Et me rens mon repos, ma franchiſe & mon cœur.

Philippe Deſportes.

D'vne Fontaine

Ceſte fontaine eſt froide, & ſon eau doux-coulante,
A la couleur d'argent, ſemble parler d'amour :
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les aunes ſont ombre à la chaleur brulante.

Le fueillage obeit à Zephyr qui l'eſuante
Soupirant amoureux en ce plaiſant ſeiour :
Le Soleil clair de flamme eſt au milieu du iour,
Et la terre ſe fend de l'ardeur violante.

Paſſant, par le trauail du long chemin laſſé,
Brulé de la chaleur, & de la ſoif preſſé,
Arreſte en ceſte place où ton bon-heur te maine.

L'agreable repos ton corps delaſſera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chaſſera,
Et ta ſoif ſe perdra dans l'eau de la fontaine.

Philippe Deſportes.

Sonnet ſpirituel

Depuis le triſte poinct de ma fraiſle naiſſance,
Et que dans le berceau pleurant ie fu poſé,
Quel iour marqué de blanc m'a tant fauoriſé
Que de l'ombre d'vn bien i'aye eu la cognoiſſance?

A peine eſtoient ſechez les pleurs de mon enfance
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis expoſé,
D'amour, de la fortune, & des grands maiſtriſé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompanſe.

I'en ſuis fable du monde, & mes vers diſperſez
Sont les ſignes piteux des maux que i'ay paſſez,
Quand tant de fiers tyrans rauageoyent mon courage.

Toy qui m'oſtes le ioug & me fais reſpirer,
O Seigneur, pour iamais vueille moy retirer
De la terre d'Egypte, & d'vn ſi dur ſeruage.

Philippe Deſportes.

Au Roy

Sire, Thulene est mort : i'ay veu sa sepulture :
Mais il est presque en vous de le resusciter :
Faictes de son estat vn poëte heriter :
Le poëte & le fou sont de mesme nature.

L'vn fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure :
Tous deux ne sont iamais leur argent profiter :
Tous deux sont d'vne humeur aisée à irriter :
L'vn parle sans penser, & l'autre à l'auenture.

L'vn a la teste verte, & l'autre va couuert
D'vn ioly chapperon faict de iaune & de vert :
L'vn chante des sonets, l'autre danse aus sonettes.

Le plus grand different qui se treuue entre nous,
C'est qu'on dict que tousiours fortune aime les fouls,
Et qu'elle est peu souuent fauorable aus poëtes.

Jean Passerat.

Sonnet

François, arreſte-toy, ne paſſe la campagne
Que nature mura de Rochers d'vn coſté,
Que l'Auriege entrefend d'vn cours precipité :
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.

Paſſant, ce que tu vois n'eſt point vne montagne,
C'eſt vn grand Briaree, vn geant haut-monté,
Qui garde ce paſſage, & defend, indomté,
De l'Eſpagne la France, & de France l'Eſpagne.

Il tend à l'vne l'vn, à l'autre l'autre bras :
Il porte ſur ſon chef l'antique faix d'Atlas,
Dans deux contraires mers il poſe ſes deux plantes.

Les eſpaiſſes foreſts ſont ſes cheueux eſpaix,
Les rochers ſont ſes os, les riuieres bruyantes
L'eternelle ſueur que luy cauſe vn tel faix.

Du Bartas.

Sonnet au Roi

SIRE, *voſtre Citron, qui couchoit autrefois*
Sur voſtre lict paré, couche ores ſur la dure :
C'eſt ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amis & des traiſtres le choix :

C'eſt lui qui les brigands effrayoit de ſa voix,
Et de dents les meurtriers : d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les deſdains, & l'iniure,
Payement couſtumier du ſervice des Rois ?

Sa fierté, ſa beauté, ſa ieuneſſe agreable
Le fit cherir de vous ; mais il fut redoutable
A vos haineux, aux ſiens, par ſa dexterité.

Courtiſans, qui iettez vos deſdaigneuſes veuës
Sur ce chien delaiſſé, mort de faim par les ruës,
Attendez ce loyer de la fidelité.

Agrippa d'Aubigné.

Au Roy

Qu'auec vne valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guerison,
Vostre courage meur en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la terre & sur l'onde;

Que l'Hydre de la France, en reuoltes feconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison,
Certes c'est vn bon-heur dont la juste raison
Promet à vostre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous sçauent louër, mais non également;
Les ouurages communs viuent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure eternellement.

François de Malherbe.

Sur la mort du fils de l'Autheur

Que mon Fils ait perdu ſa deſpoüille mortelle,
Ce fils qui fut ſi braue, & que i'aimay ſi fort :
Ie ne l'impute point à l'iniure du ſort,
Puis que finir à l'homme eſt choſe naturelle.

Mais que de deux maraux la ſurpriſe infidelle
Ait terminé ſes iours d'vne tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort :
Et tous mes ſentimens ſont d'accord auec elle.

O mon DIEV, *mon Sauueur, puiſque par la raiſon*
Le trouble de mon ame eſtant ſans gueriſon,
Le veu de la vengeance eſt vn veu legitime,

Fais que de ton appuy ie ſois fortifié :
Ta Iuſtice t'en prie ; & les autheurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

François de Malherbe.

Sonnet

Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie,
Dieu pour noſtre ſalut tant de maux ſupporta,
Que par ſon iuſte ſang noſtre ame il racheta
Des priſons où la mort la tenoit aſſeruie,

Alteré du deſir de nous rendre la vie,
I'ay ſoif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy preſenta;
Ce que voyant ſa mere en la ſorte s'écrie :

Quoy! n'eſt-ce pas aſſez de donner le trépas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder ſon deſir, d'vn ſi piteux breuuage?

Venez, tirez mon ſang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon viſage,
Vous ferez moins cruels, & i'auray moins de maux.

Mathurin Regnier.

Sonnet

Le pechè me ſurmonte, & ma peine eſt ſi grande,
Lors que mal-grè moy-meſme il triomphe de moy,
Que pour me retirer du gouffre où ie me voy,
Ie ne ſçay quel hommage il faut que ie te rende.

Ie voudrois bien t'offrir ce que ta loy commande,
Des prieres, des vœux, & des fruits de ma foy.
Mais voyant que mon cœur n'eſt pas digne de toy,
Ie fay de mon Sauueur mon eternelle offrande.

Reçoy ton Fils, ô Pere! & regarde la Croix,
Où preſt de ſatisfaire à tout ce que ie dois
Il te fait de luy-meſme vn ſanglant ſacrifice.

Et puis qu'il a pour moy cèt excès d'amitiè,
Que d'eſtre inceſſamment l'obiect de ta Iuſtice,
Ie ſeray, s'il te plaiſt, l'obiect de ta pitiè.

Ogier de Gombauld.

Sonnet

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans.
Apres, ceste beauté ne sera plus si viue,
Tu verras que ta flame alors sera tardiue
Et que tu deuiendras l'obiect des mesdisans.

Tu seras le refus de tous les Courtisans,
Les plus sots laisseront ta passion oysiue,
Et tes desirs honteux, d'vne amitié lasciue
Tenteront vn valet à force de presens.

Tu chercheras à qui te donner pour maistresse,
On craindra ton abord, on fuira ta caresse;
Vn chacun de par tout te donnera congé,

Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte :
Lors tu seras punie, & ie seray vengé.

Théophile de Viau.

Sonnet

Affis fur vn fagot, vne pipe à la main,
Triftement accoudé contre vne cheminée,
Les yeux fixes vers terre, & l'ame mutinée,
Ie fonge aux cruautez de mon fort inhumain.

L'efpoir qui me remet du iour au lendemain
Effaye à gaigner temps fur ma peine obftinée,
Et me venant promettre vne autre deftinée
Me fait monter plus haut qu'vn Empereur Romain.

Mais à peine cette herbe eft-elle mife en cendre,
Qu'en mon premier eftat il me conuient defcendre,
Et paffer mes ennuis à redire fouuent :

Non, ie ne trouue point beaucoup de difference,
De prendre du tabac, à viure d'efperance,
Car l'vn n'eft que fumée, & l'autre n'eft que vent.

Saint-Amant (de).

Les Goinfres

Coucher trois dans vn drap, ſans feu ny ſans chandelle,
Au profond de l'Hyuer dans la Sale aux fagots,
Où les Chats, ruminans le langage des Gots,
Nous eſclairent ſans ceſſe, en roüant la prunelle;

Hauſſer noſtre cheuet auec vne eſcabelle,
Eſtre deux ans à ieun comme les Eſcargots,
Reſuer en grimaſſant ainſi que les Magots
Qui bâillans au Soleil ſe gratent ſous l'aiſſelle;

Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'vn chapeau,
Prendre pour ſe couurir la friſe d'vn manteau
Dont le deſſus ſeruit à nous doubler la panſe;

Puis ſouffrir cent brocars d'vn vieux hoſte irrité
Qui peut fournir à peine à la moindre deſpenſe,
C'eſt ce qu'engendre enfin la prodigalité.

Saint-Amant (de).

Le Pareſſeux

Accablé de Pareſſe, & de Melancholie,
Ie rêue dans vn lict, où ie ſuis fagotté
Comme vn lièure ſans os, qui dort dans vn paſté,
Ou comme vn Dom-Quichot en ſa morne folie.

Là, ſans me ſoucier des Guerres d'Italie,
Du Comte Palatin, ny de ſa Royauté,
Ie conſacre vn bel Hymne à ceſte oiſiueté
Où mon Ame en langueur eſt comme enſeuelie.

Ie trouue ce plaiſir ſi doux & ſi charmant,
Que ie croy que les biens me viendront en dormant,
Puis que ie voy des-ia s'en enfler ma bedaine;

Et hay tant le trauail, que, les yeux entr'ouuers,
Vne main hors des draps, cher BAVDOIN, *à peine*
Ay-je pû me reſoudre à t'eſcrire ces Vers.

Saint-Amant (de).

L'Automne des Canaries

Voicy les ſeuls coſtaux, voicy les ſeuls valons
Où Baccus & Pomone ont eſtably leur gloire,
Iamais le riche bonneur de ce beau territoire
Ne reſſentit l'effort des rudes Aquilons.

Les Figues, les Muſcats, les Peſches, les Melons,
Y couronnent ce Dieu qui ſe delecte à boire,
Et les nobles Palmiers ſacrez à la Victoire,
S'y courbent ſous des fruicts qu'au miel nous égalons.

Les Cannes au doux ſuc, non dans les Mareſcages,
Mais ſur des flancs de Roche y forment des boccages,
Dont l'Or plein d'ambroſie éclatte & monte aux Cieux.

L'Orange en meſme iour y meurit & boutonne,
Et durant tous les mois on peut voir en ces lieux
Le Printemps & l'Eſté confondus en l'Automne.

Saint-Amant (de).

Sonnet

Il eſt temps, ma belle ame, il eſt temps qu'on finiſſe
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon deſir doucement contenté,
Soit faiſant de ma vie vn cruel ſacrifice.

Vous tenez en vos mains ma grace & mon ſupplice,
Iugez lequel des deux mon cœur a merité :
Car ma fidele amour, ou ma temerité,
Veut qu'on me recompenſe, ou bien qu'on me puniſſe.

Mais ſi vous ne portez vn cœur de diamant,
Vous ne punirez point vn miſerable amant
De vous auoir eſté ſi longuement fidele :

Veu meſme que ſon mal vous doit eſtre imputé.
Car en fin puis qu'Amour eſt fils de la Beauté,
Si c'eſt peché qu'aimer, c'eſt malheur qu'eſtre belle.

Bertaut.

Aduis, à vn Poëte beuueur d'eau

En vain, pauure Tircis, tu te romps le cerueau,
Pour changer en beaux vers tes rimes imparfaites;
Tu n'auras point l'ardeur des illuſtres Poëtes,
Si ton Eſprit d'oyſon ſe refroidit dans l'eau.

Va trinquer à longs traits de ce Nectar nouueau
Que le Cormié recelle en ſes caues ſecrettes,
Si tu veux effacer ces antiques Prophetes
Dont le Nom brille encor dans la nuit du tombeau.

Bien que les neuf Beautez des riues d'Hipocreine
Exaltent la vertu des eaux de leur Fontaine,
Les fines qu'elles ſont ne s'en abreuuent pas;

Là ſous des lauriers vers, ou pluſtoſt ſous des treilles,
Les tonneaux de vin Grec eſchauffent leurs repas,
Et l'eau n'y rafraiſchit que le cu des Bouteilles.

Guillaume Colletet.

Sur la Naiſſance

de Noſtre Seigneur

Qui vid iamais au monde vn miracle pareil?
Vn Dieu s'aſſuiettit aux loix de la Nature,
Le Createur de tout naiſt de ſa Creature,
Et la Lumiere ſort des ombres du Sommeil.

Bien qu'il vienne ſur Terre en vn pauure appareil,
Qu'vn Antre tenebreux luy ſerue de cloſture,
C'eſt luy qui fit du Ciel la belle Architecture,
Et qui fonda ſon Throſne au milieu du Soleil.

O celeſtes Eſprits, ſainctes Intelligences,
Qui vous glorifiez de vos pures eſſences,
Et rendiez de voſtre heur tous les Hommes ialoux,

Enuiez auiourd'huy, par vn contraire eſchange,
Le bon-heur que le Ciel vient reſpandre ſur nous,
Puiſque Dieu s'eſt fait Homme, & ne s'eſt point fait Ange.

Guillaume Colletet.

A Monſieur de Charleval

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour luy d'vne main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de ſon coſté
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher CHARLEVAL, *alors en verité*
Ie croy qu'il fut vne femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle eſté,
Elle n'auoit qu'vn ſeul homme auec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'eſprit agreable,

Elle aima mieux pour s'en faire conter
Preſter l'oreille aux fleuretes du Diable,
Que d'eſtre femme & ne pas coqueter.

Sarraſin.

La Belle Matineuſe

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air deuenoit ſerain, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zephire affranchy du ſommeil
Reſuſcitoit les fleurs d'vne baleine feconde,

L'Aurore deſployoit l'or de ſa treſſe blonde
Et ſemoit de rubis le chemin du Soleil,
Enfin ce Dieu venoit au plus grand apareil
Qu'il ſoit iamais venu pour eſclairer le monde,

Quand la ieune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon Palais plus clair que l'Orient,
Fit voir vne lumiere & plus viue & plus belle.

Sacré flambeau du iour, n'en ſoyez point ialoux,
Vous paruſtes alors auſſi peu deuant elle
Que les feux de la nuit auoient fait deuant vous.

Claude de Malleville.

La Belle Matineufe

Des portes du matin l'Amante de Cephale
Ses rofes efpandoit dans le milieu des airs,
Et iettoit fur les Cieux nouuellement ouuers
Ces traits d'or, & d'azur, qu'en naiffant elle eftale,

Quand la Nymphe diuine, à mon repos fatale,
Apparut, & brilla de tant d'attraits diuers,
Qu'il fembloit qu'elle feule efclairoit l'vniuers
Et rempliffoit de feux la riue Orientale.

Le Soleil fe haftant pour la gloire des Cieux,
Vint oppofer fa flame à l'éclat de fes yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe fe dore;

L'onde, la terre, & l'air s'allumoient à l'entour :
Mais aupres de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on creut que Philis eftoit l'Aftre du iour.

Voiture.

Sonnet d'Vranie

Il faut finir mes iours en l'amour d'Vranie,
L'abſence ni le temps ne m'en ſçauroient guerir,
Et ie ne voy plus rien qui me pût ſecourir,
Ni qui ſceuſt r'appeller ma liberté bannie.

Dés long-temps ie connois ſa rigueur infinie,
Mais penſant aux beautez pour qui ie dois perir,
Ie benis mon martyre, & content de mourir
Ie n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.

Quelquefois ma raiſon, par de foibles diſcours,
M'incite à la reuolte, & me promet ſecours;
Mais lors qu'à mon beſoin ie me veux ſeruir d'elle,

Apres beaucoup de peine, & d'efforts impuiſſans,
Elle dit qu'Vranie eſt ſeule aymable & belle,
Et m'y r'engage plus que ne font tous mes ſens.

Voiture.

Sur Job

Job de mille tourments atteint,
Vous rendra ſa douleur connuë;
Et raiſonnablement il craint
Que vous n'en ſoyez point émuë.

Vous verrez ſa miſere nuë;
Il s'eſt luy-même icy dépeint :
Acoûtumez-vous à la vûë
D'un homme qui ſouffre & ſe pleint.

Bien qu'il eût d'extrêmes ſouffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la ſienne n'alla.

Il ſouffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla;
J'en connois de plus miſerables.

Benſerade.

Sur les ſonnets d'Vranie et de Iob

Deux Sonnets partagent la Ville,
Deux Sonnets partagent la Cour,
Et ſemblent vouloir à leur tour
R'allumer la guerre Ciuille.

Le plus ſot & le plus habile
En mettent leur aduis au iour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'vn èchauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suiuant ſon petit iugement.
Et s'il y faut meſler le noſtre,

L'vn eſt ſans doute mieux reſué,
Mieux conduit, & mieux acheué,
Mais ie voudrois auoir fait l'autre.

Pierre Corneille.

Pour Mélite

Apres l'œil de Melite il n'eſt rien d'admirable,
Il n'eſt rien de ſolide apres ma loyauté,
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable,
Et ie ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoy que puiſſe à mes ſens offrir la nouueauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure inuulnerable,
Et bien qu'elle ait au ſien la meſme cruauté,
Ma foy pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.

C'eſt donc auec raiſon que mon extrême ardeur
Trouue chez cette belle vne extrême froideur,
Et que ſans eſtre aimé ie brûle pour Melite.

Car de ce que les Dieux nous enuoyant au iour,
Donnerent pour nous deux d'amour, & de merite,
Elle a tout le merite, & moy i'ay tout l'amour.

Pierre Corneille.

A la Reine Régente

Que vos ſoins, grande REINE, *enfantent de miracles!*
Bruxelles & Madrid en ſont tous interdits,
Et ſi noſtre Apollon me les auoit predits,
I'aurois moy-meſme oſé douter de ſes oracles.

Sous vos commandemens on force tous obſtacles,
On porte l'épouuante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'eſſay vos Eſtats agrandis
Des drapeaux ennemis ſont d'illuſtres ſpectacles.

La Victoire elle-meſme accourant à mon Roy,
Et mettant à ſes pieds Thionuille & Rocroy,
Fait retentir ces vers ſur les bords de la Seine:

France, atten tout d'vn regne ouuert en triomphant,
Puis que tu vois deſia les ordres de ta Reyne
Faire vn foudre en tes mains des armes d'vn Enfant.

Pierre Corneille.

Sur la Mort

de Damoiſelle Elizabeth Ranquet

Ne verſe point de pleurs ſur cette ſepulture,
Paſſant, ce lit funebre eſt vn lit precieux,
Où giſt d'vn corps tout pur la cendre toute pure,
Mais le zele du cœur vit encore en ces lieux.

Auant que de payer les droits à la Nature,
Son ame s'eſleuant au deſſus de ſes yeux
Auoit au Createur vny la creature,
Et marchant ſur la terre elle eſtoit dans les Cieux.

Les pauures bien mieux qu'elle ont ſenty ſa richeſſe;
L'humilité, la peine eſtoit ſon allegreſſe,
Et ſon dernier ſoupir fut vn ſoupir d'amour.

Paſſant, qu'à ſon exemple vn beau feu te tranſporte,
Et loin de la pleurer d'auoir perdu le iour,
Croy qu'on ne meurt iamais quand on meurt de la ſorte.

Pierre Corneille.

Sur la mort du Roy Louis XIII

Sous ce marbre repose un monarque sans vice
Dont la seulle bonté depleut aux bons François,
Et qui pour tout peché ne fit qu'un mauuais chois
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, l'audace, l'auarice,
Saisis de son pouuoir, nous donnerent des lois,
Et bien qu'il fust en soy le plus juste des Rois
Son regne fut pourtant celuy de l'Injustice.

Vainqueur de toutes parts, esclaue dans sa cour,
Son tiran & le nostre à peine perd le jour
Que jusque dans la tombe il le force à le suiure.

Jamais de tels malheurs furent-ils entendus?
Apres trentetrois ans sur le trosne perdus,
Commençant à regner, il a cessé de viure.

Pierre Corneille.

Sur la Paſſion de Jeſus-Chriſt

Quand le Sauveur ſouffroit pour tout le genre humain,
La mort en l'abordant au fort de ſon ſupplice,
Parut toute interdite, & retira ſa main,
N'oſant deſſus ſon Maiſtre exercer ſon office.

Mais Jeſus en baiſſant la teſte ſur ſon ſein,
Fit ſigne à l'implacable & ſourde executrice,
De n'avoir point d'egard au droit du Souverain,
Et d'exercer ſur lui ſon fameux ſacrifice.

La cruelle obeït, & ce coup ſans pareil
Fit fremir la Nature, & pâlir le Soleil,
Comme ſi de ſa fin le Monde eût eſté proche.

Tout pâlit, tout ſe meut, dans la terre & dans l'air,
Excepté le pecheur qui prit un cœur de roche,
Quand la roche ſembloit avoir un cœur de chair.

Le comte de Modène.

A Monſieur de la Mothe le Vayer,

ſur la mort de Monſieur ſon fils.

Aux larmes, le Vayer, laiſſe les ieux ouuerts,
Ton deüil eſt raiſonnable encor qu'il ſoit extréme,
Et lors que pour touſiours on perd ce que tu perds
La ſageſſe, croy moy, peut pleurer elle-meſme.

On ſe propoſe à tort cent preceptes divers
Pour vouloir d'vn œil ſec voir mourir ce qu'on ayme
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.

On ſçait bien que les pleurs ne rameneront pas
Ce cher fils que t'enleue un impréveu trépas,
Mais la perte par là n'en eſt pas moins cruelle :

Ses vertus d'un chacun le faiſoient reverer,
Il avoit le cœur grand, l'eſprit beau, l'ame belle,
Et ce ſont des ſujets à touſiours le pleurer.

Molière.

Sonnet

GRAND DIEU, *tes jugemens ſont remplis d'équité :*
Toujours tu prens plaiſir à nous être propice;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner ſans choquer ta juſtice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice :
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contente ton deſir puiſqu'il t'eſt glorieux :
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux;
Tonne, frappe, il eſt temps; rens-moi guerre pour guerre.

J'adore, en périſſant, la raiſon qui t'aigrit :
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du Sang de JESUS-CHRIST ?

Des Barreaux.

Sonnet

Vn amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Ponts, Egliſes, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourueuës;

Force gens noirs, blancs, roux, griſons,
Des Prudes, des filles perduës,
Des meurtres & des trahiſons,
Des gens de plume aux mains crochuës;

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint Fanfaron qui toûjours tremble;

Pages, Laquais, Voleurs de nuict,
Caroſſes, cheuaux, & grand bruit:
C'eſt-là Paris; que vous en ſemble?

Paul Scarron.

Pour Mademoiſelle C.

Sève, qui peins l'objet dont mon cœur ſuit la loy,
Son pouvoir ſans ton art aſſez loin peut s'eſtendre;
Laiſſe en paix l'Univers, ne luy va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer ſi l'on veut eſtre à ſoy.

Auſſi bien manque-t-il icy je ne ſçais quoy
Que tu ne peus tracer, ny moy te faire entendre;
J'en conſerve les traits qui n'ont rien que de tendre;
Amour les a formez, plus grand peintre que toy.

Par d'inutiles ſoins pour moy tu te ſurpaſſes;
Clarice eſt en mon ame avec toutes ſes graces;
Je m'en fais des Tableaux où tu n'as point de part :

Pour me faire ſans ceſſe adorer cette Belle,
Il n'eſtoit pas beſoin des efforts de ton art,
Mon cœur ſans ce Portrait ſe ſouvient aſſez d'elle.

Jean de La Fontaine.

Sur la mort d'une Parente

Parmi les doux transports d'une amitié fidele,
Je voïois prés d'Iris couler mes heureux jours;
Iris que j'aime encore, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mesmes feux dont je brûlois pour elle,

Quand par l'ordre du Ciel une fievre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours,
Et de tous mes plaisirs interrompant le cours,
Me laissa de regrets une suite éternelle.

Ah, qu'un si rude coup étonna mes esprits!
Que je versai de pleurs! Que je poussai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut suivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi;
Et bien qu'un triste sort t'ait fait perdre la vie,
Helas! en te perdant, j'ay perdu plus que toi.

Nicolas Boileau Despréaux.

Sonnet

Dans un fauteüil doré, Phedre tremblante & blême
Dit des Vers où d'abord perſonne n'entend rien;
Sa Nourrice lui fait un ſermon fort chrétien,
Contre l'affreux deſſein d'attenter à ſoi-même;

Hypolyte la hait preſque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change ſon cœur, ni ſon chaſte maintien;
La Nourrice l'accuſe, elle s'en punit bien;
Théſée a pour ſon fils une rigueur extrême;

Une groſſe Aricie, au cuir rouge, aux crins blons,
N'eſt-là que pour montrer deux énormes tetons,
Que malgré ſa froideur Hypolyte idolâtre.

Il meurt enfin trainé par ſes courſiers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en ſe confeſſant mourir ſur le Théatre.

Madame Deſhoulières.

Sur la Tragédie de Genséric

La jeune Eudoxe eſt une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une franche diableſſe,
Et Genſeric un Roi fourbe & mèchant,
Digne Heros d'une mèchante Pièce.

Pour Traſimond, c'eſt un pauvre innocent,
Et Sophronie envain pour lui s'empreſſe,
Hunneric eſt un homme indiferent,
Qui comm' on veut & la prend & la laiſſe.

Et ſur le tout le ſujet eſt traité,
Dieu ſçait comment ! Auteur de qualité,
Vous vous cachez, en donnant cèt ouvrage.

C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi :
Mais pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous faloit cacher la Pièce auſſi.

Jean Racine.

Sur la mort de M. Duché

Celui que nous plaignons, & qu'un ſort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité céleſte,
Brilla par ſes talents, fut doux, ſimple, modeſte,
Fidele à ſes amis, diſcret, oficieux.

Des charmes dont le monde avoit ſéduit ſes yeux
Dieu diſſipa bientôt l'illuſion funeſte,
Et de ſes jeunes ans il conſacra le reſte
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.

Il n'eſt plus, & j'ai vû paſſer ſa derniere heure;
Mais en pleurant ſa mort, c'eſt moi ſeul que je pleure,
Mon aveugle fureur n'accuſe point le ſort.

Il joüit des ſeuls biens qui faiſoient ſon envie,
Et ne pouvoit trouver qu'en paſſant par la mort
Le port tranquille & ſûr de l'éternelle vie.

Jean-Baptiſte Rouſſeau.

A M. le Comte Algarotti

On a vanté vos murs bâtis ſur l'onde,
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe & lui ſemblent faits pour les dieux ;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous dans ce dieu merveilleux
Qui, dans ſa courſe éternelle & féconde,
Embraſſe tout, & traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde ?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la cendre a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière ?

Ainſi que vous il eſt le dieu des vers,
Ainſi que vous il répand la lumière :
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

Voltaire.

Après la mort de Laure

La vie avance & fuit ſans ralentir le pas,
Et la mort vient derrière, à ſi grandes journées
Que les heures de paix qui me furent données
Me paraiſſent un rêve & comme n'étant pas!

Je m'en vais meſurant d'un ſévère compas
Mon ſiniſtre avenir, & vois mes deſtinées
De tant de maux divers encore environnées,
Que je veux me donner de moi-même au trépas!

Si mon malheureux cœur eut jadis quelque joie,
Triſte, je m'en ſouviens; & puis, tremblante proie,
Devant je vois la mer qui va me recevoir!

Je vois ma nef ſans mât, ſans antenne & ſans voiles,
Mon nocher fatigué, le ciel livide & noir,
Et les beaux yeux éteints, qui me ſervaient d'étoiles.

Antoni Deſchamps.

Ave, dea, moriturus te salutat!

La mort & la beauté ſont deux choſes profondes
Qui contiennent tant d'ombre & d'azur, qu'on dirait
Deux ſœurs, également terribles & fécondes,
Ayant la même énigme & le même ſecret.

O femmes, voix, regards, cheveux noirs, treſſes blondes,
Vivez, je meurs! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ſes grandes ondes,
O lumineux oiſeaux de la ſombre forêt!

Judith, nos deux deſtins ſont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon viſage & le vôtre :
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je ſens le gouffre étoilé dans mon âme;
Nous ſommes tous les deux voiſins du ciel, madame,
Puiſque vous êtes belle & puiſque je ſuis vieux.

Victor Hugo.

Imité de Wordſworth

Ne ris point des ſonnets, ô Critique moqueur!
Par amour autrefois en fit le grand Shakſpeare;
C'eſt ſur ce luth heureux que Pétrarque ſoupire,
Et que le Taſſe aux fers ſoulage un peu ſon cœur;

Camoens de ſon exil abrège la longueur,
Car il chante en ſonnets l'amour & ſon empire;
Dante aime cette fleur de myrte, & la reſpire,
Et la mêle au cyprès qui ceint ſon front vainqueur;

Spencer, s'en revenant de l'île des féeries,
Exhale en longs ſonnets ſes triſteſſes chéries;
Milton, chantant les ſiens, ranimait ſon regard:

Moi, je veux rajeunir le doux ſonnet en France;
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en ſait plus d'un de notre vieux Ronſard.

Sainte-Beuve.

Sonnet

J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeuneſſe,
Jeuneſſe, oiſeau charmant, mais trop vite envolé;
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il ſe plaignait ſans ceſſe.

Mais ſa plainte était douce, & telle en ſa triſteſſe
Qu'à défaut de témoins & de groupe aſſemblé,
Le buiſſon attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendreſſe.

Tout ſe tait, tout eſt mort! L'arbre, veuf de chanſons,
Étend ſes rameaux nus ſous les mornes ſaiſons;
Quelque craquement ſourd s'entend par intervalle:

Debout, il ſe dévore, il ſe ride, il attend,
Juſqu'à l'heure où viendra la Corneille fatale
Pour le ſuprême hiver chanter le dernier chant.

Sainte-Beuve.

Sonnet

Que vient-elle me dire, aux plus tendres inſtants,
En réponſe aux ſoupirs d'une âme conſumée,
Que vient-elle conter, ma folle Bien-Aimée,
De charmes défleuris, de ravages du temps,

De bandeaux de cheveux déjà moins éclatants?
Qu'a-t-elle à me montrer ſur ſa tête embaumée,
Comme un peu de jaſmin dans l'épaiſſe ramée,
Quelques rares endroits pâlis dès le printemps?

Qu'a-t-elle? dites-moi! fut-on jamais plus belle?
Le déſir la revêt d'une flamme nouvelle,
Sa taille eſt de quinze ans, ſes yeux gagnent aux pleurs;

Et, pour mieux couronner ma jeune Fiancée,
Amour qui fait tout bien, docile à ma penſée,
Mêle à ſes noirs cheveux quelque neige de fleurs.

Sainte-Beuve.

Michel-Ange

Que ton vifage eft trifte & ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre!
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la Mufe t'a nourri,
L'art fut ton feul amour & prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans repofer ton cœur fur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti! ton feul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puiffant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Auffi, quand tu parvins à ta faifon dernière,
Vieux lion fatigué, fous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire & d'ennui.

Augufte Barbier.

Mazaccio

Ah! s'il eſt ici-bas un aſpect douloureux,
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
C'eſt ce peuple divin que le chagrin décime,
C'eſt le pâle troupeau des talents malheureux;

O Mazaccio! c'eſt toi, jeune homme aux longs cheveux,
De la bonne Florence enfant cher & ſublime;
Peintre des premiers temps, c'eſt ton air de victime,
Et ta bouche entr'ouverte & tes ſombres yeux bleus...

Hélas! la mort te prit les deux mains ſur la toile:
Et du beau ciel de l'art jeune & brillante étoile,
Aſtre ſi haut monté, mais ſi vite abattu,

Le ſouffle du poiſon ternit ta belle flamme,
Comme ſi, tôt ou tard, pour dévorer ton âme,
Le venin du génie eût été ſans vertu.

Auguſte Barbier.

Le Corrège

Nourrice d'Allegri, Parme, cité chrétienne,
Sois fière de l'enfant que tes bras ont porté
J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute ſa pompe & ſa grandeur païenne;

J'ai vu Pompéi morte, & comme une Athénienne,
La pourpre encor flottant ſur ſon lit déſerté;
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de l'onde ionienne;

J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus:
Mais rien n'eſt comparable aux timides vertus,
A la pudeur marchant ſous ſa robe de neige;

Rien ne vaut cette roſe à la fraiche couleur
Qui ſecoua ſa tige & ſa divine odeur
Sur le front de ton fils, le ſuave Corrège.

Auguſte Barbier.

Sonnet

Pétrarque, au doux ſonnet je fus longtemps rebelle;
Mais toi, divin Toſcan, chaſte & voluptueux,
Tu choiſis, évitant tout rhythme impétueux,
Pour ta belle penſée une forme humble & belle.

Ton poème aujourd'hui par des charmes m'appelle :
Vaſe étroit mais bien clos, coffret, plaiſir des yeux,
D'où s'exhale un parfum ſubtil, myſtérieux,
Que Laure reſpirait, le ſoir, dans la chapelle ;

Aux ſoupleſſes de l'art la grâce ſe plaiſait.
Maître, tu ſouriras ſi ma muſe rurale
Et libre a fait ployer la forme magiſtrale;

Puis, ſur le tour léger de l'Étruſque, naiſſait,
Docile à varier la forme antique & ſainte,
L'urne pour les parfums, ou le miel, ou l'abſinthe.

Auguſte Brizeux.

Vers dorés

Homme, libre penſeur ! te crois-tu ſeul penſant
Dans ce monde où la vie éclate en toute choſe ?
Des forces que tu tiens ta liberté diſpoſe,
Mais de tous tes conſeils l'univers eſt abſent.

Reſpecte dans la bête un eſprit agiſſant ;
Chaque fleur eſt une âme à la Nature écloſe ;
Un myſtère d'amour dans le métal repoſe ;
« Tout eſt ſenſible ! » Et tout ſur ton être eſt puiſſant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe eſt attaché...
Ne la fais pas ſervir à quelque uſage impie !

Souvent dans l'être obſcur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naiſſant couvert par ſes paupières,
Un pur eſprit s'accroît ſous l'écorce des pierres !

Gérard de Nerval.

Sonnet

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terreſtre eut ce divin contour.
Dans ſa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans ſon corps ſans tache un eſprit ſans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour;
Puis il ceſſa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de ſa main illuſtrer d'autre qu'elle.

Paſſant, qui que tu ſois, ſi ton cœur ſait aimer,
Regarde ma maitreſſe avant de me blâmer,
Et dis ſi, par haſard, la tienne eſt auſſi belle.

Vois donc combien c'eſt peu que la gloire ici-bas,
Puiſque, tout beau qu'il eſt, ce portrait ne vaut pas
(Crois-moi ſur ma parole) un baiſer du modèle.

Alfred de Muſſet.

Triſteſſe

J'ai perdu ma force & ma vie,
Et mes amis & ma gaîté ;
J'ai perdu juſqu'à la fierté
Qui faiſait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai compriſe & ſentie,
J'en étais déjà dégoûté :

Et pourtant elle eſt éternelle,
Et ceux qui ſe ſont paſſés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le ſeul bien qui me reſte au monde
Eſt d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Muſſet.

A M. Régnier,

de la Comédie-Françaife,

après la mort de fa fille.

Quel eft donc ce chagrin auquel je m'intéreffe?
Nous nous étions connus par l'efprit feulement;
Nous n'avions fait que rire, & caufé qu'un moment,
Quand fa vivacité coudoya ma pareffe.

Puis j'allais par hafard au théâtre, en fumant,
Lorfque du maître à tous la vieille hardieffe,
De fa verve cauftique aiguifant la fineffe,
En Pancrace ou Scapin le transformait gaiment.

Pourquoi donc, de quel droit, le connaiffant à peine,
Eft-ce que je m'arrête & ne puis faire un pas,
Apprenant que fa fille eft morte dans fes bras?

Je ne fais. — Dieu le fait! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure penfée eft toujours incertaine,
Mais une larme coule & ne fe trompe pas.

Alfred de Muffet.

Sonnet imité de l'italien

Mon âme a ſon ſecret, ma vie a ſon myſtère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal eſt ſans eſpoir, auſſi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien ſu.

Hélas ! j'aurai paſſé près d'elle inaperçu,
Toujours à ſes côtés, & pourtant ſolitaire,
Et j'aurai juſqu'au bout fait mon temps ſur la terre,
N'oſant rien demander & n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ai faite douce & tendre,
Elle ira ſon chemin, distraite, & ſans entendre
Ce murmure d'amour élevé ſur ſes pas ;

A l'auſtère devoir pieuſement fidèle,
Elle dira, liſant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle eſt donc cette femme ? » & ne comprendra pas.

Félix Arvers.

Sonnet

Pour veiner de ſon front la pâleur délicate,
Le Japon a donné ſon plus limpide azur;
La blanche porcelaine eſt d'un blanc bien moins pur
Que ſon col tranſparent & ſes tempes d'agate;

Dans ſa prunelle humide un doux rayon éclate;
Le chant du roſſignol près de ſa voix eſt dur,
Et, quand elle ſe lève à notre ciel obſcur,
On dirait de la lune en ſa robe d'ouate;

Ses yeux d'argent bruni roulent moelleuſement;
Le caprice a taillé ſon petit nez charmant;
Sa bouche a des rougeurs de pêche & de framboiſe;

Ses mouvements ſont pleins d'une grâce chinoiſe,
Et près d'elle on reſpire autour de ſa beauté
Quelque choſe de doux comme l'odeur du thé.

Théophile Gautier.

Verſailles

Verſailles, tu n'es plus qu'un ſpectre de cité ;
Comme Veniſe au fond de ſon Adriatique,
Tu traînes lentement ton corps paralytique,
Chancelant ſous le poids de ton manteau ſculpté.

Quel appauvriſſement ! quelle caducité !
Tu n'es que ſurannée, & tu n'es pas antique,
Et nulle herbe pieuſe au long de ton portique
Ne grimpe pour voiler ta pâle nudité.

Comme une délaiſſée, à l'écart, ſous ton arbre,
Sur ton ſein douloureux croiſant tes bras de marbre,
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Le rival du ſoleil dort ſous ſon monument ;
Les eaux de tes jardins à jamais ſe ſont tues,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de ſtatues.

Théophile Gautier.

La Caravane

La caravane humaine au ſahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant ſur ſes bras la ſueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit & la tempête gronde;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour;
La ſeule ombre qu'on ait, c'eſt l'ombre du vautour,
Qui traverſe le ciel, cherchant ſa proie immonde.

L'on avance toujours, & voici que l'on voit
Quelque choſe de vert que l'on ſe montre au doigt :
C'eſt un bois de cyprès, ſemé de blanches pierres.

Dieu, pour vous repoſer, dans le déſert du temps,
Comme des oaſis, a mis les cimetières :
Couchez-vous & dormez, voyageurs haletants.

Théophile Gautier.

L'Impaſſible

La Satiété dort au fond de vos grands yeux;
En eux, plus de déſirs, plus d'amour, plus d'envie;
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie,
Comme une mer profonde où s'abſorbent les cieux.

Sous leur bleu ſombre on lit le vaſte ennui des Dieux,
Pour qui toute chimère eſt d'avance aſſouvie,
Et qui, ſachant l'effet dont la cauſe eſt ſuivie,
Mélangent au préſent l'avenir déjà vieux.

L'infini s'eſt fondu dans vos larges prunelles,
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien
L'Amour découragé s'aſſoit, fermant ſes ailes.

Vous, cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémoſyne à ſon ſocle accoudée,
Vous pourſuivez, rêveuſe, une impoſſible idée.

Théophile Gautier.

Au bord du puits

Le puits profond était poli comme un miroir;
Le ciel s'y reflétait tout bleu, pur de nuages,
Formant d'azur & d'or un nimbe aux frais viſages
Des amoureux penchés & ravis de s'y voir.

Sur le riant criſtal encadré d'un mur noir
Se jouaient leurs yeux vifs en mille badinages;
Lancés du bout des doigts, entre ces deux images
Les baiſers voltigeaient dans le ſombre couloir.

Voici qu'aux doux ſignaux & qu'à l'œillade folle
La ſource en bouillonnant vient couper la parole:
Du flot qui les traduit le ſourire eſt moins clair...

Mais pour mieux ſe parler dans ces brèves tempêtes,
Mêlant leurs cheveux blonds, ils rapprochaient leurs têtes,
Et les baiſers ceſſaient de ſe perdre dans l'air.

Victor de Laprade.

Lettre à une éplorée

Cachez vos pleurs, madame, & votre épaule,
Si vous voulez — mais là, ſincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment ;
Ne chantez plus la romance du Saule.

C'eſt la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement
Et de rogner trop ſur le vêtement :
Leur deuil n'eſt triſte, hélas ! que de ſon rôle.

Donc, il faudrait qu'un ange vint des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux,
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile...

Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui ſe voile
Et conſoler la douleur qui ſe tait.

Louis Veuillot.

Le Sonnet

« Je n'entrerai pas là, — dit la folle en riant, —
Je vais faire éclater ce corſet de Procuſte ! »
Puis elle enfle ſon ſein, tord ſa banche robuſte,
Et prête à contre-ſens un bras luxuriant.

J'aime ces doux combats, & je ſuis patient.
Dans l'étroit vêtement qu'à ſa taille j'ajuſte,
Là ſerrant un atour, ici le déliant,
J'ai fait paſſer enfin tête, épaules & buſte.

Avec art maintenant deſſinons ſous ces plis
La forme bondiſſante & les contours polis.
Voyez ! la robe flotte, & la beauté s'accuſe.

Eſt-elle bien ou mal en ces ſimples dehors ?
Rien de moins dans le cœur, rien de plus ſur le corps,
Ainſi me plaît la femme, ainſi je veux la Muſe.

Joſéphin Soulary.

Rêves ambitieux

Si j'avais un arpent de ſol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, ſource ou ruiſſeau,
J'y planterais un arbre, olivier, ſaule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roſeau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinſon, merle ou moineau;
Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent; pour le meſurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le ſoleil qui ſe lève;

« Auſſi loin que ton ombre ira ſur le gazon,
Auſſi loin je m'en vais tracer mon horizon. »
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'eſt qu'un rêve.

Joſéphin Soulary.

L'Ancolie

Mon cœur eſt enterré ſous ce grand noiſetier.
— C'était un ſoir d'hiver; il gelait ſur la plaine.
Ma chérie, au retour d'une courſe lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux ſentier.

Le ſommeil la prit là. Succombant à la peine,
Elle croiſa ſes mains ſur ſon cœur, pour prier.
On la trouva couchée au pied du coudrier;
Mais la mort avait bu, d'un trait, ſa douce baleine.

Le printemps eſt venu. L'arbre a ſon habit vert,
Une fauvette a fait ſon nid ſous le couvert,
Et, juſte où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir; mais je n'oſe, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur,
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

Joſéphin Soulary.

Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, & le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Joséphin Soulary.

Le Sang des Géants

Quand les Géants, tordus ſous la foudre qui gronde,
Eurent enfin payé leurs complots haſardeux,
La Terre but le ſang qui ſtagnait autour d'eux
Comme un linceul de pourpre étalé ſur le monde.

On dit que, priſe alors d'une pitié profonde,
Elle cria : « Vengeance ! » &, pour punir les dieux,
Fit du ſable fumant ſortir le cep joyeux
D'où l'orgueil indompté coule à flots, comme une onde.

De là cette colère & ces fougueux tranſports
Dès que l'homme ici-bas goûte à ce ſang des morts,
Qui garde, juſqu'à nous, ſa rancune éternelle.

O vigne ! ton audace a gonflé nos poumons,
Et ſous ton noir ferment de haine originelle
Bout encor le déſir d'eſcalader les monts !

Louis Bouilhet

Aux Morts

Après l'apothéose, après les gémonies,
Pour le vorace oubli marqués du même sceau,
Multitudes sans voix, vains noms, races finies,
Feuilles du noble chêne ou de l'humble arbrisseau,

Vous dont nul n'a connu les mornes agonies,
Vous qui brûliez d'un feu sacré dès le berceau,
Lâches, saints & héros, brutes, mâles génies,
Ajoutés au fumier des siècles par monceau;

O lugubres troupeaux des morts, je vous envie,
Si, quand l'immense espace est en proie à la vie,
Léguant votre misère à de vils héritiers,

Vous goûtez à jamais, hôtes d'un noir mystère,
L'irrévocable paix inconnue à la terre,
Et si la grande nuit vous garde tout entiers!

Leconte de Lisle.

Le Colibri

Le vert colibri, le roi des collines,
Voyant la roſée & le ſoleil clair
Luire dans ſon nid tiſſé d'herbes ſines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

Il ſe hâte & vole aux ſources voiſines
Où les bambous ſont le bruit de la mer,
Où l'açoka rouge, aux odeurs divines,
S'ouvre & porte au cœur un humide éclair.

Vers la fleur dorée il deſcend, ſe poſe,
Et boit tant d'amour dans la coupe roſe,
Qu'il meurt, ne ſachant s'il l'a pu tarir!

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle auſſi mon âme eût voulu mourir
Du premier baiſer qui l'a parfumée.

Leconte de Liſle.

La Mort du Soleil

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux ſolennels, de plaintes inconnues,
Balance triſtement le long des avenues
Les lourds maſſifs rougis de ton ſang, ô ſoleil!

La feuille en tourbillons s'envole par les nues;
Et l'on voit oſciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du ſoir inclinés au ſommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, Aſtre glorieux, ſource & flambeau du jour!
Ta gloire en nappes d'or coule de ta bleſſure,
Comme d'un ſein puiſſant tombe un ſuprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras! L'eſpérance en eſt ſûre.
Mais qui rendra la vie & la flamme & la voix
Au cœur qui s'eſt briſé pour la dernière fois?

Leconte de Liſle.

Le Parfum impériſſable

Quand la fleur du ſoleil, la roſe de Labor,
De ſon âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile ou de criſtal ou d'or,
Sur le ſable qui brûle on peut l'épandre toute.

Les fleuves & la mer inonderaient en vain
Ce ſanctuaire étroit qui la tint enfermée :
Il garde en ſe briſant ſon arome divin,
Et ſa pouſſière heureuſe en reſte parfumée.

Puiſque par la bleſſure ouverte de mon cœur
Tu t'écoules de même, ô céleſte liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle !

Qu'il lui ſoit pardonné, que mon mal ſoit béni !
Par delà l'heure humaine & le temps infini
Mon cœur eſt embaumé d'une odeur immortelle.

Leconte de Liſle.

Recueillement

Sois ſage, ô ma Douleur, & tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il deſcend; le voici :
Une atmoſphère obſcure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le ſouci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaiſir, ce bourreau ſans merci,
Va cueillir des remords dans la fête ſervile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois ſe pencher les défuntes Années
Sur les balcons du ciel, en robes ſurannées;
Surgir du fond des eaux le Regret ſouriant;

Le Soleil moribond s'endormir ſous une arche;
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Charles Baudelaire.

Sonnet

Je te donne ces vers afin que ſi mon nom
Aborde heureuſement aux époques lointaines
Et fait rêver un ſoir les cervelles humaines,
Vaiſſeau favoriſé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainſi qu'un tympanon,
Et par un fraternel & myſtique chaînon
Reſte comme pendue à mes rimes hautaines,

Être maudit, à qui, de l'abime profond
Juſqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond!
— O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger & d'un regard ſerein
Les ſtupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain!

Charles Baudelaire.

La Mort des Amants

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose & de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle & joyeux,
Les miroirs ternis & les flammes mortes.

Charles Baudelaire.

La Nuit

A cette heure où les cœurs, d'amour raſſaſiés,
Flottent dans le ſommeil comme de blanches voiles,
Entends-tu ſur les bords de ce lac plein d'étoiles
Chanter les roſſignols aux ſuaves goſiers?

Sans doute, ſoulevant les flots extaſiés
De tes cheveux touffus & de tes derniers voiles,
Les couſſins attiédis, les draps aux fines toiles
Baiſent ton ſein, fleuri comme un bois de roſiers?

Vois-tu, du fond de l'ombre où pleurent tes penſées,
Fuir les fantômes blancs des pâles délaiſſées,
Moins pâles de la mort que de leur déſeſpoir?

Ou, peut-être, énervée, amoureuſe & farouche,
Pieds nus ſur le tapis, tu cours à ton miroir,
Et des ruiſſeaux de pleurs coulent juſqu'à ta bouche.

Théodore de Banville.

Sur une Dame blonde

Sur la colline,
Quand la ſplendeur
Du ciel en fleur
Au ſoir décline,

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triſte & divine.

Dans un bleu ciel,
O Gabriel!
Tel tu rayonnes;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

Théodore de Banville.

Pafiphaé

Ainsi Pasiphaé, *la fille du Soleil,*
Cachant dans fa poitrine une fureur fecrète,
Pourfuivait à grands cris parmi les monts de Crète
Un taureau monftrueux au poil roux & vermeil,

Puis, fur un roc géant au Caucafe pareil,
Laffe de le chercher de retraite en retraite,
Le trouvait endormi fur quelque noire crête,
Et, les feins palpitants, contemplait fon fommeil;

Ainfi notre âme en feu, qui fous le défir faigne,
Dans fon vol haletant de vertige, dédaigne
Les abris verdoyants, les fleuves de criftal,

Et, fuyant du vrai beau la fource favoureufe,
Pourfuit dans les déferts du fauvage Idéal
Quelque monftre effrayant dont elle eft amoureufe.

Théodore de Banville.

La Reine de Saba

LA REINE NICOSIS, *portant des pierreries,*
A pour parure un calme & merveilleux concert
D'étoffes, où l'éclair d'un flot d'aſtres ſe perd
Dans les lacs de lumière & les flammes fleuries.

Son vêtement tremblant chargé d'orfèvreries
Eſt fait d'un tiſſu rare & ſur la pourpre ouvert,
Où l'or éblouiſſant, tour à tour rouge & vert,
Sert de fond mépriſable aux riches broderies.

Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés
Sur les feux des ſoleils du ciel, & ſur ſes pieds
Mille eſcarboucles font pâlir le jour livide.

Et, fière ſous l'éclat vermeil de ſes habits,
Sur les genoux du Roi Salomon elle vide
Un vaſe de ſaphir d'où tombent des rubis.

Théodore de Banville.

Initiation

Du haut du ciel profond, vers le monde agité,
S'abaissent les regards des âmes éternelles :
Elles sentent monter de la terre vers elles
L'ivresse de la vie & de la volupté;

Les effluves d'en bas leur dessèchent les ailes;
Et, tombant de l'éther & du cercle lacté,
Elles boivent, avec l'oubli du ciel quitté,
Le poison du désir dans les coupes mortelles.

Pourtant, dans leur exil, un reflet du ciel bleu
Les remplit du dégoût des choses passagères.
Mais c'est par la douleur qu'on franchit les sept sphères :

L'initiation, qui fait de l'homme un Dieu,
La mort en tient les clefs; le sacrifice épure,
Et le sang rédempteur lave toute souillure.

Louis Ménard.

Novembre

L'hirondelle eſt partie, & la biſe eſt venue.
On preſſent le retour des froids & longs hivers;
Et, veuve pour longtemps de ſes feuillages verts,
Elle friſſonne au vent, la haute forêt nue.

On voit clair juſqu'au bout de la grande avenue,
Le chevreuil inquiet paſſe vite au travers,
Regrettant la fougère & ſes vaſtes couverts
Où s'abritait ſi bien ſa chevrette ingénue.

Novembre, c'eſt l'époque où le cerf en amour
Trop ſouvent ſe réveille avant le point du jour,
Au bruit lointain d'un cor troublant ſa nuit heureuſe,

Ignorant de quel droit la meute aux longs abois,
Qui fait hurler en chœur tous les échos des bois,
Interrompt le ſommeil de ſa belle amoureuſe.

André Lemoyne.

Le Berceau

Quel temple pour ſon fils elle a rêvé neuf mois!
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu diſpoſe!
Il lui faut un berceau tel que les fils des rois
N'en ont point de pareil, ſi beaux qu'on les ſuppoſe!

Fi de l'oſier flexible, ou bien du ſimple bois!
L'artiſte a deſſiné la forme qu'elle impoſe:
Elle y veut incruſter la nacre au bois de roſe;
Il ſerait d'or maſſif, s'il était à ſon choix!

Rien ne ſemble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête ſi pure
Dans le lit qu'on apprête à ſon calme ſommeil.

Il eſt venu, le fils dont elle était ſi fière!
Il eſt fait, le berceau, — le berceau ſans réveil!
Il eſt de chêne, hélas! & ce n'eſt qu'une bière.

Eugène Manuel.

Au clair de la lune

Sur l'étang bleu que vient rider le vent des ſoirs
Sélèné penche, avec amour, ſa face blonde,
Et ſa clarté, qui ſe reflète au ras de l'onde,
Met un point d'or au front mouvant des roſeaux noirs.

Déjà la flore a refermé ſes encenſoirs,
L'oiſeau ſe tait & le ſommeil étreint le monde :
Écoute bien, tu n'entendras rien à la ronde
Que palpiter mon cœur gonflé d'ardents eſpoirs.

Dans une main je tiens ta main mignonne & blanche,
Mon bras te ceint, mon autre main eſt ſur ta hanche,
Je ſens ton corps, ton corps charmant, tout contre moi.

Ta lèvre s'ouvre, un mot divin ſur elle expire,
Mais ton regard qui laiſſe voir ton doux émoi,
Avant ta lèvre à mon regard a ſu le dire.

Claudius Popelin.

Les Ruines

Les vieillards, quand près d'eux, ſemaine par ſemaine,
Le temps a dévaſté, tour à tour, fleurs & fruits,
Les vieillards ont, ainſi que la cité romaine,
Au cœur un forum mort plein de temples détruits;

Silencieux déſert où leur âme promène
Son long ennui ſtérile, où l'ortie & le buis,
Et l'herbe ſolitaire, en l'antique domaine,
Ont étouffé l'orgueil des faſtes & des bruits;

Où des frontons muets la légende effacée
Sous la rouille des ans dérobe ſa penſée.
Plus de chants, les oiſeaux aiment les floraiſons;

Plus de priſme charmeur iriſant les bruines;
Mais de graves ſoleils, de vaſtes horizons,
Éclairant la beauté dernière des ruines.

Jules Breton.

Une vieille fille

La maiſon qu'elle habite aux portes d'un faubourg,
En province, eſt muette, oubliée & mauſſade;
Les grands vents pluvieux ont noirci la façade,
L'ombre emplit les couloirs, l'herbe croît dans la cour.

Avec de vieilles gens elle eſt là tout le jour,
Dans une chambre cloſe où règne une odeur fade;
Tout le jour elle eſt là, pâle & déjà malade,
Pauvre fille ſans dot, ſans beauté, ſans amour.

Jadis, quand le printemps fleuriſſait ſa fenêtre,
Elle diſait, ſentant friſſonner tout ſon être :
« Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui?... »

Les printemps ſont paſſés, vides & lourds d'ennui;
Son œil bleu s'eſt voilé d'une langueur mortelle;
Elle dit maintenant : « La fin, quand viendra-t-elle?... »

André Theuriet.

Camélias

Mon amour, tu te plains qu'avec le coloris
Dont les camélias décorent leur pétale,
Ils n'offrent nulle odeur à l'amateur surpris
Qui rêvait un parfum d'essence orientale;

Ayant de leur éclat admiré tout le prix,
Tu n'en gémis que plus de cette loi fatale
Qui sur le rossignol jette un plumage gris
Et qui veut que, plein d'or, le paon rauque s'étale.

Moi, je suis plus heureux. Depuis le soir si doux,
Où, dans l'oubli profond du monde autour de nous,
J'ai respiré ces fleurs à tes cheveux unies,

Elles ont pour mon cœur des douceurs infinies;
Et, réveillant en moi les souvenirs aimés,
Tous les camélias me semblent parfumés.

Armand Renaud.

Mon âne

Il avait ſur l'échine une croix pour blaſon!
Pouſſif, galeux, arqué, chauve & la dent pourrie,
Squelette, on le traînait, hélas! à la voirie;
Je l'achetai cent ſous : il loge en ma maiſon.

Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et ſon œil réfléchit les arbres, le gazon,
La brouſſaille & les feux ſanglants de l'horizon;
Sa croupe maintenant n'eſt plus endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danſe, il dit des mots extravagants,
Et me tend ſes naſeaux imprégnés de lavande.

Mon âne, ſois tranquille, erre & dors, mange & bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois;
Va, je te comblerai d'honneurs & de provende!

Léon Cladel.

Attente

Dans le ciel diaphane où l'oiſeau s'aſſoupit,
Quand tourbillonne au ſoir la pouſſière des mondes,
La nuit, quand l'Océan traine au loin, ſans répit,
Les ſanglots obſtinés de ſes vagues profondes,

Partout où la nature aux aſpects inconſtants
De ſes immenſités me tourmente & m'attire,
Devant le bois épais qui brille & qui ſoupire,
Comme un homme attardé je treſſaille & j'attends.

J'attends! Qui donc? Hélas! j'attends, joie & ſouffrance,
La forme de mon rêve & de mon eſpérance,
Le Dieu qui peut venir, ſes yeux, ſes pas, ſa voix.

Qu'importe ſi les jours ont trompé mon attente?
Prenez, jetez vers lui mon âme haletante,
O profondeurs des cieux, de la mer & des bois!

Georges Lafeneſtre.

Les Incroyables

Fantoches à la mode, automates mondains,
Submergés dans des flots de cravate, lunettes
En arrêt, & pareils à des marionnettes,
Les étranges galants que tous ces muſcadins!

Engeance hermaphrodite, à travers les jardins
Ils vont en zézayant d'enfantines ſornettes,
Portent chignon de femme & molles cadenettes,
Et brandiſſent avec fracas d'affreux gourdins.

C'eſt en habit vert-pomme, en chapeau qui gondole,
En pantalon nankin, qu'auprès de leur idole,
Copiſtes des marquis, ils ſont auſſi leur cour.

Mais cet accoutrement, dont le ſeul miniſtère
Semble d'effaroucher les oiſeaux de l'Amour,
Leur prête l'air vainqueur de Jocriſſe à Cythère.

Emmanuel des Eſſarts.

Les Violettes

Une habitude longue & douce lui faiſait
Aimer pendant l'hiver les violettes blanches;
A l'agrafe du châle un peu court, ſur les hanches
Son doigt fin, ſentant bon comme elles, les poſait.

Un jour que le ſoleil piquant & clair griſait
Les moineaux francs criant par terre & dans les branches,
Elle me propoſa d'aller tous les dimanches
Cueillir avec l'amour la fleur qui lui plaiſait.

A préſent, ce bouquet eſt tout ce que j'ai d'elle;
Mais j'y trouve toujours, pénétrant & fidèle,
Un vivace parfum émané de ſon cœur.

Tel le verre vidé qu'un ſouvenir colore :
Le regret du buveur penſif l'embaume encore
Et la lèvre y croit boire un reſte de liqueur.

Albert Mérat.

L'Absente

C'est une chambre où tout languit & s'effémine;
L'or blême & chaud du soir, qu'émousse la persienne,
D'un ton de vieil ivoire ou de guipure ancienne
Apaise l'éclat dur d'un blanc tapis d'hermine.

Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne,
Et triste, un clavecin d'ébène que domine
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine,
Pleure les doigts défunts de la musicienne.

Sous des rideaux imbus d'odeurs fades & moites,
De pesants bracelets hors du satin des boites
Se répandent le long d'un chevet sans baleine.

Devant la glace, auprès d'une veilleuse éteinte,
Bat le pouls d'une blanche horloge en porcelaine,
Et le clavecin noir gémit quand l'heure tinte.

Catulle Mendès.

Sonnet païen

N'espère pas que tu l'apaises,
Le désir qui brûle mes reins :
Je fuis les bras dont tu m'étreins
Et la bouche dont tu me baises.

Les serpents jetés aux fournaises
Des lourds trépieds pythoniens,
En des tourments pareils aux miens
Se tordaient, vivants, sur les braises.

Je suis comme un cerf aux abois
Qui, par la plaine & par les bois,
Emporte, en bramant, ses blessures.

Tourne vers moi tes yeux ardents :
Ouvre ta lèvre ! à moi tes dents !
Plus de baisers, mais des morsures !

Armand Silvestre.

Sonnet

Souvent, — & j'en frémis, — quand ſur ta lèvre infâme
J'ai bu, dans un ſanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détreſſe immenſe prend mon âme,
O toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés.

L'ombre épaiſſe envahit tes ſereines beautés
Et, juſque ſous tes cils, éteint tes yeux de flamme;
Ton ſouffle égal & lent fait comme un bruit de rame :
C'eſt ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repoſe ſans remords, ô cruelle maîtreſſe!
Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma careſſe :
Car tu n'es pas ma ſœur, cœur à peine vivant.

Mais, quand la nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des dieux pour les choſes flétries
Te rend, ſous mes baiſers, le ſommeil d'un enfant?

Armand Silveſtre.

La Grande Ourſe

La Grande Ourſe, archipel de l'Océan ſans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée
Et que l'âme anxieuſe eût habité les corps;

D'innombrables vivants contemplent depuis lors
Sa lointaine lueur aveuglément dardée;
Indifférente aux yeux qui l'auront obſédée,
La Grande Ourſe luira ſur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte & monotone,
Pareille à ſept clous d'or plantés dans un drap noir;

Ta préciſe lenteur & ta froide lumière
Déconcertent la foi : c'eſt toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du ſoir.

Sully Prudhomme.

Les Danaïdes

Toutes, portant l'amphore, une main ſur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,
Eſclaves d'un labeur ſans ceſſe inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

Hélas! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
Et le bras faible eſt las du fardeau ſoulevé :
« — Monſtre, que nous avons nuit & jour abreuvé,
O gouffre, que nous veut ta ſoif que rien n'étanche? »

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs;
Mais la plus jeune alors, moins triſte que ſes ſœurs,
Chante, & leur rend la force & la perſévérance.

Tels ſont l'œuvre & le ſort de nos illuſions :
Elles tombent toujours, & la jeune Eſpérance
Leur dit toujours : « Mes ſœurs, ſi nous recommencions! »

Sully Prudhomme.

L'Art sauveur

S'il n'était rien de bleu que le ciel & la mer,
De blond que les épis, de rose que les roses,
S'il n'était de beauté qu'aux insensibles choses,
Le plaisir d'admirer ne serait point amer.

Mais avec l'océan, la campagne & l'éther,
Des formes d'un attrait douloureux sont écloses :
Le charme des regards, des sourires, des poses,
Mord trop avant dans l'âme, ô femme! il est trop cher.

Nous t'aimons, & de là les douleurs infinies :
Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
Fit l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel.

Mais je veux, revêtant l'art sacré pour armure,
Voir des lèvres, des yeux, l'or d'une chevelure,
Comme l'épi, la rose, & la mer, & le ciel.

Sully Prudhomme.

La Patrie

Viens! ne marche pas ſeul dans un jaloux ſentier,
Mais ſuis les grands chemins que l'humanité foule;
Les hommes ne ſont forts, bons & juſtes, qu'en foule:
Ils s'achèvent enſemble, aucun d'eux n'eſt entier.

Malgré toi tous les morts t'ont fait leur héritier;
La patrie a jeté le plus fier dans ſon moule,
Et ſon nom fait toujours monter comme une houle
De la poitrine aux yeux l'enthouſiaſme altier!

Viens! il paſſe au forum un immenſe zéphire;
Viens! l'héroïſme épars dans l'air qu'on y reſpire
Secoue utilement les moroſes langueurs.

Laiſſe à travers ton luth ſouffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes
Et comme des tambours ſonneront dans les cœurs.

Sully Prudhomme.

La Coupe

Dans les verres épais du cabaret brutal
Le vin bleu coule à flots & sans trève à la ronde;
Dans les calices fins plus rarement abonde
Un vin dont la clarté soit digne du cristal.

Enfin la coupe d'or du haut d'un piédestal
Attend, vide toujours, bien que large & profonde,
Un cru dont la noblesse à la sienne réponde :
On tremble d'en souiller l'ouvrage & le métal.

Plus le vase est grossier de forme & de matière,
Mieux il trouve à combler sa contenance entière;
Aux plus beaux seulement il n'est point de liqueur.

C'est ainsi : plus on vaut, plus fièrement on aime;
Et qui rêve pour soi la pureté suprême
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur.

Sully Prudhomme.

Révolte

Car les bois ont aussi leurs jours d'ennui hautain,
Et, las de tordre au vent leurs grands bras séculaires,
S'enveloppent alors d'immobiles colères;
Et leur mépris muet insulte leur destin.

Ni chevreuils, ni ramiers chanteurs, ni sources claires.
La forêt ne veut plus sourire au vieux matin,
Et, refoulant la vie aux plaines du lointain,
Semble arborer l'orgueil des douleurs sans salaires.

— O bois! premiers enfants de la terre, grands bois!
Moi, dont l'âme en votre âme habite & vous contemple,
Je sens les piliers prêts à maudire le temple:

Un jour, demain peut-être, arbres aux longs abois!
Quand le banal printemps ramènera nos fêtes,
Tous, vous resterez noirs, des racines aux faites!

Léon Dierx.

Horofcope

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur eſt neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère!

Uſe ta vie, uſe tes vœux
Dans l'enthouſiaſme éphémère,
Bois juſqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux!

Iſolé, combats, ſouffre, penſe!
Le ſort te garde en récompenſe
Le dédain du ſot triomphant,

La barbe auguſte des apôtres,
Un cœur pur, & des yeux d'enfant
Pour ſourire aux enfants des autres.

André Gill.

Dans un bal

Vous dont les regards purs, éclatants de lumière,
Riaient comme une eau bleue aux rayons du matin;
Vous qui glissiez joyeuse en robe de satin,
Blonde, longue, élancée, & si svelte & si fière;

Vous qui brilliez, pareille à l'aube printanière;
Vous qui me rappeliez le fin profil lointain
Et le pâle & lucide albâtre florentin
Des vierges de Fiesole en leur candeur première;

Vous qui m'illuminiez de l'azur de vos yeux,
Et musicale, avec des mots délicieux,
Rajeunissiez mon âme & lui rendiez ses fièvres,

O lueur dans ma nuit, vous ne saurez jamais
Que tout un soir j'ai bu le souffle de vos lèvres,
Et que j'en étais ivre, & que je vous aimais!

Henri Cazalis.

La Sœur novice

Lorſque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout eſpoir décevant,
Réſignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait ſe promener ſouvent
Dans le jardin ſans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ſes plants de choux & ſa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un ſouvenir mondain,
Qui pouſſait là malgré la ſainte obédience;

Elle la reſpira longtemps, puis, vers le ſoir,
Saintement, ayant mis en paix ſa conſcience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encenſoir.

François Coppée.

Défefpérément

L'immenfe ennui, ce fils bâtard de la douleur,
En maître eft inftallé dans mon âme, & l'habite;
Et moins que la vieilleffe affreufe & décrépite,
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.

J'en attefte ces yeux éteints, cette pâleur
Et ce cœur fans amour où plus rien ne palpite ;
Je vois mon avenir, & je m'y précipite
Ainfi qu'en un défert qui n'a pas une fleur.

Pourtant, vers la faifon des brifes réchauffées,
La jeuneffe parfois me revient par bouffées,
J'afpire un air plus pur, je vois un ciel plus beau,

Mais cette illufion ne m'eft pas un préfage,
Et l'efpoir n'eft pour moi qu'un oifeau de paffage
Qui, pour faire fon nid, choifirait un tombeau.

François Coppée.

A un Amant

Amant abandonné qu'une maitreſſe oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux?
Pourquoi ce pli profond dans ton front ſoucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie?

Pourquoi ce déſeſpoir? Parce qu'elle eſt jolie,
Parce qu'en careſſant ſon corps délicieux,
En reſpirant ſa bouche, en admirant ſes yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie!

Tu pâlis en ſongeant à l'odeur de ſa chair;
Son viſage eſt toujours le ſeul qui te ſoit cher:
De tout autre, auſſitôt blaſé, tu te dégoûtes.

Va! tu me fais pitié, triſte martyr d'amour.
La vie eſt un éclair, la beauté dure un jour!
Songe aux têtes de morts qui ſe reſſemblent toutes.

François Coppée.

Ruines du Cœur

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout conſtruit de granits choiſis, de marbres rares.
Bientôt les paſſions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères & hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout giſaient, briſés, porphyres & carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je ſuis reſté longtemps, ſeul, devant mon déſaſtre.
Des midis ſans ſoleil, des minuits ſans un aſtre,
Paſſèrent; & j'ai, là, vécu d'horribles jours.

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière;
Et bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

François Coppée.

Pour toujours

« Pour toujours ! » me dis-tu, le front ſur mon épaule.
Cependant nous ſerons ſéparés. C'eſt le ſort.
L'un de nous, le premier, ſera pris par la mort
Et s'en ira dormir ſous l'if ou ſous le ſaule.

Vingt fois, les vieux marins qui flânent ſur le môle
Ont vu, tout pavoiſé, ce brick rentrer au port;
Puis, un jour, le navire eſt parti vers le Nord.
Plus rien. Il s'eſt perdu dans les glaces du Pôle.

Sous mon toit, quand ſoufflait la briſe du printemps,
Les oiſeaux migrateurs ſont revenus, vingt ans;
Mais, cet été, le nid n'a plus ſes hirondelles.

Tu me jures, maitreſſe, un éternel amour;
Mais je ſonge aux départs qui n'ont pas de retour.
Pourquoi le mot « toujours » ſur des lèvres mortelles?

François Coppée.

Fuite de Centaures

Ils fuient, ivres de meurtre & de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre & le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête;
Et déjà sur le ciel se dresse au loin la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail,

Car il a vu la lune éblouissante & pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

José-Maria de Heredia.

Sur l'Othrys

L'air fraîchit. Le ſoleil plonge au ciel radieux.
Le bétail ne craint plus le taon ni le bupreſte.
Aux pentes de l'Othrys l'ombre eſt plus longue. Reſte,
Reſte avec moi, cher hôte envoyé par les Dieux.

Tandis que tu boiras un lait fumant, tes yeux
Contempleront, du ſeuil de ma cabane agreſte,
Des cimes de l'Olympe aux neiges du Thymphreſte,
La riche Theſſalie & les monts glorieux.

Vois la mer & l'Eubée &, rouge au crépuſcule,
Le Callidrome ſombre, & l'Œta, dont Hercule
Fit ſon bûcher ſuprême & ſon premier autel;

Et là-bas, à travers la lumineuſe gaze,
Le Parnaſſe où, le ſoir, las d'un vol immortel,
Se poſe, & d'où s'envole, à l'aurore, Pégaſe!

Joſé-Maria de Heredia.

Villula

Oui, c'eſt au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Que tu vois au penchant du côteau ciſalpin;
La maiſon tout entière eſt à l'abri d'un pin
Et le chaume du toit couvre à peine un étage.

Il ſuffit pour qu'un hôte avec lui le partage;
Il a ſa vigne, un four à cuire plus d'un pain
Et dans ſon potager foiſonne le lupin.
C'eſt peu? Gallus n'a pas déſiré davantage.

Son bois donne un fagot ou deux tous les hivers,
Et de l'ombre, l'été, ſous les feuillages verts;
A l'automne, on y prend quelque grive au paſſage.

C'eſt là que, ſatisfait de ſon deſtin borné,
Gallus finit de vivre où jadis il eſt né.
Va, tu ſais à préſent que Gallus eſt un ſage.

Joſé-Maria de Heredia.

Les Conquérants

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers & capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque & brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

José-Maria de Heredia.

Émail

Le four rougit ; la plaque eſt prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'iriſe ardemment,
Et fixe avec le feu dans le ſombre pigment
La poudre étincelante où ton pinceau ſe trempe.

Dis! ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penſeur, du héros, du prince, ou de l'amant?
Par quel Dieu feras-tu, ſur un noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le glauque hippocampe?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant de ſaphir,
Inſcris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thaleſtris, Bradamante, Aude ou Penthéſilée;

Et, pour que ſa beauté ſoit plus terrible encor,
Caſque ſes blonds cheveux de quelque bête ailée
Et fais bomber ſon ſein ſous la gorgone d'or.

Joſé-Maria de Heredia.

Le Samouraï

D'un doigt diſtrait frôlant la ſonore biva,
A travers les bambous treſſés en ſine latte,
Elle a vu, par la plage èblouiſſante & plate,
S'avancer le vainqueur que ſon amour rêva.

C'eſt lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge & le gland écarlate
Coupent l'armure ſombre, & ſur l'épaule èclate
Le blaſon de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier, vêtu de lames & de plaques,
Sous le bronze, la ſoie & les brillantes laques,
Semble un cruſtacé noir, giganteſque & vermeil.

Il l'a vue. Il ſourit dans la barbe du maſque,
Et ſon pas plus hâtif fait reluire au ſoleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à ſon caſque.

Joſé-Maria de Heredia.

Le Récif de corail

Le ſoleil ſous la mer, myſtérieuſe aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyſſins
Qui mêle, aux profondeurs de ſes tièdes baſſins,
La bête épanouie & la vivante flore.

Et tout ce que le ſel ou l'iode colore,
Mouſſe, algue chevelue, anémones, ourſins,
Couvre de pourpre ſombre, en ſomptueux deſſins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De ſa ſplendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poiſſon navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre tranſparente indolemment il rôde;

Et, bruſquement, d'un coup de ſa nageoire en feu,
Il fait, par le criſtal morne, immobile & bleu,
Courir un friſſon d'or, de nacre & d'émeraude.

Joſé-Maria de Heredia.

Tîma

Bizarre comme un singe, & pareille aux Houris,
Tima riait, Tîma croquait une praline;
Son pied émergeait, nu, d'un flot de mousseline,
Sur des carreaux épais, brodés d'or, & fleuris :

Petit pied gras & fin, blanc comme un grain de riz!
Chaque ongle étroit semblait fait d'une cornaline.
Tima berçait son pied d'une façon câline,
Et, riant, grignotait un bonbon de Paris.

Le dur soleil d'Alger brûlait sur les terrasses;
Mais Tima souriait au voyageur roumi.
Heure passée à l'ombre, ô souvenir ami!

Et lorsque, fils-de-chien, de mes lèvres voraces
Je baisai son pied nain, pour la première fois,
Tima rit largement, une dragée aux doigts...

Ernest D'Hervilly.

Jaloufie

Ah! toi, l'indifférent, tu fouffres à ton tour :
L'angoiffe t'a mordu, les peines font venues,
Tu trembles & tu crains en attendant le jour,
Et la nuit te remplit de terreurs inconnues;

J'ai vu luire en tes yeux, par un brufque retour,
Des larmes, jufque-là vainement retenues;
Et toi, qui ris de tout, toi, qui ris de l'amour,
Pour fonder l'avenir tu regardes les nues.

Tout n'eft donc pas menfonge en nos maux ici-bas,
Que tu fubis auffi, toi, dont le cœur la nie,
De la loi de douleur la fanglante ironie?

Et tu peux donc aimer, toi, qui ne m'aimes pas?
Mais quel déchirement qu'une telle penfée,
Dans ma bleffure encor quelle épine enfoncée!

Louifa Siefert.

Sonnet de mars

C'eſt un matin de mars qu'elle m'eſt revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle & toujours ingénue
Que je n'ai point aimée & qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas
La neige ourlait encor les buis de l'avenue;
Et le friſſon d'hiver, ſous leur écorce nue,
Empriſonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut : — « Bonjour, c'eſt moi ! » dit-elle.
Dans l'air moins froid paſſa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me ſourire & crus avoir ſeize ans.

Et depuis, quelquefois je me ſurprends à dire,
Songeant à ce rayon, ſongeant à ce ſourire ;
« C'était preſque l'Amour & preſque le Printemps ! »

Paul Arène.

Rupture

Pars, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Avec ton souvenir dans la maison muette,
Pars vite, sans adieux & sans tourner la tête :
Des pleurs pourraient ternir l'éclat pur de ton œil.

Marche au but qu'ont marqué la folie & l'orgueil ;
Que rien ne te fléchisse & que rien ne t'arrête !
La porte est large ouverte & la voiture est prête.
Je veux t'accompagner, tranquille, jusqu'au seuil.

Un autre irait, pareil au pauvre qu'on repousse,
Triste & suivant de loin la trace de tes pas :
Tu me verras plus fier... Surtout, n'espère pas

Que jamais contre toi mon regret se courrouce ;
Car seule aux jours amers ta lèvre me fut douce,
Et je n'ai su trouver l'oubli qu'entre tes bras.

Paul Arène.

Mon rêve familier

Je fais ſouvent ce rêve étrange & pénétrant
D'une femme inconnue, & que j'aime, & qui m'aime,
Et qui n'eſt, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, & m'aime & me comprend.

Car elle me comprend ; & mon cœur, tranſparent
Pour elle ſeule, hélas! ceſſe d'être un problème
Pour elle ſeule, & les moiteurs de mon front blême,
Elle ſeule les ſait rafraîchir, en pleurant.

Eſt-elle brune, blonde, ou rouſſe? Je l'ignore.
Son nom? Je me ſouviens qu'il eſt doux & ſonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard eſt pareil au regard des ſtatues;
Et pour ſa voix, lointaine, & calme, & grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui ſe ſont tues.

Paul Verlaine.

Sur une Signature de Marie Stuart

Cette relique exhale un parfum d'élégie,
Car la reine d'Écoſſe, aux lèvres de carmin,
Qui récitait Ronſard & le miſſel romain,
Y mit en la touchant un peu de ſa magie.

La reine blonde, avec ſa fragile énergie,
Signa MARIE au bas de ce vieux parchemin,
Et le feuillet heureux a tiédi ſous la main
Que bleuiſſait un ſang fier & prompt à l'orgie.

Là de merveilleux doigts de femme ſont paſſés,
Tout empreints du parfum des cheveux careſſés
Dans le royal orgueil d'un ſanglant adultère.

J'y retrouve l'odeur & les reflets roſés
De ces doigts aujourd'hui muets, décompoſés,
Changés peut-être en fleurs dans un champ ſolitaire.

Anatole France.

Le Mauvais Ouvrier

Maître Laurent Coſter, cœur plein de poéſie,
Quitte les compagnons qui, du matin au ſoir,
Vignerons de l'eſprit, ſont gémir le preſſoir;
Et Coſter va rêvant ſelon ſa fantaiſie:

Car il aime d'amour le démon Aſpaſie.
Sur ſon banc, à l'égliſe, il va parfois s'aſſeoir,
Et voit dans la vapeur flotter ſur l'encenſoir
La Dame de l'Enfer que ſon âme a choiſie;

Ou bien encor, tout ſeul, au bord d'un puits mouſſeux,
Joignant ſes belles mains d'ouvrier pareſſeux,
Il écoute ſans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler ni prier:
Je ſuis, comme Coſter, un mauvais ouvrier,
A cauſe des yeux noirs d'une femme méchante.

Anatole France.

Déſir d'infini

Tous, l'amant qui dans un baiſer verſe ſon âme,
Le grand lis qui jaillit vers le ſoleil levant,
L'oiſeau de mer qui plane & ſe ſoûle de vent,
Le martyr qui ſe jette en chantant dans la flamme,

Le cerf qui, fou de rut, vers les étoiles brame,
Le lion accroupi dans ſa cage & rèvant,
Le poète aſſoiffé de rhythme, le ſavant
Qui dans l'obſcur coït d'un problème ſe pâme,

Tous, un pareil déſir, ſouvent à leur inſu,
Les travaille, &, toujours pareillement déçu,
Il demeure quand même à jamais implacable.

O déſir d'infini, malgré tout perſiſtant!
Hélas! il nous ſoutient autant qu'il nous accable.
On en meurt, & la vie en eſt faite pourtant.

Jean Richepin.

Les Songeants

Dans le pays on les appelait Les Songeants.
A force d'être enſemble ayant mine pareille,
On eût dit deux ſarments, ſecs, de la même treille.
C'étaient un vieux marin & ſa femme, indigents.

Ils ſe trouvaient heureux & n'étaient exigeants,
Car, elle, avait perdu la vue, & lui, l'oreille.
Mais chaque jour, à l'heure où le flux appareille,
Ils venaient, ſe tenant par la main, bonnes gens,

Et demeuraient aſſis ſur le bord de la grève,
Sans parler, abîmés dans l'infini d'un rêve,
Et juſqu'au fond de l'être avaient l'air de jouir.

Ainſi de leurs vieux ans ils achevaient la trame,
Le ſourd à voir la mer, & l'aveugle à l'ouïr,
Et tous deux à humer ſon âme dans leur âme.

Jean Richepin.

Les Dieux

S'il eſt vrai que ce ſiècle ait tué tous les Dieux,
Et que l'homme, éveillé de ſon ſommeil antique,
Ne doive plus les voir en légion myſtique
Monter vers leur Olympe immenſe & radieux,

Eſt-ce à nous d'applaudir au déſaſtre des Cieux,
A nous que trouble encor la plainte d'un cantique,
Et qui ſous le ſymbole ou païen ou gothique
Sentons frémir les cœurs de nos lointains aïeux?

Non, France! Il eſt plus noble & d'un eſprit plus ſage
D'adorer dans les Dieux la plus ſublime image
Que l'âme périſſable ait rêvée ici-bas;

Et, ſceptiques enfants d'une race laſſée,
Offrons-leur, à ces Dieux que nous ne prions pas,
L'aſile inviolé d'une calme Penſée.

Paul Bourget.

Spleen

Les cloches qui tintaient ſous l'azur clair du ciel,
Juſqu'à la chambre cloſe éparpillant leur âme,
Vainement, d'une voix d'amour qui plaint & blâme,
Ont répété : « Les fleurs ſe fanent ſur l'autel... »

Un portrait, qui riait d'un rire ſenſuel
Sur une cheminée où tremblait une flamme,
A fait étinceler ſes yeux comme une lame,
Vainement, & redit : « Mes baiſers ſont de miel... »

Les cloches ont ceſſé; l'ombre crépuſculaire
Du portrait ſenſuel a voilé la colère;
La nuit myſtérieuſe erre dans la maiſon.

Et l'homme dont le cœur répugne à toute envie
Savoure longuement, comme un divin poiſon,
La taciturne mort du Jour & de la Vie.

Paul Bourget.

Mortuæ

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh! ſi douce! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe ſur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu ſongeais ainſi, Mère, je n'étais pas:
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds! devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laiſſer orphelin ici-bas?

Voyais-tu mon deſtin d'avance, & mon angoiſſe,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite & froiſſe,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis?

Réponds! figure aimée & ſi vite ravie
Qui, de tes ſombres yeux, pareils aux miens, me fuis:
Avais-tu déjà peur de me donner la vie?

Paul Bourget.

La Mort

Tout ce qui doit finir eſt court, — a dit un ſage.
Aux heures de plaiſir ce mot ſi vrai me ſuit.
Je le creuſe. Je ſens comme le jour s'enfuit :
Il approche, l'inſtant que l'affreux mot préſage.

Je me vois au tragique & ſuprême paſſage.
Je ſuis mort. Ce qui fut mon cœur s'évanouit.
Mes yeux ſont obſcurcis par l'éternelle nuit,
Et le drap du ſuaire a moulé mon viſage.

Que ce ſoit dans un mois, que ce ſoit dans vingt ans,
Il n'en viendra pas moins, je le ſais trop, ce temps ;
Il eſt déjà venu, tant les jours ſont rapides !

Et devant ta préſence épouvantable, ô Mort !
Trouvant les voluptés de la vie inſipides,
Je ſonge qu'aucun but ne vaut aucun effort.

Paul Bourget.

Défefpoir en Dieu

Oh! qu'il fût feulement une perfonne, un être!
Qu'à l'heure où l'on fe fent mourir de défefpoir
On pût voir là quelqu'un, oh! même fans le voir,
Le fentir là, vivant, & qui pût nous connaître!

Tendre Dieu paternel, ou tyrannique maître,
Que feulement on pût près de fon cœur s'affeoir,
Comme Jean, près du cœur de Jéfus, fit un foir,
Ou l'infulter, l'étreindre, & d'horreur fe repaître!

O Dieu, parais, éclaire un fi fombre univers!...
— Hélas! que l'homme en pleurs tende fes bras ouverts,
Ou qu'il crifpe fon poing frénétique, & blafphème,

La matière fe meut en fa ftupidité,
L'affreufe folitude eft à jamais la même,
Et l'homme feul répond à l'homme épouvanté.

Paul Bourget.

Sonnet

Si, comme je l'eſpère & comme tu le dis,
Dans cette lourde chair ſouffre une âme immortelle,
Au ſortir de mon corps ſe délaſſera-t-elle
Sous les magnolias d'un calme paradis?

Goûtera-t-elle en paix, loin des brûlants midis,
Au bord d'un fleuve heureux qui mouillera ſon aile,
La fraicheur d'une eau vive & d'une ombre éternelle,
Sur des tapis de fleurs par les ſylphes ourdis?

Pourrai-je, ſans douleur, revivre & me connaître?
Sentirai-je en rêvant ſe mêler à mon être
La muſique de l'eau, des feuilles & du ciel?

Serai-je toujours moi, comme tu me l'aſſures,
Sans que le ſouvenir perſiſtant & cruel
Dans ce qui fut mon cœur imprime ſes morſures?

Maurice Bouchor.

Sonnet

Juge notre querelle, ô Toi qui nous entends.
Je sais que l'Être épanche à torrents l'existence,
Et que tu peux tirer de ta pure substance
Une profusion d'univers éclatants.

Mais ce qui sort du temps sombrera dans le temps.
Je revois en esprit le monde qui commence;
Moi, chétif, je prédis la fin du ciel immense,
Et je prends en pitié les astres haletants.

Mon âme attend la mort des étoiles, sans crainte :
L'unité de mon Dieu s'est fortement empreinte
Sur mon indestructible & vivante unité.

Mais vous, globes errants, ô peuple sans mémoire,
Vous n'êtes rien, malgré vos trésors de clarté,
Que matière sublime & poussière de gloire.

Maurice Bouchor.

A Théodore de Banville

O Maître bien aimé, voici que tu repofes,
Pâle & beau, dans la paix du fuprême fommeil.
Elle eft tarie en toi, la fource au flot vermeil;
Tu ne refpires pas le fouffle de ces rofes.

Mais qui pourrait douter que tes paupières clofes
Ne fe rouvrent bientôt pour un divin réveil,
Et que, pareil à toi fous un plus pur foleil,
Tu ne chantes la grâce & la fplendeur des chofes?

Tandis qu'autour de toi nous retenons nos pleurs,
Tu fommeilles, ton lit eft parfumé de fleurs,
Et l'immortalité rayonne fur ta face.

La Mufe, que ton cœur aima fans varier,
Te treffe une couronne éclatante & vivace,
O Maître qui vécus pour l'amour du laurier!

Maurice Bouchor.

Phthifica

Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,
Oh! parle bas, & fois de ton fouffle économe!
Le drame inaperçu lentement fe confomme,
La mort ronge en fecret ton corps émacié.

Faut-il pleurer? Pourquoi? — Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus chafte & de meilleur en fomme:
La tendre fympathie & la fainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des rofes.
Tu n'auras point fubi l'affront des ans morofes,
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laifferas, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici bas,
Le fouvenir léger d'une ombre diaphane.

Jules Lemaître.

Le Flambeau

A peine ont-ils vingt ans, qu'ils ont déjà fermé
Au Bien autant qu'au Beau les portes de leur âme.
L'inaction ſtupide & la débauche infâme
Ont éteint dans leur cœur l'Idéal enflammé.

Mais dans ces cœurs blaſés, que le néant réclame,
Si le flambeau divin un jour s'eſt abimé,
Oh! bien ſûr, ce jour-là, c'eſt qu'ils n'ont plus aimé
Nulle ſœur, nul ami, nul enfant, nulle femme.

Flambeau ſublime & pur, mais qui trembles ſouvent,
Pour te bien abriter de la pluie & du vent
Et faire rayonner ta clarté ſouveraine,

Heureux qui peut paſſer, ſans s'interrompre un jour,
De l'amour de ſa mère à l'amitié ſereine,
Et de l'amitié ſainte à ſon premier amour! —

Auguſte Dorchain.

Réconciliation

J'ai voulu de l'Amour ſéparer le Déſir,
Quand ce maître fatal, d'un regard ou d'un ſigne
Liant ma chair fragile à quelque chair indigne,
M'impoſait en dégoût la rançon du plaiſir.

Depuis ce temps, — ô joie! orgueil! — j'ai pu choiſir
La beauté dont l'amour a des pudeurs de cygne,
Et j'ai compris, alors, quelle faveur inſigne
Fit, quand s'aiment les cœurs, les bras pour ſe ſaiſir.

O mon Amour unique! à préſent que je t'aime,
Je vois dans le Déſir la Chaſteté ſuprême,
L'ineffable lien de la terre à l'azur;

Et ſur ton ſein pâmé lorſque mon ſein ſe pâme,
Je me ſens noble & fier, je me ſens jeune & pur,
Comme ſi j'étreignais la forme de ton âme!

Auguſte Dorchain.

Notre Rêve

Donc, en ce même inſtant, flottait à mon inſu
Au fond de tes regards humides de tendreſſe
Ce rêve qui mettait dans les miens ſon ivreſſe :
Un frêle & doux enfant de notre chair iſſu.

Notre enfant! Quel eſpoir en lui ſerait déçu?
Quels dons ne recevrait avec ſon droit d'aineſſe
Ce fruit de notre force & de notre jeuneſſe,
Ce fils, en plein bonheur, en plein amour conçu?

Car pour te révéler juſqu'au bout ma chimère,
Je veux un fils : les fils reſſemblent à leur mère.
Qu'il ait tes yeux, tes traits, ta fierté, ta douceur...

Et s'il doit retenir une part de moi-même,
Que ſon cœur ſeulement ſoit pareil à mon cœur,
Afin qu'un jour il ſache aimer comme je t'aime!

Auguſte Dorchain.

Le Cloître

Un crucifix de fer tend ses bras sur le seuil.
De larges remparts gris ceignent le cloître austère,
Où viennent se briser tous les bruits de la terre,
Comme des flots mourants aux angles d'un écueil.

Le saint lieu, clos à tout, gît comme un grand cercueil,
Plein de silence, plein d'oubli, plein de mystère.
Des vierges dorment là leur sommeil volontaire,
Et sous le voile blanc portent leur propre deuil.

Tous les ressorts humains se sont rompus en elles.
Dans l'éblouissement des choses éternelles,
Elles marchent sans voir, hors du Temps, hors du Lieu.

Elles vont, spectres froids, corps dont l'âme est ravie,
Êtres inexistants qui s'abîment en Dieu,
Vivantes dans la mort, & mortes dans la vie.

Edmond Haraucourt.

Le Nénuphar

L'air s'embrume; les joncs, roux comme de vieux os,
Encadrent l'étang noir qui dort ſous le ſilence.
L'eau plate luit dans une opaque ſomnolence
Où le ciel renverſé fait gliſſer des oiſeaux.

Et là-bas, loin des bords gluants, loin des roſeaux,
Seul, bercé dans ſa fière & ſouple nonchalance,
Un Nénuphar, ſplendeur nageante, ſe balance,
Tout blanc ſur la noirceur immobile des eaux.

— Ainſi, tu t'ouvriras peut-être, un ſoir d'automne,
O mon ſuprême amour, eſpoir d'un cœur atone,
Fleur triſte & froide écloſe au lac de mes ennuis.

Et le chaſte parfum de ta corolle pâle
Montera dans le calme inſondable des nuits,
Avec le dernier cri de ma douleur qui râle.

Edmond Haraucourt.

La Voix des Morts

Morts qui dormez, couchés dans nos blancs cimetières,
Parfois, en relisant tous vos noms oubliés,
Je songe que nos cœurs à vos froides poussières
Par des fils infinis & puissants sont liés.

Muets, vous dirigez nos volontés altières,
Par vos désirs éteints nos désirs sont pliés,
Vos âmes dans nos seins revivent tout entières,
En nous vos longs espoirs vibrent, multipliés.

Bien que nous franchissions une sphère plus haute,
Vos antiques erreurs nous induisent en faute,
Nous aveuglant encor malgré tous nos flambeaux;

Car le passé de l'homme en son présent subsiste,
Et la profonde voix qui monte des tombeaux
Dicte un ordre implacable, auquel nul ne résiste.

Jeanne Loiseau.

Hirondelles

Une minute avant l'ondée
Les hirondelles sont là-haut ;
Elles descendent aussitôt
De la profondeur insondée.

La rivière est déjà ridée
Par un frisson fait d'un sanglot ;
Elles viennent raser le flot
Avec leur aile intimidée.

O chère Muse, c'est ainsi
Que tu viens, délicate aussi,
Nous consoler par tes caresses,

Dans l'attente ou le souvenir
Des plus douloureuses tendresses,
Lorsque les larmes vont venir.

Jacques Madeleine.

NOTES ET VARIANTES



NOTES

ET VARIANTES

PAGE IX, LIGNE 18.

Colletet ne favait pas que le mot de *fonnet* tel que l'emploient Thibaut de Champagne & Guillaume de Lorris s'applique indiftinctement à toute efpèce de chant. Pour les trouvères comme pour les troubadours le *fonnet* eft ce qui fonne. « Les Provençaux, dit Ginguené, appelaient *fonnets* des pièces dont le chant était accompagné du fon des inftruments. » *(Hiftoire littéraire de l'Italie,* 1811, tome Ier, page 295.) Le poëme de quatorze vers à forme fixe, que nous appelons *Sonnet,* eft abfolument étranger à la vieille poéfie provençale, & c'eft en Italie qu'il faut en chercher les premiers types. On connaît, il eft vrai, un fonnet provençal attribué à Guilhem des Amalrics, troubadour du XIVe fiècle. Mais ce Guilhem des Amalrics fut imaginé au XVIe par Jehan de

Notre-Dame, & le prétendu ſonnet de ce Guilhem n'eſt que la fin d'un vieux chant, coupée & remaniée; c'eſt un oſtain ſuivi de deux tercets.

Page xxi, ligne 14.

Sonnet de Annibal Caro

Eran l'aer tranquillo & l'onde chiare,
Soſpiraua Fauonio, & fuggia Clori,
L'alma Ciprigna innanzi à i primi albori,
Ridendo, empiea d'amor la terra e'l mare;

La rugiadoſa Aurora in ciel più rare
Facea le ſtelle, & di più bei colori
Sparſe le nubi e i monti; uſcia già fuori
Febo, qual più lucente in Delfo appare:

Quando altra Aurora un più uezzoſo hoſtello
Aperſe, & lampeggiò ſereno & puro
Il Sol, che ſol m'abbaglia, & mi disface.

Volſimi; e'n contro à lei mi parue oſcuro
(Santi lumi del Ciel, con uoſtra pace)
L'oriente, che dianzi era ſi bello.

(*Rime*... in Venetia, Appreſſo Aldo Manutio. M. D. LXXII.)

Page xxxiii, ligne 22.

Voici le ſonnet compoſé pour Louis XIII par Claudio Achillini.

Lodaſi il Rè Luigi

Il Grande, il Vittorioſo, il Giuſto.

Sudate, o Fochi, à liquefar metalli,
E voi, Ferri vitali, itene pronti,
Ite di Paro à ſuiſcerare i monti,
Per inalzar Coloſſi al Rè de' Galli.

Vinſe l'inuitta Rocca, e de' vaſſalli
Spezzò gli orgogli à le rubelle fronti,
E machinando inuſitati ponti,
Diè fuga à i mari, e li conuerſe in valli.

Volò quindi ſù l'Alpi, e il ferro ſtrinſe,
E con mano d'Aſtrea gli alti litigi
Temuto ſolo, e non veduto eſtinſe.

Ceda le palme pur Roma à Parigi;
Che, ſe Ceſare venne, e vide, e vinſe,
Venne, vinſe, e non vide il Gran Luigi.

(Al Rè chriſtianiſſimo il Gran Luigi il Vittorioſo, il Giuſto. In Bologna, preſſo gli Eredi del Cochi. 1629.)

Sonnet I.

Œuures poëtiques de Mellin de S. Gelais. A Lyon, par Antoine de Harſy. 1574.

SONNETS 2 & 3.

Les Œuures de Clement Marot, de Cahors, en Querci, Vallet de Chambre du Roy... A Niort, Par Thomas Portau, 1596.

Le ſonnet 3 eſt traduit d'un des ſonnets de Pétrarque: *In morte di Madonna Laura.* In Vinegia appreſſo Gabriel Giolito de Ferrari e fratelli. M D L:

Da piu begli occhi, e dal piu chiaro uiſo
Che mai ſplendeſſe, e da piu bei capelli
Che facean l'oro e'l ſol parer men belli;
Dal piu dolce parlar, e dolce riſo;

Da le man, da le braccia, che conquiſo,
Senza mouerſi, haurian quai piu ribelli
Fur d'amor mai; da piu bei piedi ſnelli;
Da la perſona fatta in paradiſo

Prendean uita i miei ſpirti: hor n'ha diletto
Il re celeſte, e i ſuoi alati corrieri;
Et io ſon qui rimaſo ignudo e cieco.

Sol un conforto a le mie pene aſpetto:
Ch' ella, che uede tutti i miei penſieri,
M'impetri gratia, ch' i poſſa eſſer ſeco.

SONNET 4.

Les Œuures de P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois. Reueues, corrigees & augmentees par l'Autheur. A Paris, Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enſeigne S. Claude. 1584.

Ce ſonnet eſt au *Premier liure des Amours.*

« Ronſard identifie ſa maitreſſe Caſſandre avec l'antique prophéteſſe de ce nom, & ſe fait prédire par elle ſes deſtinées, qui ſe ſont accomplies juſqu'à la lettre. Il mourut en effet tout infirme & caſſé dans un âge peu avancé encore. *Ses neveux ont ri de ſes ſoupirs,* & il *a été la fable du vulgaire.* » (Sainte-Beuve.)

Cette *Caſſandre* était une demoiſelle de Blois. Ronſard a dit (l. I des *Amours)* :

Ville de Blois, naiſſance de ma Dame.

SONNETS 5, 6 & 7.

Mêmes *Œuures. Le ſecond liure des Amours.*

Nous ne connaiſſons de Marie ni ſa famille ni ſon nom. Nous ſavons ſeulement qu'elle était de Bourgueil, en Anjou, & qu'elle avait ſeize ans lorſque Ronſard s'éprit d'elle. Le portrait qu'il en fait eſt vague & charmant (l. II des *Amours)* :

Marie, vous auez la ioué auſſi vermeille
Qu'vne roſe de May, vous auez les cheueux
Entre bruns & chatains, friſez de mille neuds,
Gentement tortillez tout autour de l'oreille.

Quand vous eſtiez petite, vne mignarde abeille
Sur vos léures forma ſon nectar ſauoureux,
Amour laiſſa ſes traits en vos yeux rigoureux,
Pithon vous feit la voix à nulle autre pareille.

Vous auez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainsi qu'au printemps nouuelet
Pommelent deux boutons que leur chasse enuironne,

De Iunon sont vos bras, des Graces vostre sein,
Vous auez de l'Aurore & le front & la main,
Mais vous auez le cœur d'vne fiere Lionne.

L'èdition de 1567 donne cette variante au sonnet 5 :

Mignonne, leuez-vous, vous estes paresseuse,
Ia la gaïe Alouette au ciel a fredonné,
Et ia le Rossignol doucement iargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Debout donc, allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et voz œillets aimez, ausquels auiez donné
Hier au soir de l'eau d'vne main si songneuse.

Hier en vous couchant, vous me fistes promesse
D'estre plus-tost que moy ce matin éueillée,
Mais le sommeil vous tient encor toute sillée :

Ha ie vous puniray du peché de paresse,
Ie vais baiser voz yeux & vostre beau tetin
Cent fois pour vous aprendre à vous leuer matin.

Le sonnet 7 se trouve dans la *Seconde partie : Sur la mort de Marie.*

SONNETS 8, 9 & 10.

Mêmes *Œuures. Le second liure des sonnets pour Helene.*

Hélène de Fonſèque, fille du baron de Surgères & d'Anne de Coſſé-Briſſac, était fille d'honneur de Catherine de Médicis.

La chanſon de Béranger :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtreſſe !...

rappelle le ſonnet 8.

Le tableau des vieillards aſſis ſur les remparts (ſonnet 9) eſt emprunté à Homère :

Εἵατο δημογέροντες ἐπὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν·
γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι...
Ἦκα πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·
Οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
τοιῇδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν·
αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν.
Ἀλλὰ καὶ ὥς, τοίη περ ἐοῦσ', ἐν νηυσὶ νεέσθω,
μηδ' ἡμῖν τεκέεσσί τ' ὀπίσσω πῆμα λίποιτο.

(ΙΛΙΑΔΟΣ Γ, vers 149...-160).

Voici comment Hugues Salel, traducteur des onze premiers livres de l'*Iliade*, a traduit ce paſſage (édition de 1580) :

Là ces vieillards aſſis de peur du halle
Cauſoyent enſemble. . . . . . .
. . . .
. . . .
Leſquels voyans la diuine Gregeoiſe,
Diſoyent entr' eux, que ſi la grande noiſe
De ces deux camps duroit longue ſaiſon,
Certainement ce n'eſtoit ſans raiſon :
Veu la beauté & plus qu'humain ouurage
Qui reluiſoit en ſon diuin viſage.

Ce neantmoins il vaudroit mieux la rendre
(Ce disoyent-ils) sans gueres plus attendre,
Pour euiter le mal qui peult venir
Qui la voudra encores retenir.

Properce a fourni à Ronsard les deux derniers vers du même sonnet :

Nunc, Pari, tu sapiens, & tu, Menelae, fuisti;
Tu, quia poscebas; tu, quia lentus eras.

(Livre II, élégie III, vers 37.)

SONNET II.

Mêmes *Œuures. Sonnets à diuerses personnes.*

SONNET 12.

Le Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elegies, Fragments, & autres pieces retranchees aux editions precedentes des Œuures de P. de Ronsard Gentil-homme Vendomois. Auec quelques autres non imprimees cy-deuant.

Ce *Recueil* fait partie des *Œuures* de Ronsard, éd. 1623 (t. II).

SONNET 13.

L'Oliue, & autres Œuures poëtiques de Ioachim Du-Bellay Gentilhomme Angeuin. A Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel... M. D. LXVIIII.

Olive eſt l'anagramme de Viole, nom de la maîtreſſe poétique de Du Bellay.

SONNETS 14, 15 & 16.

Les Regrets & autres Œuures poëtiques de Ioach. du Bellay Ang. A Paris, de l'imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au franc Meurier. M. D. LVIIII. Auec priuilege du Roy.

SONNET 17.

Le Premier Liure des Antiquitez de Rome, contenant une generale deſcription de ſa grandeur, & comme une deploration de ſa ruine : par Ioach. Dubellay Ang. Plus un Songe ou viſion ſur le meſme ſubieƈt, du meſme autheur. A Paris, De l'imprimerie de Federic Morel... M. D. LVIII.

SONNET 18.

Les Amours de Ian Antoine de Baif. A Monſeigneur le Duc d'Aniou fils & frere de Roy. A Paris, Pour Lucas Breyer. 1572.

La dame à qui Baïf dédia ces poéſies était Francine ou Françoiſe de Gennes.

SONNET 19.

Les Œuures poëtiques de Remy Belleau.... A Paris, Pour Gilles Gilles... 1585.

Ce ſonnet eſt dans la *Seconde iournee de la Bergerie.*

SONNETS 20, 21, 22 & 23.

Euures de Louize Labé lionnoize. A Lion. Par Ian de Tournes. M. D. LVI. Auec Priuilege du Roy.

« C'eſt dans ſes ſonnets ſurtout que la paſſion de Louiſe éclate & ſe couronne par inſtants d'une flamme qui rappelle Sapho & l'amant de Lesbie. Pluſieurs des ſonnets pourtant ſont pénibles, obſcurs : on s'y heurte à des duretés étranges... Elle n'obſerve pas toujours l'entrelacement des rimes maſculines & féminines, ce qui la rattache encore à l'école antérieure à Du Bellay. Mais toutes ces critiques inconteſtables ſe taiſent devant de petits tableaux achevés comme celui-ci, où ſe réſument au naturel les mille gracieuſes verſatilités & contradictions d'amour :

Ie vis, ie meurs : ie me brule & me noye... »

(*Sainte-Beuve. Portraits contemporains & divers*, pp. 175-176.)

Sainte-Beuve ajoute, en parlant du ſonnet *Tant que mes yeux pourront larmes eſpandre...* : « Admirable de ſenſibilité, il fléchirait les plus ſévères ; à lui ſeul il reſterait la couronne immortelle de Louiſe. »

Le ſonnet 23 eſt un ſouvenir de ces vers de l'élégiaque latin :

Da mi baſia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein ſecunda centum,
Deinde uſque altera mille, deinde centum.
Dein, cum milia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne ſciamus,

Aut ne quis malus invidere poſſit,
Cum tantum ſciat eſſe baſiorum.

(Catullus, V.)

Un ſonnet d'Olivier de Magny, intitulé : *Des beautez de D. L. L.*, & imprimé tout d'abord dans l'édition originale de Louiſe Labé, parmi les *Eſcriz de diuers Poëtes à la louenge de Louize Labé Lionnoiſe,* nous retrace un portrait, bien peu précis malheureuſement, de la belle Cordière. Voici ce ſonuet :

Où print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mile creſpillons ta teſte blondiſſante?
En quel iardin print il la roze rougiſſante
Qui le liz argenté de ton teint colora?

La douce grauité qui ton front honora,
Les deus rubis balais de ta bouche allechante,
Et les rais de cet œil qui doucement m'enchante,
En quel lieu les print il quand il t'en decora?

D'où print Amour encor ces filets & ces leſſes,
Ces hains & ces apaſts que ſans fin tu me dreſſes
Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeus?

Il print d'Herme, de Cypre, & du ſein de l'Aurore,
Des rayons du Soleil, & des Graces encore,
Ces atraits & ces dons, pour prendre hommes & Dieus.

Ces filets, ces leſſes & *ces hains* allégoriques révéleraient un ſentiment véritable, s'il eſt vrai, comme on tend à le croire, qu'Olivier de Magny ait aimé Louiſe Labé. (Voir la ſavante

Notice de M. Erneſt Courbet, en tête de ſon édition des *Soupirs.)*

SONNET 24.

Les Œuures de Mes-Dames des Roches de Poetiers mere & fille... A Paris, Pour Abel l'Angelier... 1579.

Les dames Des Roches, célèbres pour leur bel eſprit, le ſont notamment pour la puce qu'Eſtienne Paſquier vit ſur l'une d'elles. Cette puce fut l'objet d'un recueil de poèmes qui parut en 1581.

Il paraît que Mme Des Roches, dont le vrai nom eſt Madeleine Neveu, n'était point auſſi bonne filandière que ſa fille Catherine. Témoin ce tercet final d'un ſonnet de la dame :

Le feu de mon eſprit perd ſa douce lumiere,
Et ne me reſte plus de ma forme premiere
Sinon que i'ayme mieux eſcrire que filer.

SONNET 25.

Vers François de feu Eſtienne De la Boetie Conſeiller du Roy en ſa Cour de Parlement à Bordeaux. A Paris. Par Federic Morel Imprimeur du Roy. M. D. LXXII. Auec priuilege.

Marguerite de Carle, veuve d'un premier mari, d'Arſat, épouſa La Boétie. Elle appartenait à une famille diſtinguée, qui comptait parmi ſes membres un poète illuſtre à ſon époque, Lancelot de Carle, évêque de Riez.

SONNET 26.

Les Souſpirs, d'Oliuier de Magny. A Paris, Pour Vincent Sertenas... 1557.

Sonnets 27, 28 & 29.

Les Premieres Œuures de Philippes Des-Portes... A Paris, Par Mamert Patiſſon... M. DC.

Le ſonnet 27 eſt le premier des *Amours d'Hippolyte*. Il eſt imité d'un ſonnet de Sannazar :

Icaro cadde qui, queſte onde il ſanno...

Le ſonnet 28 eſt l'un de ceux réunis ſous le titre de : *Diane, premieres amours de Philippes Des-Portes*, & compoſés en l'honneur de Diane de Coſſé, comteſſe de Mansfeld. Le ſonnet 29 ſe trouve dans *Bergeries & Maſquarades*.

Sonnet 30.

Prieres & Meditations Chreſtiennes. Par Philippes Des-Portes... A Paris, chez Abel l'Angelier... M. DCIII.

Sonnet 31.

Recueil des Œuures poëtiques de Ian Paſſerat, lecteur & interprete du Roy. Augmenté de plus de la moitié, outre les precedantes impreſſions. Dedié à Monſeigneur le Duc de Suilly. A Paris, Chez Abel l'Angelier... 1606.

Dans un recueil publié du vivant de Paſſerat (*Le Premier Liure des mignardes & gaies poeſies de A. D. C. A. M.*... A Paris, Pour Gilles Robinot, tenant ſa boutique au Palais, en la gallerie, par où on va à la Chancellerie), M. D. LXXVIII, on trouve un ſonnet qui reſſemble ſingulièrement à celui-ci &

qui peut bien en avoir été le prototype. C'eſt le dixième des *Sonnets ſur la conualeſcence de M. L. G. Damoiſelle D. S. M.*

Voici ce ſonnet de A. D. C. (Antoine de Cotel, Conſeiller au Parlement de Paris) :

Tulene, & ſon eſtat, ſont eſteincts d'vn coup, Sire.
Toutesfois (s'il vous plaiſt) encore eſt-il en vous
De les faire reuiure : il eſt aſſez de fouls,
Et trop de demandeurs, pour vous faire encor rire.

Entre vn pœte, & vn fou, il y a peu à dire :
Chacun d'eux eſt mocqué, & ſe mocque de tous.
L'vn eſt ſouuent deſpit, l'autre eſt prompt à courrous :
Chacun d'eux dict, & va, où ſon plaiſir le tire.

L'vn porte vn gay chappeau, l'autre des bonnets verts :
Chacun aime ſon chant : l'vn ialoux de ſes vers,
L'autre de ſa marotte, on ne ſçauroit desfaire.

Ils different pourtant d'vn ſeul poinct en viuant :
Car l'on dict que fortune aide aux fouls bien ſouuent,
Et qu'aux pœtes elle eſt quaſi touſiours contraire.

SONNET 32.

C'eſt le VIIe des neuf ſonnets qui ont pour titre général : *Les Neuf Muſes Pyrenees, preſentees par G. de Saluſte, Sieur du Bartas, au Roy de Nauarre.*

Ce recueil de ſonnets eſt à la ſuite de : *Premiere Sepmaine ou Creation du monde de Guillaume de Saluſte, Seigneur du Bartas...* A Rouen, de l'imprimerie De Raphaël du Petit Val, Libraire & Imprimeur du Roy. 1602.

SONNET 33.

Petites Œuures meslees du Sieur d'Aubigné... A Genève, Chez Pierre Aubert, Imprimeur Ordinaire de la Republique & Academie. M. DC. XXX. Avec permiſſion & privilege.

En tête de ce ſonnet on lit: « L'autheur trouva en paſſant par Agen un fort beau chien nommé Citron, qui avoit accouſtumé de coucher avec Sa Majeſté. Il lui fit coudre ſur le col, en forme de Placet, ce qui s'enſuit; & le chien ne faillit point dés le ſoir à s'aller preſenter au Roi. »

SONNET 34.

Les Œuures de Meſſire François de Malherbe, Gentil-homme Ordinaire de la Chambre du Roy. Troiſieſme edition... A Paris, Chez Iean Promé. 1635.

Ce ſonnet a été compoſé en 1624, au dire de Racan.

SONNET 35.

Ce ſonnet ſe trouve dans un cahier in-4°, ſans titre ni couverture (catalogué Ye 619, Bibliothèque nationale), paginé de 1 à 17, & ſigné A. B. C. D.

Le cahier contient trois pièces: 1° une ode *Pour le Roy allant chaſtier la rebellion des Rochelois, & chaſſer les Anglois, qui en leur faueur eſtoient deſcendus en l'Iſle de Ré;* 2° une lettre au Roy contre les aſſaſſins de ſon fils, commençant ainſi: « Sire, les Vers que Voſtre Majeſté vient de lire paſſeront, s'il luy plaiſt, pour vn tres-humble remerciment de la promeſſe qu'elle m'a faite, de ne donner iamais d'abolition à ceux qui ont aſſaſſiné mon fils...; » 3° le ſonnet *Sur la*

mort du fils de l'Autheur, figné *Malherbe,* imprimé p. 17. Pas de fignature à cette page, & rien au verfo.

Ce fils, Marc-Antoine, était âgé de 26 ans lorfqu'il fut tué. Il était Avocat au Parlement de Provence. Malherbe pourfuivit à outrance les meurtriers & mourut fans avoir pu obtenir fatisfaction.

Les vers 13 & 14 du fonnet s'appliquaient à Pol de Fortia, fieur de Pilles, iffu, difait-on, d'une famille juive.

Balzac, dans fa *Differtation* XXVIII, fur Malherbe, adreffée à M. de Plaffac-Méré, ne manque pas de s'étendre affez longuement fur ce douloureux événement : « La dernière année de fa vie, il perdit fon Fils vnique, qui fut tué en duël, par vn Gentil-homme de Provence. Cette perte le toucha fenfiblement. Ie le voyois tous les jours dans le fort de fon affliction, & je le vis agité de plufieurs penfées differentes. Il fongea vne fois... à fe battre contre celuy qui avoit tué fon Fils : Et comme nous luy reprefentafmes, Monfieur de Porcheres-d'Arbaud & moy, qu'il y avoit trop de difproportion de fon âge de foixante & douze ans, à celuy d'vn homme qui n'en avoit pas encore vingt & cinq : *C'eft à caufe de cela, que je me veux battre,* nous refpondit-il ; *Ne voyez-vous pas que je ne hazarde qu'vn denier, contre vne piftole ?*

« On luy parla en fuite d'accommodement, & vn Confeiller du Parlement de Provence, fon Ami particulier, luy porta parole de dix mille efcus : Il en rejetta la premiere propofition (cela eft encore vray) & nous dit l'aprefdinée, ce qui s'eftoit paffé le matin, entre luy & fon Ami. Mais nous luy fifmes confiderer que la vengeance qu'il defiroit, eftant apparemment impoffible, à caufe du credit que fa Partie avoit à la Cour, il ne devoit pas refufer cette legere fatisfaction, qu'on luy prefentoit, que nous appellafmes

ſolatia luctus
Exigua ingentis, miſero ſed debita Patri.

Et bien, dit-il, je croiray voſtre conſeil, je pourray prendre de l'argent, puiſqu'on m'y force; mais je proteſte que je ne garderay pas vn teſton, pour moy, de ce qu'on me baillera. I'employeray le tout à faire baſtir vn Mauſolée à mon Fils. Il vſa du mot de Mauſolée, au lieu de celuy de Tombeau, & fit le Poëte par tout.

« Peu de temps apres il fit vn voyage à la Cour, qui eſtoit alors devant la Rochelle, & apporta de l'Armée la maladie dont il vint mourir à Paris. Ainſi le traité des dix mille eſcus ne fut point conclu, & le deſſein du Mauſolée demeura dans ſon eſprit. Il fit ſeulement imprimer vn Factum, & trois Sonnets, qui n'ont point eſté mis dans le Corps de ſes autres Ouvrages. Ie voudrois bien pouvoir contenter la curioſité que vous avez de les voir; Mais de pluſieurs Exemplaires qu'il m'en avoit donnez, il ne s'en eſt pû trouver aucun, parmi mes Papiers, & il ne me ſouvient que de ce ſeul Vers,

Mon Fils qui fut ſi brave, & que j'aimay ſi fort.

Sur ma parole aſſeurez vous qu'ils eſtoient tous excellens, & que ce n'eſt pas vne petite perte, que celle que vous en faites. » (*Les Œuvres de Monſieur de Balzac*... A Paris, Chez Louis Billaine... M. DC. LXV. T. II, p. 683.)

SONNET 36.

Les Satyres, & autres Œuures du Sieur Regnier. Augmentez de diuerſes Pieces cy-deuant non imprimées. A Paris, Chez Louys Chamhoudry... 1655.

SONNET 37.

Les Poeſies de Gombauld. A Paris, Chez Auguſtin Courbé... 1636.

SONNET 38.

Les Œuures de Theophile... A Rouen, Chez Louys & Daniel Loudet, 1636.

SONNET 39.

Les Œuures du Sieur de Saint-Amant... A Paris, Chez Nicolas Traboulliet... 1635.

SONNETS 40 & 41.

La Suitte des Œuures du Sieur de Saint-Amant.
A la ſuite de l'édition précédente.

SONNET 42.

Les Œuvres du Sieur de Saint-Amant. Troiſieſme partie. A Rouen, De l'Imprimerie de Iean Tieucelin... 1668.

SONNET 43.

Les Œuures poëtiques de Mr Bertaut, Eueſque de Sees... A Paris, Chez Robert Bertault... 1633.

SONNET 44.

Poeſies diuerſes de Monſieur Colletet. Contenant des Sujets

Heroïques. Des Passions Amoureuses. Et d'autres Matieres Burlesques & Enjoüees. A Paris, Chez Louis Chamhoudry... 1656.

Ce sonnet est le XIV[e] du *Quatorzain Burlesque. Ou quatorze Sonnets, Burlesques, & Satyriques.*

SONNET 45.

Les Couches sacrées de la Vierge. Poëme heroïque de Sannazar. Mis en François, Par Colletet. A Paris, Chez Iean Camusat... 1634.

Voici la traduction latine que La Monnoye fit de ce sonnet :

AD CAROL. CATONEM CURTIUM.

Cum vidisset Adam formosæ conjugis ora
Fecerat æternâ quam Deus ipse manu,
Protinus arsit amans, nec amanti restitit illa.
Et benè : transmissum duximus inde genus.
Blanditiis juvenum mulier tunc invia, credo,
Una fuit, Curti, nulla vel esse potest.
Quidni blanditiis tunc invia nempè fuisset ?
In toto, dices, orbe vir unus erat.
Fallimur ambo sed hic, quamvis fortissimus esset
Ac primo ætatis flore vigeret adhuc,
Quamvis ingenio quamvis foret indole felix
Et quamvis forma conspiciendus Adam,
Maluit Eva tamen pellacem audire colubrum
Quam nullas mulier noscere blanditias.

(*Poësies de M. de La Monnoye...* A La Haye, Chez Charles le Vier. 1716.)

Sonnet 46.

Les Œuvres de Monſieur Saraſin. Poeſies. A Paris, Chez Auguſtin Courbé. 1656.

Sonnet 47.

Poeſies du Sieur de Malleville. A Paris, Chez Auguſtin Courbé... 1649.

La Belle Matineuſe eſt, ſelon Boileau, le meilleur ſonnet de Malleville. La Harpe dit que *La Belle Matineuſe* eſt fort au-deſſous de ſa réputation, qu'il y a trop de mots & pas aſſez d'idées. Quoi qu'il en ſoit, ce ſonnet fonda la renommée de l'auteur.

Sonnets 48 & 49.

Les Œuures de Monſieur de Voiture. Troiſieſme édition... Poeſies. A Paris, Chez Auguſtin Courbé... 1652.

Sonnet 50.

Les Œuures de Monſieur de Benſſerade. Premiere partie. A Paris, Chez Charles de Sercy... 1697.

Sonnet 51.

Poéſies choiſies de Meſſieurs Corneille, Benſſerade... & pluſieurs autres. A Paris, Chez Charles de Sercy... 1653.

Corneille fit encore un ſonnet & un madrigal ſur la que-

relle des *Jobelins* & des *Uranins*. Il donne plus nettement ſon opinion dans la première de ces pièces, que voici :

Sur la conteſtation entre le Sonnet d'Vranie & de Iob.

Demeurez en repos, Frondeurs & Mazarins,
Vous ne meritez pas de partager la France;
Laiſſez-en tout l'honneur aux partis d'importance
Qui mettent ſur les rangs de plus nobles mutins.

Nos Vranins liguez contre nos Iobelins
Portent bien au combat vne autre vehemence ;
Et s'il doit s'acheuer de meſme qu'il commence,
Ce ſont Guelfues *nouueaux, & nouueaux Gibelins.*

Vaine démangeaiſon de la guerre Ciuille
Qui partagiez n'aguere & la Cour & la Ville,
Et dont la paix éteint les cuiſantes ardeurs,

Que vous auez de peine à demeurer oiſiue !
Puis qu'au meſme moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux meſchants Sonnets on demande : Qui viue ?

SONNET 52.

Le Theatre de P. Corneille. Reueu & corrigé par l'Autheur. I. Partie. A Paris, Chez Auguſtin Courbé... Et Guillaume de Luyne... 1660.

Thomas Corneille, dans ſon *Dictionnaire univerſel géographique & hiſtorique,* au mot *Rouen,* dit de ſon frère : « Une avanture galante luy fit prendre le deſſein de faire une

Comedie pour y employer un Sonnet qu'il avoit fait pour une Demoiselle qu'il aimoit. Cette Piece dans laquelle est traitée toute l'aventure, & qu'il intitula *Melite*, eut un succès extraordinaire. »

Le nom de cette Demoiselle est révélé par *Le Moréri des Normands*, manuscrit de J.-A. Guiot de Rouen, conservé à la bibliothèque de Caen : « Le plaisir de cette avanture détermina Corneille à faire la comédie de *Melite*, anagramme du nom de sa maîtresse... la demoiselle *Milet*, très-jolie Rouennaise. »

Ainsi déterminé, Corneille ne manqua pas d'introduire le Sonnet dans sa pièce (Acte II, Scène IV).

SONNET 53.

Ce sonnet se trouve dans l'épître adressée à la Reine Régente, en tête de la tragédie de *Polyeucte* (éd. 1643). Corneille loue Anne d'Autriche de sa prudence, de ses soins, des bons conseils qu'elle a pris, des grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, de sa gloire acquise, de la prise de Thionville. Puis il ajoute : « Permettez que ie me laisse emporter au rauissement que me donne cette pensée, & que ie m'ecrie dans ce transport :

Que vos soins, grande REINE, *enfantent de miracles...* »

SONNET 54.

La Vie de Damoiselle Elizabeth Ranquet. A Paris, Chez Charles Savreux... 1655.

Ce sonnet a pour titre : *Sur la mort de Damoiselle Elizabeth Ranquet, femme de Nicolas du Chevreul, Escuyer sieur*

d'Esturville. On le retrouve dans quelques exemplaires de l'édition originale d'*Œdipe.*

Le XIe vers rappelle deux vers des *Entretiens solitaires* de Brébeuf, ceux qui terminent les *Désirs de conversion :*

Que toute mon étude & toute mon envie
Soit de vous envoyer mes soupirs nuit & jour,
Et que le dernier de ma vie
Soit encore vn soûpir d'amour.

Il est bien étrange que Brébeuf ait mis ce même sonnet, avec quelques variantes, dans ses *Poësies diverses* de 1658 & 1662 & dans ses *Éloges poétiques* de 1661. Voici le texte de l'édition de 1658 :

EPITAPHE.

Ne verse point de pleurs sur cette sepulture,
Tu vois de Leonor le tombeau precieux,
Où gist d'vn corps tout pur la cendre toute pure,
Mais la vertu du cœur vit encore en ces lieux.

Auant que de payer les droits à la nature,
Son esprit s'éleuant d'vn vol audacieux,
Alloit au Createur vnir la Creature,
Et marchant sur la terre elle estoit dans les Cieux.

Les Pauures bien mieux qu'elle, ont senty sa richesse,
Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allegresse,
Et son dernier soupir fut vn soupir d'amour.

Passant : qu'à son exemple vn beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'auoir perdu le iour,
Croy qu'on commence à viure en mourant de la sorte.

Sonnet 55.

Ce ſonnet, qui n'a pas été imprimé du vivant de Corneille, fournit de nombreuſes variantes. Le texte que nous avons choiſi eſt le plus ancien; il eſt écrit de la main de Gaignières, ainſi que le nom *P. Corneille* qui le termine, & appartient à la Bibliothèque nationale, Ms. f. Gaignières, 22557, 14.

Il a été remanié par Voltaire de la façon qui ſuit :

Sous ce marbre repoſe un monarque ſans vice,
Dont la ſeule bonté déplut aux bons François;
Ses erreurs, ſes écarts vinrent d'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armes de ſon pouvoir nous donnèrent des loix;
Et bien qu'il fût en ſoi le plus juſte des Rois,
Son règne fut toujours celui de l'injuſtice.

Fier vainqueur au dehors, vil eſclave en ſa cour,
Son tyran & le nôtre à peine perd le jour,
Que juſques dans la tombe il le force à le ſuivre;

Et par cet aſcendant ſes projets confondus,
Après trente-trois ans ſur le trône perdus,
Commençant à régner, il a ceſſé de vivre.

Sonnet 56.

Diverſitez curieuſes, pour ſervir de recreation à l'eſprit. Huitiéme Partie. Suivant la Copie de Paris. Amſterdam, André de Hoogenhuyſen. 1699.

Le ſonnet, anonyme dans ce recueil, eſt précédé de cette note : « Sonnet ſur la Paſſion de Jesus-Christ : *Et in-*

clinato capite, &c. » Ce fut Mme Dunoyer qui l'attribua au comte de Modène, qu'elle avait « connu ſur ſes vieux jours. » (Voir : *Lettres hiſtoriques & galantes, Par Madame de C***. Ouvrage curieux. Tome quatrieme. Seconde Edition Revuë & corigée par l'Autheur.* A Cologne, Chez Pierre Marteau. M. DCC. XV.)

Ce célèbre ſonnet a été ſouvent réimprimé. M. Alexandre Piedagnel, qui l'avait copié ſur une inſcription de la porte de l'ancien cimetière de la Sainte-Trinité, à Cherbourg, le communiqua au colonel F.-N. Staaff, puis à Alfred Delvau, à M. Georges Monval, directeur du *Moliériſte,* à nombre de journaux & de publications. A leur tour, Paul Lacroix & Louis de Veyrières le découvrirent dans des manuſcrits du temps, mais avec une leçon différente, qu'ils ont reproduite, l'un dans ſes *Poëſies diuerſes attribuées à Molière,* l'autre dans la *Monographie du ſonnet.*

Chacune de ces réimpreſſions fournit des variantes au texte de 1699. Nous ne citerons que celles du 12e vers, en faiſant remarquer que *ſe meut* eſt au prétérit pour *ſe mut.*

Tout pâtit, tout ſe meut dans la terre & dans l'air...
Tout gémit, tout frémit ſur la terre & dans l'air...
Tout pâlit, tout s'émut, ſur la terre & dans l'air...

SONNET 57.

Recueil de pieces galantes, En Proſe & en Vers, de Madame la Comteſſe de la Suze, D'une autre Dame, & de Monſieur Peliſſon. Augmenté de pluſieurs Elegies. A Amſterdam, Chez Jean Rips. 1695.

François de la Mothe le Vayer, précepteur de Louis XIV, hiſtoriographe de France, membre de l'Académie françaiſe, perdit ſon fils en 1664.

Molière accompagnait ſon ſonnet de ces réflexions : « Vous voyez bien, Monſieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on ſuit d'ordinaire en pareille rencontre, que le Sonnet que je vous envoye n'eſt rien moins qu'une conſolation ; mais j'ay crû qu'il falloit en uſer de la ſorte avec vous, & que c'eſt conſoler un Philoſophe que de luy juſtifier ſes larmes, & de mettre ſa douleur en liberté. Si je n'ay pas trouvé d'aſſez fortes raiſons pour affranchir voſtre tendreſſe des ſeveres leçons de la Philoſophie, & pour vous obliger à pleurer ſans contrainte, il en faut accuſer le peu d'eloquence d'un homme qui ne ſçauroit perſuader ce qu'il ſçait ſi bien faire. »

Molière reproduiſit dans *Pſyché* (Acte II, Scène I, éd. 1671) les deux quatrains du ſonnet, en les modifiant ainſi ;

LE ROY.

Ah! ma Fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts,
Mon deüil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême,
Et lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La Sageſſe, croy-moy, peut pleurer elle-meſme.
En vain l'orgueil du Diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers,
En vain de la Raiſon les ſecours ſont offerts,
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſupréme.

SONNET 58.

Choix de poëſies morales & chrétiennes... Dédié à Monſeigneur le Duc d'Orléans... Paris, Chez Prault père & fils. 1739 (t. I, l. IV).

Sainte-Beuve, après Du Radier, accusait Des Barreaux d'avoir trouvé dans un sonnet de Philippe Desportes qui commençait ainsi :

Helas ! si tu prends garde aux erreurs que i'ay faites...

le motif, les images & même les expressions de son fameux sonnet. La vérité est qu'ils ont l'un & l'autre imité, mais Des Barreaux beaucoup plus heureusement, ce sonnet de Francesco Maria Molza :

Signor, se miri a le passate offese,
A dir il vero, ogni martire è poco ;
S'al merto di chi ognor piangendo invoco,
Troppo ardenti saette hai in me distese.

Ei pur per noi umana carne prese,
Con laqual poi morendo estinse il foco
De' suoi disdegni, e riaperse il loco
Che'l nostro adorno mal già ne contese.

Con questa fida ed onorata scorta
Dinanzi al seggio tuo mi rappresento,
Carco d'orrore, e di me stesso in ira.

Tu pace al cor, ch'egli è ben tempo, apporta ;
E le gravi mie colpe, ond'io pavento,
Nel sangue tinte del Figliuol tuo mira.

SONNET 59.

Les Œuures de Monsieur Scarron. Reueuës, corrigées & augmentées de nouueau. Imprimées à Rouen... 1663.

Sonnet 60.

Fables nouvelles, & autres Poëſies. De M. de la Fontaine. A Paris, Chez Denys Thierry... 1671.

Ce ſonnet eſt adreſſé à Mademoiſelle Colletet, femme du poète, ſur le portrait de cette dame peint par Sève.

Sonnet 61.

Œuvres de M. Boileau Deſpréaux. Nouvelle Édition, Avec des Eclairciſſemens Hiſtoriques donnés par lui-même, & rédigés par M. Broſſette... Par M. de Saint-Marc. A Paris, Chez David... 1747.

Broſſette dit en note : « L'Auteur avoit oublié ce *Sonnet;* mais j'en trouvai par haſard une Copie, que je lui envoïai, & il me fit cette réponſe le 24. de Novembre 1707. « Pour ce qui eſt du *Sonnet,* la vérité eſt, que je le fis preſque à la ſortie du Collège, pour une de mes Nieces, qui mourut âgée de dix-huit ans... Je ne le donnai alors à perſonne, & je ne ſçay par quelle fatalité il vous eſt tombé entre les mains, aprés plus de cinquante ans qu'il y a que je le compoſai. Les Vers en ſont aſſés bien tournez, & je ne le deſavoüerois pas meſme encore aujourd'hui, n'eſtoit une certaine tendreſſe tirant à l'amour, qui y eſt marquée, qui ne convient point à un Oncle pour ſa Niece, & qui y convient d'autant moins, que jamais amitié ne fut plus pure ni plus innocente que la noſtre. Mais quoy? je croyois alors que la Poëſie ne pouvoit parler que d'amour. C'eſt pour réparer cette faute, & pour montrer qu'on peut parler en vers, meſme de l'amitié enfantine, que j'ay compoſé, il y a quinze ou ſeize ans, le ſeul *Sonnet* qui eſt dans mes Ouvrages & qui commence par *Nourri dés le Berceau...* »

SONNET 62.

Poésies de Madame & de Mademoiselle Deshoulières... A Paris, Chez Villette... 1732.

Buſſy, peu ami de Racine, écrivait au P. Brulart, le 30 janvier 1677 : « Racine & Pradon ont fait chacun une comédie intitulée *Phèdre & Hippolyte*, & chacun a ſa cabale. M. de Nevers, qui eſt pour Pradon, fit l'autre jour ce ſonnet contre la comédie de Racine :

« *Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & blême...*

« Racine piqué du ridicule dont ce ſonnet traitoit ſa comédie fit, dit-on, avec ſon ami Deſpreaux ce ſonnet en réponſe :

« *Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême...* »

Ce premier ſonnet que Buſſy attribue au duc de Nevers fut compoſé, dans un ſouper, chez Madame Deshoulières, le ſoir même où la *Phèdre* de Racine avait été jouée pour la première fois. « Dès le lendemain matin, dit Niceron, l'abbé Tallemant l'aîné apporta une copie à Madame Deshoulières, qui la reçut ſans rien témoigner de la part qu'elle avait au ſonnet ; & elle fut enſuite la première à le montrer, comme le tenant de l'abbé Tallemant. »

SONNET 63.

*Le Porte-feuille de Monſieur L. D. F***** (L. de Lafaille). A Carpentras, chez Dominique Labarre, Imprimeur & Marchand Libraire. M. DC. XCIV.

Anonyme dans cet ouvrage, ce ſonnet porte le nom de ſon auteur dans *Le Nouveau Porte-feuille hiſtorique & litté-*

raire. Ouvrage posthume de Mr Brusen de la Martinière... A Amsterdam & à Leipzig, Chez J. Schreuder & P. Mortier le Jeune. M DCCLV. A la suite on lit : « ... Ce Sonnet est de *Racine* qui aimoit à faire courir des Epigrammes Anonymes sur les pièces de Théatre qu'il n'aprouvoit pas. »

C'est la réponse au sonnet de Madame Deshoulières sur *Phèdre*. *L'Auteur de qualité* dont il est question est le duc de Nevers, auquel, pendant quelque temps, on avait attribué ce *Genséric*.

SONNET 64.

Œuvres diverses de M. Rousseau. Nouvelle édition. A Bruxelles; aux dépens de la Compagnie. M. DCC. XLI.

Joseph-François Duché de Vancy, né en 1668, mort en 1704, membre de l'Académie des Inscriptions. Il composa des poèmes d'opéras & des tragédies sacrées pour l'Institut de Saint-Cyr.

SONNET 65.

Œuvres de Voltaire... Édition Beuchot. A Paris, Chez Lefèvre & Firmin Didot frères. 1833 (t. XIV).

Ce sonnet est de l'année 1736. Voltaire écrivait à ce sujet à M. Thieriot :

« A Cireÿ, le 18 mars.

« ... Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis, ou non marquis, Algarotti, & admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète. » (T. LII.)

SONNET 66.

Poésies de Antoni Deschamps. Nouvelle édition revue & considérablement augmentée par l'auteur. Paris. H.-L. Delloye. 1841.

Ce sonnet est traduit d'un des nombreux sonnets composés par Pétrarque sur la mort de Laure. Voici les vers italiens, d'après l'édition de Venise, 1550, chez *Gabriel Giolito de Ferrari e fratelli* (partie II, f. 102) :

La uita fugge, e non s'arresta un' hora,
E la morte uen dietro a gran giornate ;
E le cose presenti, e le passate
Mi danno guerra, e le future anchora ;

E'l rimembrar, e l'aspettar m'accora
Hor quinci, hor quindi si, che'n ueritate
Senon ch'i ho di me stesso pietate,
I sarei gia di questi pensier fora.

Tornami auanti, s'alcun dolce mai
Hebbe'l cor tristo ; e poi da l'altra parte
Veggio al mio nauigar turbati i uenti ;

Veggio fortuna in porto ; e stanco homai
Il mio nocchier ; e rotte arbore, e sarte ;
E i lumi bei, che mirar soglio, spenti.

SONNET 67.

La Renaissance Littéraire & Artistique. N° du 27 juillet 1872.

Ce sonnet est dédié à Madame Judith Mendès. Le second des sonnets composés par Victor Hugo se trouve dans *Les Quatre Vents de l'Esprit : Le Livre satirique.* Le voici :

Jolies Femmes

(Sonnet pour album)

On leur fait des ſonnets, paſſables quelquefois;
On baiſe cette main qu'elles daignent vous tendre;
On les ſuit à l'égliſe, on les admire au Bois;
On redevient Damis, on redevient Clitandre;

Le bal eſt leur triomphe, & l'on brigue leur choix;
On danſe, on rit, on cauſe; & vous pouvez entendre,
Tout en valſant, parmi les luths & les hautbois,
Ces belles gazouiller de leur voix la plus tendre:

« La force eſt tout; la guerre eſt ſainte; l'échafaud
Eſt bon; il ne faut pas trop de lumière; il faut
Bâtir plus de priſons & bâtir moins d'écoles;

« Si Paris bouge, il faut des canons plein les forts. »
Et ces colombes-là vous diſent des paroles
A faire remuer d'horreur les os des morts.

(Juillet 1876.)

SONNETS 68, 69 & 70.

Œuvres de C.-A. Sainte-Beuve. Poéſies complètes (Vie, Poéſies & Penſées de Joſeph Delorme. Les Conſolations. Penſées d'août. Notes & Sonnets. Un dernier Rêve). Paris. Alphonſe Lemerre. 1879.

Ces trois ſonnets ſont partie de *Vie, Poéſies & Penſées de Joſeph Delorme.*

Nous donnons le ſonnet imité par Sainte-Beuve, d'après *The Sonnets of William Wordſworth*. London : Moxon. 1838 :

Scorn not the Sonnet ; Critic ! you have frowned,
Mindless of its just honours ; with this key
Shakspeare unlocked his heart ; the melody
Of this small lute gave ease to Petrarch's wound ;

A thousand times this pipe did Tasso sound ;
With it Camöens soothed an exile's grief ;
The Sonnet glittered a gay myrtle leaf
Amid the cypress with which Dante crowned

His visionary brow ; a glow-worm lamp,
It cheered mild Spenser, called from Faery-land
To struggle through dark ways ; and, when a damp

Fell round the path of Milton, in his hand
The Thing became a trumpet ; whence he blew
Soul-animating strains-alas, too few !

SONNETS 71, 72 & 73.

Iambes & Poëmes. Par Auguſte Barbier. Paris. Dentu. 1865.
Ces trois ſonnets ſe trouvent dans la partie du livre intitulée : *Il pianto.*

SONNET 74.

Œuvres de Auguſte Brizeux. Paris. Alphonſe Lemerre. 1874-1875.

Ce ſonnet fait partie des *Hiſtoires poétiques, Formes & Penſées.*

SONNET 75.

Les Filles du feu. Nouvelles. Par Gérard de Nerval. Paris. D. Giraud. 1854.

Ce ſonnet, qui a pour épigraphe : *Eh quoi! tout eſt ſenſible !* (PYTHAGORE), ſe trouve dans *Les Chimères.*

SONNETS 76, 77 & 78.

Œuvres complètes de Alfred de Muſſet. Poéſies (t. II). Paris. Alphonſe Lemerre. 1876.

Muſſet ſuppoſe que le fils du Titien, Titianello, fit le premier de ces trois ſonnets pour ſa maîtreſſe.

SONNET 79.

Mes Heures perdues. Poéſies. Par Félix Arvers. Fournier jeune. 1833.

Ce ſonnet, tiré, pour la première fois par M. Albéric Second, d'un recueil condamné à l'oubli, eſt devenu célèbre.

SONNETS 80, 81 & 82.

Œuvres de Théophile Gautier. Poéſies (Premières poéſies. Albertus. Poéſies diverſes). Paris. Alphonſe Lemerre. 1890.

Ces trois ſonnets ſe trouvent dans *Poéſies diverſes.*

SONNET 83.

Œuvres de Théophile Gautier. Poéſies (La Comédie de la

Mort. Poésies diverses. España. Poésies nouvelles). Paris. Alphonse Lemerre. 1890.

Ce sonnet est dans *Poésies nouvelles*.

SONNET 84.

Œuvres poétiques de Victor de Laprade. Paris. Alphonse Lemerre. 1878-1881.

Ce sonnet se trouve dans *Varia*.

SONNET 85.

Çà & là. Par Louis Veuillot... Paris. Gaume... 1860.

Ce sonnet se trouve dans *La Campagne, la Musique & la Mer* (livre xv, t. II).

SONNETS 86, 87, 88 & 89.

Œuvres poétiques de Joséphin Soulary. Première partie. Sonnets (1847-1871). Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 90.

Œuvres de Louis Bouilhet (Festons & Astragales. Melaenis. Dernières chansons). Paris. Alphonse Lemerre. 1891.

Ce sonnet est dans *Dernières chansons*.

SONNETS 91, 92 & 93.

Leconte de Lisle. Poèmes Barbares. Édition définitive, revue & considérablement augmentée. Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

Sonnet 94.

Leconte de Lisle. Poèmes tragiques. Paris. Alphonse Lemerre. 1884.

Sonnets 95, 96 & 97.

Œuvres complètes de Charles Baudelaire. Les Fleurs du Mal. Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

Le premier de ces sonnets se trouve dans *Nouvelles Fleurs du Mal;* le second, dans *Spleen & Idéal;* le troisième, dans *La Mort.*

Sonnet 98.

Œuvres de Théodore de Banville (Le Sang de la Coupe. Trente-six Ballades joyeuses. Le Baiser). Paris. Alphonse Lemerre. 1890.

Ce sonnet se trouve dans *Le Sang de la Coupe.*

Sonnet 99.

Œuvres de Théodore de Banville (Les Stalactites. Odelettes. Améthystes. Le Forgeron). Paris. Alphonse Lemerre. 1889.

Ce sonnet, qui fait partie des *Stalactites,* a pour épigraphe :

... velut inter ignes
Luna minores.

(Horace.)

M. Théodore de Banville a composé, comme on voit, un ſonnet en vers de quatre ſyllabes. Des poètes moins experts aſſurément que Théodore de Banville ont réuſſi à produire des ſonnets monoſyllabiques. Mais il ne s'agiſſait pas pour eux de faire une belle choſe : il s'agiſſait de combiner proſodiquement quatorze monoſyllabes de façon à conſerver un ſens à peu près intelligible. Le plus heureux de tous fut le comte Paul de Reſſéguier, l'auteur du ſonnet que voici :

ÉPITAPHE D'UNE JEUNE FILLE.

Fort
Belle,
Elle
Dort !

Sort
Frêle !
Quelle
Mort !

Roſe
Cloſe,
La

Briſe
L'a
Priſe.

SONNETS 100 & 101.

Œuvres de Théodore de Banville (Les Exilés. Les Princeſſes). Paris. Alphonſe Lemerre. 1890.

Ces deux ſonnets ſont dans *Les Princeſſes*. Celui de *Paſiphaé* eſt accompagné de cette épigraphe :

Hic crudelis amor tauri, ſuppoſtaque furto
Paſiphaë...
(VIRGILE. *Énéide*, livre VI.)

& celui de *La Reine de Saba*, de celle-ci : « Sa robe en brocart d'or, diviſée régulièrement par des falbalas de perles, de jais & de ſaphirs, lui ſerre la taille dans un corſage étroit, rehauſſé d'applications de couleur, qui repréſentent les douze ſignes du Zodiaque. Elle a des patins très hauts, dont l'un eſt noir & ſemé d'étoiles d'argent, avec un croiſſant de lune ; — & l'autre, qui eſt blanc, eſt couvert de gouttelettes d'or avec un ſoleil au milieu. » (G. FLAUBERT, *La Tentation de ſaint Antoine*.)

SONNET 102.

Louis Ménard. Rêveries d'un païen myſtique. Paris. Alphonſe Lemerre. 1886.

SONNET 103.

Poéſies de André Lemoyne. 1871-1883 (I. *Légendes des Bois & Chanſons marines*. II. *Payſages de Mer & Fleurs des Prés*. III. *Soirs d'Hiver & de Printemps*). Paris. Alphonſe Lemerre. 1883.

Ce ſonnet, qui ſe trouve dans *Soirs d'Hiver & de Printemps*, eſt dédié *A Duplais Deſtouches*.

SONNET 104.

Pages intimes. Poéſies. Par Eugène Manuel. Paris. Michel Lévy frères. 1866.

SONNET 105.

Claudius Popelin. Poéſies complètes (Strophes & Couplets. Hommes & Fourmis. Hiſtoire d'avant-hier. Un livre de Sonnets). Paris. G. Charpentier & Cie. 1889.

Ce ſonnet fait partie de *Un livre de ſonnets.* Il offre cette particularité qu'il eſt, ainſi que le dit l'auteur, *bicéſuré.*

SONNET 106.

Œuvres poétiques de Jules Breton. 1867-1886 (Les Champs & la Mer. Jeanne). Paris. Alphonſe Lemerre. 1887.

Ce ſonnet eſt dans *Les Champs & la Mer.*

SONNET 107.

Poéſies de André Theuriet. 1860-1874 (Le Chemin des bois. Le Bleu & le Noir). Paris. Alphonſe Lemerre. 1879.

Ce ſonnet ſe trouve dans *Le Chemin des bois.*

SONNET 108.

Armand Renaud. Recueil intime. Vers anciens & nouveaux. Paris. Alphonſe Lemerre. 1881.

SONNET 109.

Anthologie des Poètes français du XIXme *ſiècle. 1818 à 1841* (t. II). Paris. Alphonſe Lemerre. 1887.

SONNET 110.

Œuvres de Georges Lafeneſtre. Poéſies. 1864-1874 (Les Eſpe-

rances. Pofquetta. Idylles & Chanfons). Paris. Alphonfe Lemerre. 1889.

SONNET 111.

Sonnets & Eaux-fortes. Paris. Alphonfe Lemerre. 1869.

SONNET 112.

Les Souvenirs. Par Albert Mérat. Paris. Alphonfe Lemerre. 1872.

SONNET 113.

Le Parnaffe contemporain. Recueil de vers nouveaux. Paris. Alphonfe Lemerre. 1866.

Ce fonnet préfente cette particularité profodique que toutes les rimes font féminines.

SONNETS 114 & 115.

Poéfies de Armand Silveftre. 1866-1872 (Rimes neuves & vieilles. Les Renaiffances. La Gloire du Souvenir). Paris. Alphonfe Lemerre. 1880.

Ces fonnets font tirés des *Rimes neuves & vieilles : Sonnets païens*.

SONNETS 116, 117, 118 & 119.

Poéfies de Sully Prudhomme. 1866-1872 (Les Épreuves. Les Écuries d'Augias. Croquis italiens. Les Solitudes. Impreffions de la Guerre). Paris. Alphonfe Lemerre. 1872.

Ces quatre fonnets font partie des *Épreuves*.

SONNET 120.

Poésies de Sully Prudhomme. 1872-1878 (Les Vaines tendresses. La France. La Révolte des fleurs. Poésies diverses. Les Destins. Le Zénith). Paris. Alphonse Lemerre. 1879.

Ce sonnet se trouve dans *Les Vaines tendresses*.

SONNET 121.

Léon Dierx. Poésies (1864-1872). Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 122.

La Muse à Bibi. Par André Gill (Ouverture. Intermèdes. Finale panaché). Paris. C. Marpon & E. Flammarion.

Ce sonnet fait partie de *Finale panaché*.

SONNET 123.

H. Cazalis. L'Illusion. Paris. Alphonse Lemerre. 1875.

SONNETS 124 & 125.

Poésies de François Coppée. 1869-1874 (Les Humbles. Écrit pendant le siège. Plus de sang. Promenades & Intérieurs. Le Cahier rouge). Paris. Alphonse Lemerre. 1875.

Le premier sonnet est tiré des *Humbles;* le second, du *Cahier rouge,* & est dédié *A Henry Cazalis*.

SONNET 126.

Œuvres de François Coppée. Poésies. 1878-1886 (Contes en vers & Poésies diverses). Paris. Alphonse Lemerre. 1887.

SONNET 127.

François Coppée. Arrière-Saison. Poésies. Paris. Alphonse Lemerre. 1887.

SONNET 128.

François Coppée. Les Paroles sincères. Paris. Alphonse Lemerre. 1891.

SONNETS 129, 132, 133, 134 & 135.

Anthologie des Poètes français du XIXme *siècle. 1842 à 1851* (t. III). Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

Le Samouraï a cette épigraphe : *C'était un homme à deux sabres.*

SONNET 130.

Le Temps, dans un des *Billets du matin* de M. Jules Lemaître.

SONNET 131.

Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1890.

Avec cette épigraphe : *Ecquis vivit fortunatior ?* (TÉRENCE).

SONNET 136.

Ernest d'Hervilly. Les Baisers. Paris. Alphonse Lemerre. 1872.

SONNET 137.

Louisa Siefert. Rayons perdus. Nouvelle édition. Paris. Alphonse Lemerre. 1878.

SONNETS 138 & 139.

Anthologie des Poètes français du XIXme *ſiècle. 1842 à 1851* (t. III). Paris. Alphonſe Lemerre. 1888.

SONNET 140.

Poëmes Saturniens. Par Paul Verlaine. Paris. Alphonſe Lemerre. 1866.

Ce ſonnet ſe trouve dans *Melancholia.*

SONNETS 141 & 142.

Les Poèmes dorés. Par Anatole France. Paris. Alphonſe Lemerre. 1873.

Le ſonnet 141 eſt dédié *A Étienne Charavay.*

SONNET 143.

Jean Richepin. Les Blaſphèmes. Paris. Maurice Dreyfous. 1884.

SONNET 144.

Jean Richepin. La Mer. Paris. Maurice Dreyfous. 1886.

SONNET 145.

Œuvres de Paul Bourget. Poéſies. 1872-1876 (Au bord de la Mer. La Vie inquiète. Petits Poèmes). Paris. Alphonſe Lemerre. 1885.

Ce ſonnet, qui fait partie de *La Vie inquiète,* eſt dédié *A Anatole France.*

SONNETS 146, 147, 148 & 149.

Œuvres de Paul Bourget. Poésies. 1876-1882 (Edel. Les Aveux). Paris. Alphonse Lemerre. 1886.

Les trois sonnets sont tirés des *Aveux.*

SONNETS 150 & 151.

Maurice Bouchor. L'Aurore. Paris. G. Charpentier & Cie. 1884.

Ces deux sonnets font partie de *L'Idéal.*

SONNET 152.

Le journal *Le Figaro,* 15 mars 1891.

Th. de Banville venait de mourir le 13 mars.

SONNET 153.

Jules Lemaitre. Les Médaillons (Puellæ. Puella. Risus rerum. Lares). 1876-1879. Paris. Alphonse Lemerre. 1880.

SONNET 154.

Auguste Dorchain. La Jeunesse pensive. Poésies couronnées par l'Académie française. Deuxième édition... Paris. Alphonse Lemerre. 1883.

Ce sonnet, qui fait partie de *L'Ame vierge,* est dédié *A G.-A. Hubbard.*

SONNETS 155 & 156.

Anthologie des Poètes français du XIXme *siècle. 1852 à 1866* (t. IV). Paris. Alphonse Lemerre. 1888.

SONNETS 157 & 158.

Edmond Haraucourt. L'Ame nue. Paris. G. Charpentier & Cie. 1885.

Le premier de ces ſonnets eſt dédié *A Mademoiſelle Any M.*; le ſecond, *A Luigi Loir.*

SONNET 159.

Daniel Leſueur. Un Myſtérieux Amour. Paris. Alphonſe Lemerre. 1886.

C'eſt ſous ce nom de *Daniel Leſueur* que Mlle Jeanne Loiſeau a publié ſes romans.

SONNET 160.

Jacques Madeleine. L'Idylle éternelle, avec une préface par Catulle Mendès. Paris. Paul Ollendorf. 1884.

Ce ſonnet eſt dédié *A François Coppée.*





APPENDICE



APPENDICE

LES RÈGLES DU SONNET

I

« Le ſonnet ſuit l'epigramme de bien pres, & de matiere, & de meſure : Et quant tout eſt dict, Sonnet n'eſt autre choſe que le parfait epigramme de l'Italien, comme le dizain du François. Mais pour ce qu'il eſt emprunté par nous de l'Italien, & qu'il ha la forme autre que noz epigrammes, m'a ſemblé meilleur le traiter à part. Or pour en entendre l'energie, ſache que la matiere de l'epigramme & la matiere du Sonnet ſont toutes vnes, fors que la matiere facecieuſe eſt repugnante à la grauité du ſonnet, qui reçoit plus proprement affections & paſſions greues, meſmes chez le prince des Poëtes Italiens, duquel l'archetype des Sonnetz a eſté tiré. La ſtructure en eſt vn peu facheuſe : mais telle que de

quatorze vers perpetuelz au Sonnet, les huit premiers ſont diuiſez en deux quatrains vniformes, c'eſt à dire, en tout ſe reſemblans de ryme, & les vers de chaque quatrain ſont tellement aſſis que le premier ſymboliſant auec le dernier, les deux du milieu demeurent ioins de ryme platte. Les ſix derniers ſont ſubietz à diuerſe aſſiette : mais plus ſouuent les deux premiers d'iceux fraternizent en ryme platte. Les 4. & 5. fraternizent auſſi en ryme platte, mais differente de celle des deux premiers, & le tiers & le ſiziеſme ſymbolizent auſſi en toute diuerſe ryme des quatre autres : comme tu peulx veoir en ce Sonnet de Marot.

Au ciel n'y a ne Planette ne Signe,
Qui ſi à point ſceut gouuerner l'année,
Comme eſt Lion la cité gouuernée
Par toy, Triuulſe, homme cler & inſigne.

Cela diſons pour ta vertu condigne :
Et pour la ioye entre nous demenée,
Dont tu nous as la liberté donnée :
La liberté, des threſors le plus digne.

Heureux vieillard, ces gros tabours tonans,
Le may planté, & les ſiffres ſonans
En vont loüant toy, & ta noble race :

Or penſe donc que ſont noz voluntez,
Veu qu'il n'eſt rien iuſqu'aux arbres plantez
Qui ne t'en loüe, & ne t'en rende grace.

Autrement ces ſix derniers vers ſe varient en toutes les ſortes que permettent analogie & raiſon, comme tu verras

en lifant les Sonnetz faictz par les fçauans poëtes plus clairement que regle ne moy ne te pourrions montrer.

« Tant y a que le Sonnet auiourd'huy eft fort vfité, & bien receu pour fa nouueauté & fa grace : & n'admet fuyuant fon poix autres vers que de dix fyllabes. »

(Art poëtique françoys, pour l'inftruction des ieunes ftudieux, & encor peu auancez en la Poëfie Françoyfe... A Paris. Par la veufue Françoys Regnault, à l'Enfeigne de l'Elephant. 1555. — Second liure, chap. II, *Du Sonnet.)*

Cet *Art poëtique* eft de *Thomas Sibilet.*

II

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'efprit phlegmatique
Garde dans fes fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiftoriens, fuivront l'ordre des temps.
Ils n'ofent un moment perdre un fujet de veuë.
Pour prendre Dôle, il faut que l'Ifle foit renduë ;
Et que leur vers exact, ainfi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de fon feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pouffer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureufes loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de mefure pareille
La Rime avec deux fons frappaft huit fois l'oreille,

Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Luy-meſme en meſura le nombre & la cadence :
Deffendit qu'un vers foible y puſt jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſaſt s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans defauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais envain mille Auteurs y penſent arriver,
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.

(*L'Art poëtique en vers.* — Voy. les *Œuvres diverſes du Sr Boileau Deſpréaux*... A Paris, Chez Denys Thierry... M. DCCI. — T. I. Chant ſecond.)

III

« Tout ſujet ne comporte pas de longs développements. Il en eſt qui, au contraire, ſont reſtreints par leur nature, & ne demandent qu'un petit nombre de vers.

« A ces ſujets-là, le ſonnet — ſorte de petit tableau au cadre rétréci — convient parfaitement. Une poéſie en deux ou trois ſtances ſemble quelque choſe d'inachevé, d'ébauché;

le poëte s'eſt arrêté tout à coup; mais ne ferait-ce pas que l'inſpiration lui a manqué & que le ſouffle lui a fait défaut? Avec le ſonnet, un doute pareil ne peut pas exiſter. La penſée, formulée en vers, ſe trouve arrêtée dans un rhythme précis, qui a ſa fin voulue, & qu'on ne peut dépaſſer.

« Le ſonnet eſt donc ſurtout deſtiné à contenir une penſée, penſée profonde ou gracieuſe, qui ſe prépare dans les deux premiers quatrains, ſoit à l'aide d'une expoſition où l'action prend quelque part, ſoit à l'aide d'une métaphore, & qui ſe révèle dans le tercet final. »

(*Proſodie de l'école moderne. Par Wilhem Ténint...* 1844.)

IV

« Le Sonnet peut commencer par un vers féminin ou par un vers maſculin.

« Le Sonnet peut être écrit en vers de toutes les meſures.

« Le Sonnet peut être régulier ou irrégulier. Les formes du Sonnet irrégulier ſont innombrables & comportent toutes les combinaiſons poſſibles. Mais en réalité, il n'y a qu'une ſeule forme de Sonnet régulier...

« Le Sonnet eſt toujours compoſé de deux quatrains & de deux tercets.

« Dans le Sonnet régulier, — riment enſemble :

« 1° Le premier, le quatrième vers du premier quatrain; le premier & le quatrième vers du ſecond quatrain;

« 2° Le fecond, le troifième vers du premier quatrain; le fecond & le troifième vers du deuxième quatrain;

« 3° Le premier & le fecond vers du premier tercet;

« 4° Le troifième vers du premier tercet & le fecond vers du deuxième tercet;

« 5° Le premier & le troifième vers du deuxième tercet.

« Si l'on introduit dans cet arrangement une modification quelconque,

« Si l'on écrit les deux quatrains fur des rimes différentes,

« Si l'on commence par les deux tercets, pour finir par les deux quatrains,

« Si l'on croife les rimes des quatrains,

« Si l'on fait rimer le troifième vers du premier tercet avec le troifième vers du deuxième tercet...,

« Si enfin on s'écarte, pour fi peu que ce foit, du type claffique...,

« Le Sonnet eft irrégulier.

« Il faut toujours préférer le Sonnet régulier au Sonnet irrégulier, à moins qu'on ne veuille produire un effet fpécial; mais encore dans ce cas, la Règle eft une chaîne falutaire qu'il faut bénir!...

« Toutefois le Sonnet irrégulier a produit des chefs-d'œuvre, & on peut le voir en lifant le plus romantique & le plus moderne de tous les livres de ce temps, — le merveilleux livre intitulé *Les Fleurs du Mal.* »

(Œuvres de Théodore de Banville : Petit traité de Poéfie françaife. Alphonfe Lemerre, éditeur. 1891).



INDEX



INDEX DES AUTEURS





INDEX DES SONNETS



TABLE



TABLE



Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

3. — 1415